THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

GUIDE AMÉRICAIN

PARIS. — IMP. DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉMIGRANT

GUIDE AMÉRICAIN

OU

INDICATEUR GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, AGRICOLE, INDUSTRIEL COMMERCIAL ET STATISTIQUE DE TOUTES LES CITÉS, VILLES ET BOURGADES BAIGNÉES PAR LES EAUX DE L'OUEST (ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD)

PAR

JULES ROUBY

Library of Congress
1867
City of Washington.

PARIS
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
—
1859

Droits de reproduction et de traduction réservés.

F353
.R80

PREMIÈRE PARTIE

LE MISSISSIPI

Le Mississipi, en langue indienne, *Meschacébé*, c'est-à-dire, *Père des eaux*, est le plus grand et le plus magnifique fleuve des États-Unis. Il prend naissance auprès du 48e degré de latitude nord, dans un petit lac appelé Itasca, situé dans une région marécageuse et sauvage, à quinze cents pieds au-dessus du niveau du golfe du Mexique, et vient se jeter dans ce golfe, par 29 degrés de latitude septentrionale, après une course de plus de mille lieues. Il est d'abord formé de plusieurs petits bras, mais bientôt il s'élargit et s'étend en un vaste cours d'eau, roulant paisiblement de

grandes masses liquides, tantôt sur un lit fangeux, à travers d'interminables marais, tantôt sur un fond de sable blanc où ses ondes se montrent limpides et transparentes. Plus loin, il est quelquefois resserré entre des espèces de falaises calcaires, ce qui augmente sa rapidité. Un grand nombre de cours d'eau qui prennent leur source dans le même plateau, et s'entrelacent avec la rivière Rouge (Red river), ainsi que d'autres courants issus du lac Winnipeg, se réunissent pour former le Saint-Peters et le Mississipi. Voici les plus considérables de ces divers tributaires : le Rapide, — la Sainte-Croix, — la rivière Cannon, — le Buffalo-Bluff, — le Noir, — le Root (la source), — l'Ioway supérieur (Upper-Ioway), — le Yellow (le jaune), — le Bad-Axe, — le Wisconsin. Ce dernier cours d'eau, qui descend de l'est, d'auprès de la prairie du Chien, est navigable sur un parcours de plus de deux cents milles (A), et se mêle en partie à la rivière Fox (renard), qui se jette dans la Baie-Verte (Green bay). C'est la grande route liquide que suivent les commerçants du Canada, les trappers et les sauvages, pour aller de Mackinaw ou des lacs au Mississipi. Viennent ensuite le Turkey (dindon), — la Mine,

— la rivière de la Fièvre (Fever river), — la Tête-de-Mort, — le Wipisipinacon, — le petit Loutour, — le Rock river (rivière du rocher), — l'Ioway, — le cours des Moines, l'un des plus considérables tributaires du Mississipi, avant d'arriver au Missouri, et qui est navigable sur un parcours de plus de trois cents milles, — le Waconda, — le Fabian, — le Justioni, — l'Oahaka, ou Salt river (rivière salée), — le Bœuf-de-Cuivre, — le Dardenne, — l'Illinois, magnifique rivière, large et profonde, d'une longueur de plus de quatre cents milles, et presque partout navigable, — le Missouri, — le Maramec, — le Kaskaskia, — le Big-Muddy (grand boueux), — l'Ohio, — le Wolf (le loup), — le Saint-François, — le White river (rivière blanche), — l'Arkansas, — le Yazoo, — le Red river et le Bayou-Sahra (B).

A onze cents milles au-dessous de la source du Mississipi, et à sept cent soixante-dix milles au-dessus de la ville de Saint-Louis, on rencontre les chutes de Saint-Antoine (falls of St-Anthony). Le fleuve présente là une largeur de six cents yards (C), et se précipite par-dessus un rempart calcaire de soixante-dix pieds de haut. Autour des chutes, l'ensemble du paysage est imposant et

grandiose, et offre un immense attrait aux nombreux voyageurs que la sublimité des lieux y attire chaque année. C'est au-dessus de ce point que le fleuve coule entre des falaises de calcaire dont la hauteur varie de cent à quatre cents pieds, et qu'il commence à se tacheter d'îles. A l'embouchure du Rock river et à celle de la rivière des Moines, son cours est coupé par les Rapides, qui obstruent un peu la navigation pendant une partie de l'été. Le long de l'Uper, ou Rapides de la rivière Rouge, le pays est splendide. Sur le côté occidental du fleuve, le sol, mollement ondulé d'abord, se relève graduellement à la façon des vagues d'une marée montante, et se limite par une ligne non interrompue de collines dont les croupes verdoyantes se perdent dans les vapeurs bleues du lointain. Sur le côté opposé, on aperçoit une grande plaine unie, large de plus d'un mille, sur plusieurs milles de longueur, et où se montre le petit village des Indiens Sacs et Fox. Ce fut à la suite de la terrible guerre, connue en Amérique sous le nom de guerre du Faucon Noir (black hawk), que ces deux tribus sauvages restèrent en possession de ce magnifique territoire.

Au-dessus des Rapides, le Mississipi prend sa largeur moyenne et son véritable caractère, jusqu'à l'entrée du Missouri. Plus grandiose que l'Ohio, dont il dépasse la largeur d'un tiers environ, il montre çà et là des bancs de sable pur, excepté pourtant à l'époque des grandes eaux, où tous ces bancs sont recouverts. De distance en distance, on rencontre de grandes îles, les unes à la suite des autres, ou placées en lignes parallèles, et qui donnent au fleuve une ampleur immense.

Beaucoup de ces îles sont très-étendues et montrent, pendant la belle saison, ondulant avec autant de grâce que de majesté, du sein des eaux limpides, les plantureux massifs de la végétation la plus fougueuse et la plus emportée qu'il soit possible de voir. Ces vastes corbeilles de verdure, dont les âpres senteurs vierges imprègnent l'air ambiant, ajoutent encore à l'indescriptible magnificence du fleuve.

A l'endroit où le Missouri mêle ses eaux à celles du Mississipi, celui-ci a un mille et demi de largeur. L'embouchure du Missouri n'atteint guère que le tiers de cette étendue. De là jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, les deux cours réunis ne

présentent qu'une largeur moyenne d'environ un mille. Ce puissant tributaire semble donc plutôt diminuer qu'élargir le Mississipi, dont il augmente cependant la profondeur, et dont il change complétement les allures et la physionomie. Ce n'est plus ce fleuve doux et paisible, caressant mollement ses rives unies, et laissant voir çà et là des bancs de sable pur à travers ses ondes cristallines. Son cours se fait bouillonnant et furieux ; c'est une masse trouble et dangereuse d'eaux gonflées et rapides ; ce sont des rives effondrées et décharnées, que recouvre un limon boueux, partout où le fleuve a jeté son flot indocile et sauvage. C'est cependant encore un objet sublime à contempler, mais son caractère de calme magnificence, qui offrait à l'œil un si riant aspect, s'est désormais évanoui. La surface du fleuve est couverte d'énormes tourbillons qui, dans quelques endroits, rendent la navigation extrêmement difficile ; des accidents détournent parfois l'impétuosité de son cours, le poussent sur une île, sur une côte ou sur un banc de sable. Dans cette rencontre, l'île est déchirée, le banc de sable emporté, tandis que, balayant de ses vagues le sol tendre des alluvions de la côte, le fleuve en

rejette ailleurs les dépouilles fécondes. A l'époque des grandes eaux, rien n'est plus familier aux oreilles des riverains que le grondement terrible, produit par une vaste alluvion arrachée de sa base et s'abîmant, avec tous les arbres qui en couvrent la surface, dans le sein irrité du fleuve. En somme, du Missouri à la Balise, le cours du Mississipi se montre tourbillonnant, sauvage, et d'une impétuosité extrême.

Celui qui, pour la première fois, descend ou remonte ce vaste cours d'eau ne saurait se faire une idée exacte de sa véritable grandeur ni de la masse liquide qu'il entraîne.

Si c'est au printemps, par exemple, le fleuve, qui, au-dessous de l'embouchure de l'Ohio, couvre presque partout ses bords, se faisant jour à travers des forêts impénétrables, ou envahissant des marais sans fin, occupe une largeur de trente milles environ, quoique sa surface visiblement courante, limitée aux arbres du rivage, n'ait guère qu'un mille et même moins. En certains endroits, cependant, lorsque le voyageur, descendant des chutes de Saint-Antoine, voit le Mississipi engloutir, les uns après les autres, et sans que sa largeur en soit sensiblement affectée,

d'immenses cours d'eau, tels que le Missouri, l'Ohio, le Saint-François, le White, l'Arkansas, la rivière Rouge, etc., il commence à se faire une juste idée du colossal tribut que, dans sa marche profonde, le fleuve envoie aux abîmes de l'Océan. Le Mississipi blanchit et trouble la mer, de ses eaux gris de cendre, jusqu'à plusieurs lieues hors de son embouchure.

Sur certains points, notamment à Cornice et au-dessus de Sainte-Geneviève, le fleuve baigne des roches escarpées qui atteignent de deux à trois cents pieds de hauteur. On y peut admirer des accidents d'une nature pittoresque et grandiose. Nous citerons, entre autres, deux gigantesques masses rocheuses que l'eau entoure, et qui portent, l'une, le nom de *Grande Tour*, et l'autre, celui de *Flèche d'Herculaneum*.

Des sources du fleuve à l'embouchure du Missouri, l'inondation annuelle commence d'ordinaire en mars, et ne cesse que sur la fin du mois de mai; la hauteur moyenne des eaux est alors de quinze pieds. Les plus basses mesurent quatre pieds, depuis les Rapides de la rivière des Moines jusqu'à la bouche du Missouri. Entre ce dernier point et l'embouchure de l'Ohio, on

trouve six pieds, à l'eau basse, aux endroits les moins profonds. En somme, l'inondation annuelle peut être estimée à vingt-cinq pieds. Entre l'embouchure de l'Ohio et celle du Saint-François, il existe plusieurs bancs de sable qui, à l'époque des basses eaux, causent souvent des inquiétudes aux pilotes. Au-dessous de ce point, il n'y a plus aucune difficulté sérieuse pour les navires, quel que soit leur tirant. En aval de l'embouchure de l'Ohio, les crues annuelles sont, en moyenne, de cinquante pieds; les plus hautes, de soixante. Au-dessus de Natchez, le flot commence à décliner. Rarement il dépasse treize pieds à Bâton-Rouge, capitale de la Louisiane, et douze, à la Nouvelle-Orléans. On pense que cette diminution graduelle du flot résulte des saignées faites au fleuve par différents canaux qui portent une partie considérable de son tribut au golfe du Mexique.

En descendant de la ville de Cairo, les rives du Mississipi sont couvertes, sur beaucoup de points, d'arbres gigantesques qui projettent leur ombre immense jusque sur le lit du fleuve. Cette riche végétation s'entremêle, de distance en distance, de villas charmantes, de magnifiques cultures et de résidences luxueuses. A cent milles en aval de

Cairo, commence la grande région cotonnière, et, au-dessous de l'embouchure de la rivière Rouge, les plantations de cannes à sucre. De ce dernier point jusqu'à la Nouvelle-Orléans, les bords du Mississipi sont véritablement enchanteurs. Rien peut-être, dans le monde, ne saurait être comparé à la magnificence des aspects paysagesques qui se déroulent à l'œil ébloui du voyageur, sur ces fortunés rivages. C'est une suite non interrompue de magnifiques plantations, de jardins rayonnants de fleurs, et de délicieuses villas littéralement noyées dans des flots de verdure. Depuis la Colombie, l'État de l'Arkansas, qui confine au Mississipi, étale des forêts d'un aspect tout à la fois étrange et solennel. Les plus grands arbres laissent pendre, de leurs branches, les masses épaisses et longues d'une sorte particulière de mousse, qui est comme la chevelure vénérable de ces Mathusalems de la végétation forestière. Cette mousse, appelée crin végétal, dans le pays, y est utilisée sans grande préparation. On en fait d'excellents matelas.

Il est impossible de descendre ou de remonter le cours du Mississipi, et de voir l'immense étendue des terres qui sont encore incultes dans cette

vallée gigantesque, sans être frappé des prodigieux changements que le temps doit y produire, à en juger surtout par ceux qui s'y sont déjà opérés. Dans un siècle, dans moins peut-être, les rives du fleuve présenteront deux lignes non interrompues de riches cultures, semblables à celles qui existent déjà à la partie qu'on appelle la *côte*. Le sol, formé de strates alluviales très-profondes, y est d'une inépuisable richesse. Quand on songe aux myriades d'hommes qui vécurent jadis sur les bords du Nil, et qu'on tient compte de l'infériorité de cette vallée par rapport à celle du Mississipi, on comprend les destinées grandioses qui sont réservées à cette immense et féconde région, où peut s'étaler et vivre à l'aise une population de plus de cent millions d'âmes.

Voici maintenant la nomenclature des différentes localités qui s'élèvent, à de plus ou moins grandes distances, sur les bords du Mississipi. Nous nous attacherons surtout à présenter, à nos lecteurs, des relevés utiles et qui soient toujours en harmonie avec la pensée qui a dicté ce travail, et avec le but qu'on s'y est proposé d'atteindre.

GALENA, siége du comté de Io Daviess, dans

l'État de l'Illinois, ville principale d'une région où le plomb abonde, est située sur le Fever river (rivière de la fièvre), à neuf milles environ du Mississipi, et à quatre cent trente au-dessus de Saint-Louis. Elle tire principalement son importance du commerce du plomb, qu'elle fait sur une assez grande échelle. On trouve d'immenses quantités de ce métal au nord-ouest du Wisconsin et de l'Illinois, dans une région qui s'étend de la rivière Wisconsin à celle du Rocher, à droite et à gauche du Mississipi. Il y a déjà longtemps que les Français et les Indiens tiraient de là quelque peu de minerai; mais les procédés d'extraction et de lavage ne furent régulièrement employés qu'en 1822. Depuis cette époque jusqu'à la fin de 1835, on y a fait soixante-dix millions quatre cent vingt mille trois cent cinquante-sept livres de plomb. On en a fondu trente millions de livres dans une seule année. Depuis lors, cette industrie s'est considérablement accrue, et de nouvelles mines ont été mises en exploitation. Elles passent pour être d'une richesse inépuisable. Galena occupe une position charmante sur le Fever river, qui est navigable en tout temps pour les steamboats du plus fort tonnage. Son origine remonte

à 1826. Ce n'était alors qu'un poste avancé dans le désert. Les transactions qui s'y opèrent aujourd'hui sont immenses, car c'est devenu un centre d'importation et d'exportation pour la plupart des produits de l'une des contrées les plus fertiles et les plus vastes des États-Unis. Galena possède plusieurs églises, deux imprimeries, beaucoup de grandes usines, notamment des moulins à farine, des scieries, des fabriques de plomb, etc. En 1846, la ville exporta pour deux millions deux cent vingt-cinq mille livres sterling (D) de ce métal. Elle renferme une population d'environ cinq mille âmes.

Entre Galena et Saint-Louis, il existe un grand nombre de localités. Nous ne nous étendrons que sur les principales, les autres étant véritablement encore trop peu importantes ou même à peu près inconnues. Néanmoins, nous dirons les noms de ces dernières et leurs situations respectives.

BELLEVUE, sept milles au-dessous de la Galena, dans l'État de l'Iowa.

SAVANNAH, vingt milles au-dessous, dans le comté de Caroll, État de l'Illinois.

CHARLESTOWN, un mille en aval, dans l'Iowa.

VAN BUREN, quinze milles plus bas, dans le comté de Caroll, État de l'Illinois.

ALBANY, huit milles en aval, dans le comté de Whiteside, Illinois. Ce centre de population, qui date de 1837 seulement, a fait de rapides progrès. Le site qu'il occupe et le pays dont il est environné sont d'une beauté remarquable.

CAMANCHE, dans l'État de l'Iowa, est à deux milles au-dessous d'Albany.

PARKHURST, vingt milles plus bas.

MILAN, quinze milles au-dessous, dans le comté de Rock-Island, Illinois.

ROCK-ISLAND, cinq milles plus bas, qui fait partie du précédent comté et lui donne son nom, est l'une des plus grandes îles formées par le Mississipi ; elle mesure trois milles de longueur, sur une largeur d'environ un mille et demi, et sa

base est une roche crayeuse. C'est là qu'est assis le fort Armstrong, l'une des plus fortes places d'armes de l'Union américaine. Sur deux de ses côtés, la roche s'élève à une hauteur perpendiculaire de vingt-neuf pieds au-dessus du fleuve, et forme le soubassement naturel du fort. La partie méridionale de l'île atteint environ quarante pieds de hauteur au-dessus du niveau moyen de l'eau.

ROCK-ISLAND-CITY (ville de l'île du Rocher) et STEPHENSPORT (port Étienne) sont situés au point où la rivière du Rocher se jette dans le Mississipi. Rock-Island-City, tracée sur un vaste plan, embrasse Stephensport, siége du comté de Rock-Island. Les rapides progrès qu'elle a accomplis depuis sa fondation font aisément prévoir son importance future. La situation qu'occupe cette ville est l'une des meilleures qu'on puisse trouver sur le haut Mississipi, et le pays qui l'entoure est d'une grande fertilité et d'une grande richesse. Outre des produits agricoles variés, il fournit en abondance le bois de charpente, la craie et le charbon. Tous ces matériaux commencent à être l'objet d'une exportation considérable. La rivière du Rocher qui, comme nous l'avons dit, opère

sa jonction avec le Mississipi, dans le voisinage de Rock-Island-City , peut être facilement rendue navigable, et offre à l'industrie de puissantes prises d'eau. La ville renferme une population d'environ deux mille âmes.

DAVENPORT, sur la rive opposée du fleuve, un peu au-dessus de la précédente, est le chef-lieu du comté de Scott, dans l'Iowa. C'est une ville naissante, mais déjà très-prospère, située dans une plaine élevée et magnifique. Il s'y fait un grand commerce d'importation et d'exportation. Le pays environnant n'est pas seulement d'une grande beauté, il est encore d'une richesse supérieure et presque incomparable. Davenport deviendra certainement l'une des villes les plus populeuses et les plus florissantes du Mississipi. Les presbytériens y ont récemment fondé un collége. La population n'est encore que de deux mille âmes.

ROCKINGHAM, dans l'État de l'Iowa, cinq milles au-dessous de la précédente.

BUFFALO, sept milles en aval, même État.

MUSCATINE, vingt milles au-dessous, est la métropole du comté de Muscatine, dans l'Iowa. Cette ville, l'une des plus commerçantes de l'État, renferme deux mille habitants.

NEW-BOSTON, vingt-sept milles plus bas, est le siége du comté de Mercer, dans l'Illinois. Cette localité possède un bon atterrage, et le pays qui l'environne est très-fertile.

L'IOWA RIVER est un vaste cours d'eau qui se jette dans le Mississipi, un peu au-dessous de New-Boston.

IOWA-CITY, assise au sein d'une belle et fertile région, capitale de l'État de l'Iowa, fait chaque jour de nouveaux progrès. Les édifices et les établissements qu'elle renferme déjà sont comme le gage de son importance future. On y remarque une maison d'État, un collége, une administration pour la vente des terres fédérales (United States'land office) et plusieurs églises. La ville ne renferme guère encore que deux mille habitants.

OQUAWKA, vingt milles au-dessous, est l'en-

parmi les membres de la nouvelle communauté, dissensions que vinrent compliquer encore des querelles avec les citoyens du pays, Joseph Smith, lieutenant général de la légion de Nauvoo, grand prêtre de la secte, et son frère Hiram, furent arrêtés et emprisonnés à Carthage, chef-lieu du comté de Hancock. Ils y furent massacrés, le 27 juin 1842, par une multitude en armes, ivre d'intolérance et de fureur, et qui avait surpris le poste de la prison. Les Mormons, ayant provoqué de nouveaux troubles dans la ville et dans le voisinage, furent expulsés de l'État. Les uns regagnèrent leurs premières résidences, dans les diverses parties de l'Union, et les autres, réunis en groupes considérables, se mirent en marche à travers les déserts de l'Ouest, pour se fixer au bord du lac Salé, sur le territoire abrupte et sauvage de l'Utah, à environ quinze cents milles de leur point de départ. Par suite de cette émigration, Nauvoo, qui avait renfermé jusqu'à près de vingt mille habitants, déclina d'une façon déplorable. Son temple fut brûlé au moment où une nouvelle secte religieuse se proposait d'en faire l'acquisition pour y établir un collége. Ce sinistre, dû à la malveillance, arriva dans le courant d'oc-

tobre de l'année 1848. Le temple ne présente, aujourd'hui, qu'un triste monceau de ruines.

Les Mormons ont été remplacés, à Nauvoo, par la secte socialiste des partisans de l'Icarie. C'est dans cette ville que leur chef, Cabet, les a conduits en 1848, et c'est là que, depuis cette époque, ils expérimentent, avec plus de persévérance que de succès, les principes du communisme icarien.

NASHVILLE, quatre milles au-dessous, dans le comté de Lee, État de l'Iowa.

KEOKUCK, huit milles en aval, même comté. Cette ville naissante, dont le mouvement commercial s'accroît de jour en jour, compte déjà plus de quinze cents âmes de population.

WARSAW (Varsovie), quatre milles au-dessous de la précédente, dans le comté de Hancock, Illinois, localité située en face de l'embouchure de la rivière des Moines, et appelée à devenir l'une des plus considérables de l'Ouest. La position qu'elle occupe est des plus belles, et ses progrès des plus rapides.

LE DES-MOINES RIVER (la rivière des Moines), qui entre dans le Mississipi, en face Warsaw, mais sur le côté opposé du fleuve, forme une partie de la ligne frontière entre l'Etat de l'Iowa et celui du Missouri.

TULLY, dix-huit milles au-dessous, Missouri.

LA GRANGE, neuf milles plus bas.

QUINCY, douze milles en aval, est le chef-lieu du comté d'Adams, dans l'Illinois. Cette ville, située sur une éminence, à cent vingt-cinq pieds au-dessus des rives calcaires du Mississipi, domine magnifiquement ce fleuve, sur une étendue de cinq à six milles dans toutes les directions. Elle renferme une population intelligente, aventureuse, et tout lui promet de brillantes destinées. On y remarque un grand nombre d'entrepôts, plusieurs belles églises, une administration pour la vente des terres fédérales et beaucoup d'usines et manufactures. Il y a une place publique très-spacieuse, sur le côté oriental de laquelle s'élève un beau palais de justice dont la construction a coûté vingt mille dollars. Le pays qui environne la ville

est une vaste prairie ondulée, et constitue l'une des plus riches régions agricoles de l'État. Les productions aussi nombreuses que variées qu'on en tire, descendent le Mississipi sur des steamboats ou autres bateaux, qui peuvent facilement atteindre ce point en toute saison. La population actuelle de Quincy s'élève à plus de six mille âmes.

MARION-CITY, sept milles au-dessous, dans le comté de Marion, Missouri, est le port d'embarquement pour Palmyra, chef-lieu du comté, dans l'intérieur. Le sol de ce comté est d'une extrême richesse, et abonde en bois de construction, bitume, sources salées et mines de plomb.

HANNIBAL, douze milles plus bas, dans le même comté, est une place dont le commerce déjà étendu s'accroît de jour en jour. On y compte environ mille habitants.

SAVERTON, huit milles au-dessous, comté de Ralls, Missouri. New-London, dans l'intérieur, est le chef-lieu du comté.

LOUISIANA, vingt milles en aval, dans le comté

de Pike, Missouri. Bowling-Green (boulingrin) est le siége du comté.

CLARKSVILLE, douze milles au-dessous, même comté.

L'ILLINOIS RIVER (rivière de l'Illinois), quarante-deux milles au-dessous, est le cours d'eau le plus considérable de l'Etat de l'Illinois, après le Mississipi. Il est navigable pour les steamboats jusqu'à Utica, deux cent dix milles au-dessus de son embouchure. Le pays qu'arrose cette rivière est d'une grande fertilité, et le commerce y est déjà très-étendu; l'importation et l'exportation y donnent lieu à un perpétuel mouvement de la navigation fluviale. Des émigrants français du Canada vinrent s'établir sur ce cours d'eau, dont les rives leur inspirèrent des descriptions d'un lyrisme extravagant.

GRAFTON, deux milles au-dessous, comté de Greene, dans l'Illinois, est une petite place florissante, assise sur une bande de terre élevée, quoique dominée par des falaises, et qui possède une excellente station pour les steamboats. On

n'y compte guère que cinq cents habitants.

ALTON, dix-huit milles au-dessous, dans le comté de Maddison, Illinois, prit naissance en 1818. Jusqu'en 1832, ce ne fut guère qu'un hameau qui possédait cependant un moulin à vapeur. On y établit, à cette époque, le pénitentiaire de l'État. Ses progrès furent alors rapides, et la ville s'orna d'un grand nombre de belles constructions. Elle est percée de rues spacieuses, et possède plusieurs jolies églises et beaucoup d'entrepôts dont quelques-uns fort vastes. A plusieurs milles à la ronde, les habitants de la ville trouvent les plus beaux bois de construction que l'Etat produise, ainsi que tous les bois propres à l'ébénisterie commune. Ils ont également à leur proximité des quantités inépuisables de bitume, de craie, de pierre de taille et de chaux hydraulique. La commune occupe une étendue de deux milles, le long du Mississipi, sur une profondeur d'un demi-mille environ. Cet espace a été distribué avec autant de libéralité que d'intelligence par les habitants. Il y a cinq squares spacieux, et une partie considérable des bords du fleuve a été réservée pour l'atterrage des bateaux et pour les

promenades publiques. Pendant plusieurs années, cette ville, qui est une des plus favorables et des plus attrayantes de l'Ouest, a grandi d'une façon vraiment merveilleuse. En 1837, des troubles y éclatèrent, provoqués par la création d'un journal abolitionniste que dirigeait le Révérend M. Lovejoy. Le local où fonctionnait la presse fut attaqué de nuit par une bande d'hommes armés; M. Lovejoy et ses partisans s'y défendirent avec une intrépidité remarquable. La lutte ne dura guère qu'une demi-heure, les deux partis faisant feu l'un sur l'autre, les cloches de la ville mêlant leurs sinistres volées au bruit de la fusillade et les rues s'encombrant d'une foule furieuse. M. Lovejoy fut frappé de cinq balles, dans ce sanglant conflit, et ne survécut que quelques instants à ses blessures.

Alton renferme environ cinq mille âmes.

UPPER-ALTON (Alton supérieur), qui est à deux milles dans l'intérieur des terres, possède le shurtliff college.

LE MISSOURI RIVER (la rivière du Missouri), qui est le plus puissant tributaire du Mississipi,

prend naissance aux Montagnes Rocheuses (Rocky Mountains), à peu près sous les mêmes parallèles que ce fleuve. Du versant opposé s'échappe le Columbia, qui débouche par l'Orégon dans l'océan Pacifique. C'est à deux Américains, explorateurs intrépides, qu'on doit la découverte de la source du Missouri, ou plutôt de ses sources, car il est formé par trois torrents, celui de Jefferson, celui de Gallatin et celui de Maddison. Ces trois torrents se réunissent tout près de leur origine, au pied même des montagnes. A partir de ce point, le Missouri occupe un vaste lit, entrecoupé d'îles nombreuses, et bondit de chute en chute en s'abaissant de trois cent soixante-deux pieds, sur un simple parcours de dix-sept milles. Il présente, dans cette courte étendue, quatre cataractes mugissantes, dont la première mesure quatre-vingt-dix-huit pieds de hauteur, — la seconde, dix-neuf, — la troisième, quarante-sept, — et la quatrième, vingt-six. A droite et à gauche de ces chutes, le paysage offre des aspects extrêmement pittoresques et pleins d'une sauvage magnificence. Des rochers escarpés et noirâtres, qui s'élèvent à plus de mille pieds au-dessus de la rivière, y alternent avec des montagnes encore

plus hautes et couvertes d'arbres d'essence résineuse, tels que pins, cèdres et sapins. Le bêlement des troupeaux de daims et le mugissement des flots qui se brisent en écumant, sur mille obstacles, troublent seuls la morne sérénité de ces poétiques solitudes. Longtemps encore après ses chutes, le Missouri conserve une grande rapidité. Un peu au-dessous de la dernière, il reçoit un affluent considérable, venant du nord : c'est la Maria. En aval de celle-ci, mais sur le bord opposé, entrent le Dearborn et le Fancy, cours d'eau d'environ cent cinquante yards de largeur; — la Malones, qui en mesure une centaine; — le Big-Horn, le Dray et le Porcupine, qui ont à peu près la même importance. Au-dessous de ces divers affluents, on voit arriver la Roche-Jaune, ou Yellow-Stone, qui est probablement le plus large tributaire du Missouri, et qui sort, comme ce dernier, des Montagnes Rocheuses. Il vient du côté du midi et se jette dans la rivière principale par une embouchure d'environ huit cent cinquante yards de largeur; c'est un cours d'eau profond et turbulent, qui offre plus d'un trait de ressemblance avec le Missouri. On lui attribue généralement une étendue de seize cents milles. Sur ses

rives se montrent d'épaisses forêts et des vallées profondes qui accusent une grande fertilité, mais dont l'ours blanc, le daim et l'elk, ou cerf du Canada, sont encore les seuls hôtes. La Roche-Jaune se jette dans le Missouri, à dix-huit cent quatre-vingts milles au-dessus de l'embouchure de ce dernier. Le gouvernement fédéral a créé un vaste établissement militaire au confluent de ces deux cours d'eau. Le paysage environnant, qui se compose de vallons fertiles et toujours verts, offre des aspects pleins de charme.

Le Missouri reçoit encore un grand nombre d'autres tributaires dont nous allons donner la nomenclature : la petite rivière White-Earth (terre blanche), qui vient du nord ; — la rivière Goose, large de trois cents yards, et qui descend du sud ; — le petit Missouri, d'une largeur de cent trente yards environ ; — le Knife river (rivière du couteau), venant du sud, immédiatement au-dessus d'un village qu'on appelle Mandan ; — la rivière Cannon-Ball, large de cent quarante yards ; — celles de Winipenhu, de Serwarsena et de la Chienne, venant toutes du côté du sud. Cette dernière, dont l'embouchure a quatre cents yards de largeur, passe pour être navigable sur

un parcours de huit cents milles. Le Missouri reçoit encore la rivière du Tibre (Tiber's river); — la Blanche (White river), navigable sur une étendue de six cents milles, et dont l'embouchure a trois cents yards de largeur ; — la rivière Honcas ;—Qui-Courre, joli cours d'eau ;—la Rivière-à-Jacques, rendez-vous fameux des trafiquants et des trappers ; — la White-Stone (pierre blanche); — le Big-Sioux; — le Floyd et la Plate. Cette dernière, qui est le plus long des affluents du Missouri, descend des Montagnes Rocheuses, et accomplit deux mille milles de parcours, en décrivant d'innombrables méandres. Ainsi que son nom l'indique, elle a peu de profondeur et n'est navigable qu'à l'époque des plus hautes eaux. Son embouchure présente une largeur d'environ un mille. Viennent ensuite, du côté du nord, la Nodowa et la petite Platte, et, du côté du sud, le Kansas, large tributaire, d'une étendue de douze cents milles, presque toujours navigable,— la Blue-Water (eau bleue) et trois ou quatre autres affluents sans importance. Le Grand River, rivière longue et profonde, navigable sur un énorme parcours, et les deux Chartons se jettent dans le Missouri par son bord sep-

tentrional; la Mine y descend par le bord opposé; la Bonne-Femme et le Manitou le rejoignent par le nord, et la Rivière-Salée (Salt River), par le sud; l'Osage, qui se jette dans le Missouri par le côté méridional, après avoir mêlé ses eaux à celles de l'Arkansas, est un large affluent, navigable sur une étendue d'environ six cents milles. Du côté opposé descendent trois ou quatre cours d'eau de peu d'importance, tels que le Miry, l'Otter et le Cèdre (cedar). La Gasconnade, qui atteint le Missouri par le côté sud, est navigable sur une étendue de soixante-six milles. Cette rivière tire principalement son importance des vastes forêts de pins dont ses rives sont couvertes, et qui fournissent d'énormes quantités de bois de construction aux villes de Saint-Charles et de Saint-Louis. Au-dessous de la Gasconnade, et avant de se précipiter dans le Mississipi, le Missouri reçoit encore un certain nombre de petits tributaires, entre autres, le Buffalo, le Saint-Jean, la rivière du Bois, celle du Bonhomme, etc., qui viennent du côté du sud, puis, la rivière de la Charrette, celle de la Femme-Osage et trois ou quatre autres menus cours d'eau, arrivant tous du côté du nord.

Le Missouri est si turbulent et si impétueux qu'il met, pour ainsi dire, en perpétuel mouvement, les bancs de sable qui abondent dans son lit. Comme le Mississipi, dont il parvient à troubler le paisible cours, et auquel il communique ses allures agressives, en lui portant le tribut de ses ondes, il mine et ronge incessamment les îles qui surgissent de son sein, les déplace ou les anéantit pour en former de nouvelles. Quant à ses rives, sur lesquelles il se rue avec fureur en certains endroits, il les décharne et les ravage aussi sans cesse. Il en arrache fréquemment des lambeaux de plusieurs hectares, qu'il transporte ailleurs sans les détruire, ou dont il dissout complétement les dépouilles, et les roule en bouillonnant dans sa course vagabonde. De là, les profondes altérations qu'il imprime à la forme de son lit et les changements de direction que subit son parcours. Il n'a pas moins de deux mille deux cent quatre-vingt-cinq milles d'étendue, et se montre assez facilement navigable pour les steamboats, depuis ses chutes jusqu'à son embouchure, malgré la rapidité et la turbulence de sa marche. Quoique toujours troublée et blanchie par la terre qu'elle tient en suspension, l'eau de cette

rivière est remarquablement saine et agréable à boire, une fois clarifiée.

Les vallées où coule le Missouri se distinguent de celles qu'arrose le Mississipi, en ce qu'elles sont plus élevées, plus sablonneuses et, par conséquent, moins humides. Les arbres y deviennent moins gros, mais, en revanche, ils y atteignent plus de hauteur. Les terrains d'alluvion qui bordent le Missouri ne présentent guère qu'une largeur moyenne de quatre milles, et les falaises qu'on rencontre parfois le long de cette rivière sont de formation crayeuse, comme celles qui surgissent des rives du Mississipi, mais généralement beaucoup moins ardues.

Pendant les premiers quatre cents milles de son parcours, le Missouri ne laisse guère voir, sur ses rives, que des forêts dont les essences généralement tendres rendront les éclaircies facilement praticables. La prairie s'y montre à des intervalles très-rares et comme pour rompre un peu la sombre monotonie de la végétation forestière. Les chamois, les coqs d'inde et toutes les espèces qu'on désigne habituellement sous le nom de menu gibier abondent dans cette triste et solitaire région, dont le peuplement s'effectuera

sans doute avec une extrême lenteur. Deux cents milles plus bas, le paysage change complétement de caractère. Le bois fait place à la prairie, qui s'étend depuis les bords de la rivière jusqu'aux profondeurs d'un horizon presque sans limites. Le voyageur pourrait parcourir des journées entières cet océan herbu, sans rencontrer ni un arbre ni une source. La Platte, la Roche-Jaune (yellow stone) et quelques autres cours d'eau traversent seuls ces espaces incommensurables, qui sont encore la patrie des troupeaux de buffles, des daims, des chevaux sauvages, des ours blancs et des antilopes. D'après ce que racontent Lewis et Clarke, aussi bien, du reste, que d'autres explorateurs également dignes de foi, on trouve dans ces régions des pétrifications extrêmement curieuses. On cite, entre autres, un gigantesque squelette de poisson qui n'a pas moins de quarante-cinq pieds de longueur.

Il est une observation générale qui s'applique à la plupart des contrées qu'arrosent le Missouri et ses divers affluents, c'est que le sol n'y est fertile qu'au voisinage des cours d'eau. A mesure qu'on s'écarte de ceux-ci, la terre devient sablonneuse, sèche et conséquemment stérile.

A six cents milles au-dessus de l'embouchure du Missouri, on trouve une station militaire importante, connue sous le nom de *Council Bluffs*. Plus bas s'élèvent des établissements clair-semés et dont le plus considérable est celui de Boone's Lick.

JEFFERSON-CITY, capitale de l'Etat du Missouri, est située sur la rivière du même nom, à cent trente-cinq milles au-dessus de son embouchure.

SAINT-LOUIS se trouve à dix-sept milles en aval de la précédente. C'est à la position topographique qu'elle occupe que cette ville est redevable de sa bonne fortune.

Il y a près d'un siècle qu'un Français, nommé M. Laclède, avait obtenu le monopole du trafic des fourrures indiennes sur le Mississipi et le Missouri, à titre de directeur d'une compagnie de marchands. Après avoir longtemps cherché un emplacement convenable pour le dépôt de ses marchandises, il choisit le site occupé aujourd'hui par la ville de Saint-Louis qu'il fonda, après en avoir compris et prophétisé l'importance future.

En décembre 1763, le sol sur lequel cette ville est construite fut complétement déblayé, et M. Laclède revint au fort Chartres, non loin de là, pour y prendre toutes les dispositions nécessaires au rapide établissement de la colonie projetée. Il était accompagné et secondé, dans ses démarches, par deux jeunes créoles de la Nouvelle-Orléans, Auguste et Pierre Chouteau, qui furent chargés par lui, dès le mois de mars suivant, d'aller diriger les travaux de fondation de la ville de Saint-Louis. Pendant l'été de l'année 1764, plusieurs Français des environs du fort Chartres vinrent s'établir dans la cité naissante. Cette immigration rencontra bientôt un obstacle dans la cession du territoire au roi d'Espagne. Ce ne fut, toutefois, qu'en 1770 que l'Espagne obtint la possession de Saint-Louis. En 1771, la ville comptait déjà cent vingt maisons, dont la plupart, construites en pierres, étaient spacieuses et commodes. Sa population, qui s'élevait à huit cents âmes, indépendamment de cent cinquante nègres, se composait de Français en majeure partie. Le pays environnant était hérissé de *mounds*, espèces de citadelles en terre, élevées par les naturels. On y voit encore les ruines de quelques-uns de ces tra-

vaux de défense, seuls monuments historiques d'une race à peu près éteinte.

En 1780, la garnison de Saint-Louis, qui se composait à peine de cinquante à soixante hommes, fut inopinément assaillie par mille à quinze cents guerriers indiens. Les femmes et les enfants qui furent trouvés trop faibles pour concourir utilement à la défense de la ville, se réfugièrent dans la maison d'Auguste Chouteau, tandis que tous les habitants valides de l'un et l'autre sexe, retranchés derrière des palissades, forcèrent l'ennemi à la retraite par la résistance héroïque qu'ils surent lui opposer. Les Indiens, désespérés de se voir vaincus et de ne pouvoir assouvir ni leur instinctive férocité, ni leur penchant naturel au pillage, se ruèrent alors sur les colons qu'ils purent trouver hors la ville, occupés à des travaux agricoles. On porte à soixante le nombre des malheureux qui périrent dans cet affreux massacre, et à trente le nombre de ceux que les sauvages emmenèrent comme prisonniers.

Les habitants de Saint-Louis appellent encore l'année où eut lieu l'attaque dont nous venons de faire mention, l'*Année du grand coup*.

A la suite de cet événement, la population de Saint-Louis, trouvant sa garnison trop faible, dépêcha M. Auguste Chouteau à la Nouvelle-Orléans pour y demander du renfort et des munitions. Un certain Cruzat obtint le commandement de la place. On s'empressa aussi d'élever, sur un des points culminants de la ville, une sorte de fort en bois qui fut armé de plusieurs pièces d'artillerie de gros calibre. Un peu plus tard, quatre tours en pierre, établies de façon à pouvoir croiser leurs feux, s'ajoutèrent aux premiers moyens de défense. Il n'existe plus aujourd'hui aucune trace de ces fortifications.

Le square qu'on appelle, à Saint-Louis, la *vieille place du Marché*, occupe l'endroit où furent primitivement établies les tentes et cabanes des fondateurs de la ville, devenue, depuis cette époque, l'une des plus importantes cités de l'Ouest. Elle comptait, en 1810, mille quatre cents âmes de population, — en 1830, six mille six cent quatre-vingt-quatorze, — en 1840, seize mille, — et en 1850, quatre-vingt-deux mille sept cent quarante-quatre. Elle renferme aujourd'hui plus de cent mille habitants.

Avant 1814, il y avait très-peu de maisons amé-

ricaines à Saint-Louis; mais, à partir du jour où l'élément anglo-saxon fit sentir son influence dans la ville, le commerce et la prospérité de celle-ci reçurent une nouvelle et plus énergique impulsion, et d'immenses progrès en tout genre furent rapidement accomplis. La population de Saint-Louis se recrute, comme celle de toutes les villes des Etats-Unis, dans les flots de l'émigration européenne, mais la race américaine y domine.

La ville est située sur un sol qui s'élève graduellement, à partir des bords du Mississipi, jusqu'à une hauteur considérable, d'où il se déroule ensuite en une vaste plaine couverte de buissons et d'arbustes. Au delà s'étend une immense zone de prairies que ferme, dans les vapeurs du lointain, le rideau gigantesque des forêts vierges.

Commercialement parlant, il n'est pas, dans l'Amérique du Nord, de localité plus heureusement située que celle qui nous occupe. Assise au centre de la gigantesque vallée du Mississipi, elle commande tout le trafic du Mississipi supérieur, du Missouri, de l'Illinois et des immenses régions qu'arrosent ces grands cours d'eau. Le commerce des fourrures y est centralisé depuis longtemps,

et elle sert d'entrepôt à d'énormes quantités de bois, de houille, de minerai de plomb et de céréales. Elle possède ce grand avantage sur toutes les autres villes de l'Ohio, que les steamboats peuvent descendre à la Nouvelle-Orléans et en remonter en toute saison. Aussi, son port est-il constamment encombré de bateaux à vapeur et autres navires. Saint-Louis est le rendez-vous des mineurs, des trappers, des chasseurs, des aventuriers et des émigrants, population polyglotte, fiévreuse, intrépide, dont les membres se dispersent, de là, en mille directions, chacun poursuivant les rêves de son ambition personnelle.

La ville renferme trente églises, cinq écoles publiques, deux écoles de médecine, un lycée littéraire, une école de théologie, une banque, etc. On estime la valeur de ses exportations annuelles au chiffre moyen de cinquante millions de dollars. Le nombre des steamboats qu'occupe son commerce est de deux cent soixante. Dans le courant de l'année 1847, ces steamboats ont fait trois mille deux cent soixante-six voyages, — aller et retour.

CAHOKIA, trois milles et demi au-dessous

dans le comté de Saint-Clair, est l'une des plus anciennes localités de l'État de l'Illinois. Longtemps avant la découverte du Mississipi, elle était occupée par les Cahokias, peuplade indienne dont elle a tiré son nom. Les Français s'y établirent peu de temps après que La Salle eut descendu le cours du Mississipi, probablement en l'année 1683. Disons, en passant, que cet illustre chevalier est le premier blanc qui se soit aventuré dans ces pays, et qu'il prit possession, au nom du roi de France, de l'immense territoire qui constitue aujourd'hui la Louisiane. Ajoutons que ce fut à la suite de cette prise de possession qu'un nommé Crozat obtint le privilége de commercer avec les régions découvertes par La Salle, privilége qui passa plus tard à la *Compagnie des Indes*, laquelle avait remplacé la *Compagnie des Indes occidentales*, sous la direction du fameux Law.

En 1766, Cahokia renfermait quarante familles. Ses maisons, isolées les unes des autres et toujours bien blanchies à la chaux, sont édifiées sur pilotis, triple circonstance qui leur donne un aspect pittoresque et agréable. En 1788, les terres adjacentes au village furent divisées en lots de quatre cents acres (F), et un acte du congrès at-

tribua un de ces lots à chaque famille. Cahokia occupe une plaine assez élevée, mais marécageuse et, par conséquent, insalubre. Rarement on y passe une année sans souffrir plus ou moins des émanations délétères qui s'élèvent de ce sol presque toujours humide, et où la fièvre intermittente règne tout le temps des chaleurs. L'insalubrité de cette localité est évidemment la principale cause du peu d'accroissement de sa population. On n'y compte guère encore que deux cents habitants, presque tous de descendance française.

La houille abonde dans le voisinage.

CARONDALET, appelé d'abord VIDE-POCHE (Empty-Pocket), se trouve à quatre milles en aval de Cahokia. C'est un petit village occupé en majeure partie par des Français, et qui fournit beaucoup de légumes au marché de Saint-Louis. Son établissement remonte à 1767.

JEFFERSON-BARRACKS (caserne Jefferson), trois milles au-dessous, dans l'État du Missouri, n'a aucune importance.

HARRISSON, vingt et un milles plus bas, est un

village du comté de Monroe, dans l'État de l'Illinois.

HERCULANEUM, un mille en aval, dans le comté de Jefferson, État du Missouri, est une bourgade naissante dont l'importance s'accroît de jour en jour. C'est l'un des ports principaux d'un district très-riche en mines de plomb. Il y a, dans son voisinage, plusieurs forts armés et des factoreries. La localité ne renferme encore qu'une population d'environ neuf cents âmes.

LE FORT-CHARTRES, dix-neuf milles au-dessous d'Herculaneum, dans le comté de Randolph, État de l'Illinois, a été construit par les Français, en 1720, contre les Espagnols, qui étaient alors leurs voisins dans cette région. En 1756, cet ouvrage de défense fut réédifié sur une plus vaste échelle. Un traité, conclu à Fontainebleau, le 3 novembre 1762, entre la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et le Portugal, déclara propriété anglaise tout le pays situé à l'est du Mississipi, en y comprenant les villes déjà nombreuses du nord-ouest. En conséquence de ce traité, le capitaine Sterling prit possession du

Fort-Chartres, en 1765, au nom de Sa Majesté Britannique. Il y publia une déclaration qui assurait le libre exercice de leur culte à tous les catholiques de l'ouest, et qui leur permettait de quitter le pays, si mieux ils n'aimaient y continuer leur résidence, avec tous les priviléges attribués aux sujets anglais.

Par les souvenirs qui s'y rattachent, autant que par la forme et le caractère qu'il avait autrefois, le Fort-Chartres constitue une ruine historique. C'était un énorme pâté en maçonnerie, formant un carré irrégulier de quatre cent quatre-vingt-dix pieds de pourtour, et qui avait été édifié avec des blocs arrachés aux falaises du Mississipi. Il y avait, au dedans, une habitation pour le commandant et une autre pour le commissaire, un magasin d'approvisionnements, une caserne, des poudrières, une boulangerie, un corps de garde et une prison. En 1772, une infiltration des eaux du Mississipi mina et ébranla l'un des côtés de cet ouvrage de défense, qui s'est à peu près entièrement écroulé depuis cette époque. Il ne présente plus, aujourd'hui, qu'une masse informe de ruines, complétement envahie par les flots d'une végétation arborescente des plus vi-

goureuses, et qui est comme le témoignage d'un long abandon.

SAINTE-GENEVIÈVE, onze milles en aval du Fort-Chartres, est le chef-lieu du comté de Geneviève, dans l'État du Missouri. Cette ville, passablement importante sous le rapport commercial, occupe un site admirable où l'on respire un air pur et salubre. Le plomb, le cuivre et le fer, dont elle possède d'abondantes mines dans son voisinage, constituent les principaux objets de son commerce. Sa fondation, qui remonte à une date ancienne, mais qu'on ne saurait préciser avec exactitude, est due aux Français. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, dès 1771, Sainte-Geneviève comptait quatre cent soixante habitants, sans y comprendre les nègres. Sa population est aujourd'hui de plus de deux mille âmes.

LE KASKASKIA RIVER (rivière Kaskaskia), quatorze milles au-dessous de Sainte-Geneviève, forme, au sud, la ligne terminale d'une vallée qu'on appelle le *Grand Bottom* (G) *américain*. C'est dans cette vallée que les Français fondèrent leurs premiers établissements. A sept milles de l'em-

bouchure du Kaskaskia river, on trouve la ville de Kaskaskia, chef-lieu du comté de Randolph, dans l'Illinois. Cette ville fut fondée bientôt après le voyage d'exploration de l'illustre La Salle sur le Mississipi. On fait remonter sa création à l'année 1683, et on l'attribue justement au P. Gravier, missionnaire catholique chez les sauvages illinois. Elle fut la capitale de ce pays aussi longtemps que les Français en conservèrent la possession, c'est-à-dire jusqu'en 1763. A cette époque, le territoire illinois fut cédé à l'Angleterre. Quinze ans plus tard, le colonel Rogers Clark s'empara d'un fort qui était sur le côté oriental de la rivière Kaskaskia, ce qui fit entrer la ville du même nom dans une phase de rapide décadence. Il y a peu d'années seulement qu'elle est sortie de la situation précaire où elle était tombée, et qu'elle reprend un nouvel essor vers la prospérité qui signala ses premiers jours. Les maisons de Kaskaskia, parsemées sur une vaste plaine, sont généralement construites en bois, selon la coutume des Français établis en Amérique.

CHESTER, un mille en aval de l'embouchure

du Kaskaskia river, dans le comté de Randolph, État de l'Illinois, occupe un *bottom* élevé au pied des falaises du Mississipi. Cette ville naissante sert d'entrepôt aux productions exportées par l'intérieur du pays et à celles qui y sont importées. Elle est vraisemblablement appelée à acquérir de l'importance. Le recensement de 1850 lui attribuait un millier d'habitants.

LE DEVIL'S BAKE OVEN (four à cuire du diable), vingt-neuf milles plus bas que Manchester, et la GRAND TOWER (grande tour), un demi-mille au-dessous, sont des curiosités naturelles dignes de mention.

Le Devil's Bake Oven est une sorte d'audacieux promontoire s'élançant sur le cours de l'Illinois, et à l'extrémité duquel s'élève une grosse masse rocheuse de cinquante à soixante pieds de hauteur, ayant toutes les apparences d'un four. C'est ce qui lui a valu son nom. Presque en face du Devil's Bake Oven, on aperçoit, sur le bord opposé de la rivière, un autre promontoire abrupte et ardu, que couronne une végétation magnifique. Tandis que le premier se trouve contourné mollement par les flots de l'Illinois, le second est

battu en brèche et assailli par les implacables fureurs d'un courant vertigineux. Les assauts séculaires qu'il a subis de la part du flot courroucé, les formidables morsures qu'il a reçues des remous mugissants, ont fini par triompher de la résistance de ce cap, et par ouvrir dans ses flancs une brèche large et béante à travers laquelle s'élance, avec une sorte de fureur, la mêlée victorieuse des courants de l'Illinois. Du sein de la tumultueuse rivière surgit une énorme roche cylyndrique, haute de cinquante pieds, avec un diamètre égal, et que les incessantes agressions de la vague ont détachée du promontoire dont nous parlons. C'est cette masse rocheuse qu'on appelle la *Grande Tour*. Dressée dans sa grandeur solitaire, le front couronné d'une épaisse verdure, elle semble se rire du perpétuel aboiement des flots ameutés autour de sa base inébranlable.

Les passes rapides formées par le *Four à cuire du Diable* et par la *Grande Tour*, ont été longtemps l'effroi des mariniers américains. L'histoire des États-Unis raconte que plus d'un équipage, aux prises avec les terribles difficultés de la navigation en cet endroit, est tombé victime de quelque embuscade indienne, après avoir vu son

embarcation se briser sur les récifs. La dispersion des sauvages et l'invention des bateaux à vapeur ont heureusement mis fin à ce double danger.

LA TABLE A THÉ DU DIABLE (Devil's Tea Table) et plusieurs autres apanages attribués, par la légende, à Sa Majesté Infernale, se voient aussi dans le voisinage des accidents naturels que nous venons de citer.

LES CORNICE-ROCKS (Rochers-Corniches), au-dessous des précédentes curiosités, méritent l'attention du touriste et du voyageur. Ce sont d'énormes rochers perpendiculaires, de formation crayeuse, qui représentent assez bien des colonnades, avec chapiteaux, corniches et autres ornements d'architecture.

BAINBRIDGE, dix-sept milles en aval, dans le comté du Cap-Girardieu, Etat du Missouri, est une localité sans importance.

HAMBURGH, qui se trouve en face de la précédente, dans le comté de l'Union, Etat de l'Illinois, mérite à peine d'être mentionné.

CAP-GIRARDIEU, dix milles au-dessous, dans le comté de Missouri, Etat du même nom, est une charmante localité assise sur un sol élevé, au bord du fleuve Mississipi. Elle sert d'entrepôt à toute la partie méridionale de l'Etat. Le pays environnant est très-fertile et très-peuplé jusqu'à New-Madrid, qu'on trouve à cinquante milles dans l'intérieur.

COMMERCE, douze milles en aval, dans le comté de Scott, Etat du Missouri, n'a pas d'importance.

OHIO-CITY, vingt milles plus bas, dans le Missouri, en face de Cairo, occupe un sol plus élevé que cette dernière. Petite localité encore, mais qui deviendra considérable, s'il faut en juger par ses rapides progrès et son état florissant.

ISLAND n° 1 (île n° 1) se trouve à six milles en aval de la précédente. C'est un village derrière lequel on aperçoit encore les ruines du Fort-Jefferson, construit, en 1780, sous la direction du général américain Georges Rogers Clarck, par les ordres du gouverneur Jefferson, de la Vir-

ginie. L'établissement de ce fort eut pour but de protéger, en cet endroit, la navigation du Mississipi.

COLUMBUS, douze milles plus bas, dans le comté de Hickman, Etat du Kentucky, est une localité qui renferme plusieurs entrepôts et un millier d'habitants. Immédiatement au-dessous de cette localité s'étendent, le long du Mississipi, sur un parcours de deux milles, les Rives-de-Fer (Iron-Banks), ainsi appelées parce qu'elles ressemblent à des monceaux de rouille.

HICKMAN, ou MILL'S POINT (Endroit du Moulin), vingt milles en aval, chef-lieu du comté de Fulton, Etat du Kentucky, renferme deux églises, douze stores (H), dont plusieurs affectés au commerce d'exportation, des maisons de commission et une importante manufacture de tabacs. Cette localité, servant d'entrepôt à tous les produits d'une belle et fertile région, exporte annuellement d'énormes quantités de tabac, de maïs, de coton, de bétail, de volailles, etc., malgré la faiblesse de sa population qui n'est encore que de huit à neuf cents âmes.

Hickman est le point de départ de la grande route postale de Nashville.

NEW-MADRID (Nouvelle-Madrid), quarante-quatre milles au-dessous, chef-lieu du comté de New-Madrid, État du Mississipi, occupe une éminence alluviale que le Missouri lave vigoureusement. Sa population n'est guère que d'un millier d'habitants. Cette bourgade est devenue célèbre par suite d'un tremblement de terre qui eut lieu en 1811, et dont elle ressentit, plus que toute autre localité, les formidables secousses et les effets désastreux. On trouve les saisissants détails de cet événement funeste dans plusieurs ouvrages américains, notamment dans les *Annales de l'Ouest,* par J. H. Perkins.

C'est un lieu connu en Amérique sous le nom de Petite-Prairie, et qu'on trouve à vingt-cinq ou trente milles au-dessous de New-Madrid, qui paraît avoir été le centre des explosions réitérées du tremblement de terre dont nous parlons. De là, ces explosions vibrèrent, avec une terrible violence, sur une partie de la vallée du Mississipi et sur toute celle de l'Ohio jusqu'à Pittsburgh. La première secousse eut lieu dans la nuit du 16 dé-

cembre 1811, et se répéta, par intervalles inégaux, jusqu'au mois de février suivant, mais avec une diminution graduelle d'intensité.

Un voyageur, alors en route pour la Nouvelle-Orléans, et qui se trouvait, à environ quarante milles de New-Madrid, sur un bateau plat amarré avec beaucoup d'autres au rivage du Mississipi, raconte que tous les êtres vivants furent remplis d'effroi par cette formidable convulsion de la nature. Il est bon de dire en passant que les Américains avaient récemment gagné la bataille de Tippecanoe sur les Indiens, et que, par crainte de surprise et de représailles de la part de ces implacables ennemis, les mariniers ne voyageaient ou ne s'arrêtaient depuis lors, sur le fleuve, qu'en nombre considérable. Les embarcations que nous venons de mentionner, et sur l'une desquelles se trouvait le voyageur dont on tient ces détails, étaient donc tranquillement amarrées ensemble au rivage, lorsque, tout à coup, au milieu des ténèbres, elles furent violemment secouées et s'entre-choquèrent avec un horrible fracas. Les matelots, brusquement arrachés au sommeil, croyant être abordés par une horde d'Indiens, se précipitèrent sur les ponts, armés

jusqu'aux dents, et prêts à une résistance désespérée. Les canards et les oies sauvages, les cygnes et autres oiseaux aquatiques, qui dormaient en troupes nombreuses dans les paisibles remous du fleuve, furent jetés dans la plus grande confusion, et remplirent l'air de cris de terreur.

Un instant après, tout cet étrange tumulte ayant fait place au calme le plus profond, et rien n'indiquant la véritable cause des épouvantables secousses ressenties, les matelots pensèrent qu'elles avaient été le résultat de quelque effondrement des rives du fleuve dans le voisinage. Ces sortes d'accidents arrivaient avec assez de fréquence pour qu'il n'en fût pas autrement question durant le reste de la nuit. Au point du jour, les barques furent démarrées, et tous les équipages se disposaient au départ, lorsqu'ils entendirent un long et épouvantable mugissement, bientôt accompagné de la violente agitation des eaux du Mississipi et de la terre de ses deux rives. La nature entière semblait frémir et se tourmenter dans les suprêmes convulsions de son agonie. Les flots, heurtés l'un contre l'autre, surgissaient en vagues furieuses, et secouaient si violemment les barques, que les matelots avaient la plus grande

peine à s'y maintenir. Dans cette terrible tourmente, des bancs de sable furent dispersés, des îles entières englouties, entraînant avec elles les arbres immenses dont elles étaient couvertes, et qui se heurtaient l'un contre l'autre en se brisant, comme si, au moment de disparaître pour jamais dans l'abîme, ces géants de la végétation avaient voulu essayer de s'unir contre le danger. Le fond du fleuve, violemment fouetté par l'agitation souterraine, monta rapidement à la surface, et l'eau fut bientôt bourbeuse, rougeâtre et couverte d'une écume sinistre. L'aspect des rives était peut-être plus effrayant encore que celui du fleuve. La terre s'entr'ouvrait par larges crevasses, vomissant d'énormes quantités d'eau, de sable et de boue, et ces formidables jaculations des entrailles du sol atteignaient la cime des arbres les plus élevés. Une vapeur épaisse, inconnue, trépidait dans l'atmosphère, et la teignait de couleurs sanguinolentes. Les dangereuses effluves dont l'air était chargé imprégnèrent l'eau du Mississipi sur un parcours de cent cinquante milles, et la rendirent impotable pendant plusieurs jours.

Les bouleversements, les sinistres et les scènes

de désolation que causa cette formidable convulsion de la nature furent aussi nombreux que navrants à raconter.

La ville de New-Madrid, qui occupait une falaise passablement élevée au-dessus du Mississipi, s'affaissa en masse, et les quelques maisons qui restèrent debout, malgré cet affaissement subit, furent inondées de cinq pieds d'eau à la première crue du fleuve. Un phénomène inverse se produisit dans plusieurs lacs du voisinage : leur fond fut tellement exhaussé et mis à sec par le tremblement de terre, qu'il a été depuis lors livré à la culture. Plusieurs habitations rurales du comté de New-Madrid s'effondrèrent en quelques secondes, et une mare d'eau blanchâtre, subitement vomie des entrailles du sol, vint remplacer ces habitations, en les recouvrant à la façon d'un funèbre linceul. Bien des victimes furent ensevelies sous ces ruines.

Le gonflement subit et tempétueux du Mississipi fit aussi sombrer, avec leurs équipages, un grand nombre des embarcations qui se trouvaient dans la région bouleversée. Quelques-unes de ces embarcations furent lancées, par le flux du grand fleuve, dans un petit affluent voisin de la

ville de New-Madrid, où on les retrouva échouées, loin de l'embouchure, après la catastrophe. Les mariniers, inaccoutumés aux gros temps, ne pouvaient, dans un espace restreint et d'ailleurs encombré d'îles et de bancs de sable, manœuvrer qu'avec une difficulté extrême, au sein de l'étrange et formidable tempête qui les avait si soudainement assaillis. La plupart d'entre eux laissaient aller leur barque à la dérive, épouvantés qu'ils étaient de ce bouleversement général de la nature, et ne sachant, du reste, où se réfugier ni où se maintenir, pour échapper à la destruction qui leur paraissait inévitable. On cite un matelot qui fut sauvé de cet affreux désastre, presque miraculeusement. Il avait pu s'accrocher, par hasard, à un vieux tronc d'arbre contre lequel était venu se briser son embarcation, et il passa plusieurs heures ainsi suspendu, poussant des cris de détresse, sans que personne osât d'abord se hasarder à le secourir. Chaque nouvelle secousse de la terre enfonçait cependant plus avant dans le lit du fleuve le tronc d'arbre auquel ce malheureux s'était cramponné, le rapprochant ainsi peu à peu de l'abîme que son imagination terrifiée lui montrait tout prêt à l'engloutir. Sa

situation était horriblement critique. Après une hésitation facile à comprendre, quelques barques essayèrent de lui porter secours, mais sans résultat. La violence des vagues et l'indomptable rapidité du courant semblaient s'opposer à toute tentative de sauvetage. Enfin, un frêle esquif, manœuvré avec autant d'intelligence que de hardiesse, parvint à s'approcher du malheureux, qui s'y laissa choir, plus mort que vif, et c'est ainsi qu'il fut sauvé, après de longues heures de fatigue et d'angoisse, de la fin terrible qui le menaçait.

Tel est le récit abrégé de ce formidable tremblement de terre de 1811, qui se trouve raconté, avec d'innombrables détails, dans quelques ouvrages américains, comme nous l'avons dit plus haut.

La malheureuse région si violemment remuée par ce redoutable phénomène ressentit de nouvelles secousses, pendant plusieurs années consécutives. Aujourd'hui encore, elle semble frémir, d'intervalle en intervalle, par quelques rares et sourdes trépidations, du terrible bouleversement dont elle a été le douloureux théâtre au commencement de ce siècle.

POINT-PLEASANT (endroit agréable), sept milles en aval de New-Madrid, même comté, est un tout petit village d'où l'on expédie d'assez notables quantités de froment.

RIDDLE'S POINT, trois milles au-dessous, même comté, n'est qu'un débarcadère par où passent les produits qui sont exportés de la contrée et ceux qui sont destinés à sa consommation intérieure. A plusieurs milles de distance, le sol environnant est très-fertile et fournit beaucoup de céréales.

WALKER'S BEND (courbe de Walker), dix-huit milles plus bas, est tout simplement une forte courbure du fleuve Mississipi.

LITTLE-PRAIRIE (petite prairie), sept milles en aval, comté de New-Madrid, Etat du Missouri, passe pour avoir été le point central des explosions successives du formidable tremblement de terre de 1811, dont il a été parlé plus haut.

NEEDHAM'S CUT-OFF (coupure de Needham), vingt-quatre milles plus bas, est une île en dehors

du cours principal du fleuve, et qu'un des bras de ce dernier enveloppe en décrivant un fer à cheval.

ASHPORT est un petit village, huit milles au-dessous de l'île précédente, dans l'Etat du Tennessee.

OSCEOLA, douze milles en aval, est encore un petit village, chef-lieu du comté du Mississipi, dans l'Etat de l'Arkansas. Il se trouve exactement situé à l'extrémité supérieure des *Plumb-Point-Bars* (barres perpendiculaires), qui constituent la partie la plus dangereuse du cours du Mississipi. La navigation éprouve de fréquents sinistres dans ces passes redoutables, où l'on aperçoit, pendant les basses eaux, les carcasses de plusieurs steamboats coulés.

FULTON, dix milles plus bas, est un village de six à sept cents âmes. On y débarque pour se rendre dans l'intérieur de la contrée.

RANDOLPH, dix milles au-dessous, est une localité presque en ruines du comté de Tipton,

dans l'Etat du Tennessee. Elle occupe l'extrémité des secondes falaises de Chickasaw, à l'embouchure de la rivière Hatchee. Le pays environnant, qui est très-fertile, expédie de grandes quantités de coton, par voie fluviale, au grand marché de la Nouvelle-Orléans. C'est en face de Randolph qu'on trouve la première plantation cotonnière, en descendant le Mississipi.

GREENOCK, petit village situé à quarante-sept milles en aval de la précédente bourgade, est le chef-lieu du comté de Crittenden, dans l'Etat de l'Arkansas.

MEMPHIS, vingt milles plus bas, comté de Shelby, Etat du Tennessee, est une ville assise sur un plateau formé par ce qu'on appelle la quatrième falaise Chickasaw, juste au-dessous de l'embouchure du Wolf river. C'est là que s'élevait jadis le fort de l'Assomption, destiné à protéger le peuplement du pays contre les incursions déprédatrices des Indiens Chickasaws. En 1739, une armée française d'environ quatre mille hommes, et composée de blancs, de Peaux-Rouges et de Nègres, y fut réunie dans le but de châtier

vigoureusement cette tribu sauvage. Elle y resta dans l'inaction la plus complète jusqu'en 1740, époque où la paix fut conclue avec les indigènes. Elle avait été heureusement épargnée par les redoutables hasards de la guerre ; mais, en revanche, les maladies l'avaient cruellement décimée.

La falaise sur laquelle on a édifié Memphis s'élève à trente pieds au-dessus des plus hautes eaux, et sa base est incessamment lavée par le Mississipi, sur une longueur d'environ trois milles. Un lit de grès, la seule masse rocheuse qui existe le long du fleuve, au-dessous de l'embouchure de l'Ohio, s'avance du rivage, et forme une saillie admirablement disposée par la nature pour servir de point de débarquement. Memphis est la seule place commerciale qu'on trouve sur les rives du Mississipi, depuis la rivière de l'Ohio jusqu'à Vicksburgh, c'est-à-dire sur un parcours de six cent cinquante milles.

Vue du fleuve, la ville a un aspect imposant et magnifique. Toute la partie qui fait face au colossal *Père des eaux* présente une rangée de constructions monumentales, interrompue par de larges squares, toujours pleins de vie et de

mouvement. Le gouvernement fédéral y a récemment établi un chantier de constructions navales, qui est certainement l'un des plus considérables de l'Union américaine. Ce chantier occupe un grand nombre de bras, et renferme l'outillage et les moyens d'action les plus puissants et les plus parfaits qu'on ait encore inventés. Dans son enceinte, on remarque, entre autres choses, une belle corderie qui n'a pas moins de quatorze cents pieds de longueur.

La situation exceptionnelle de Memphis, la beauté et la fertilité du pays qui environne cette ville expliquent les rapides progrès qu'elle accomplit chaque jour, et lui assurent un avenir plein de prospérité et de grandeur. Elle est et elle restera le plus important marché de l'État du Tennessee, sur le Mississipi. Elle expédie annuellement cent cinquante mille balles de coton, indépendamment de celui qu'elle garde pour alimenter ses fabriques naissantes. Sa population, dont le chiffre grossit avec rapidité, s'élève déjà à plus de quinze mille âmes. Elle renferme six églises, une académie, deux écoles de médecine, beaucoup d'institutions privées à l'usage de la jeunesse des deux sexes, un grand nombre d'en-

trepôts, dont plusieurs font des affaires considérables, et un bureau de télégraphie électrique.

PICKERING, deux milles en aval, dans le Tennessee, n'a d'autre importance que celle que lui donnent plusieurs maisons de commission qui se sont établies là à cause des facilités qu'offre le rivage du fleuve pour le débarquement et l'embarquement de certains produits. Cette localité n'est qu'une succursale de Memphis, en attendant qu'elle devienne un de ses faubourgs.

NORFOLK, huit milles plus bas, est un tout petit village de l'État du Mississipi.

COMMERCE, vingt-cinq milles au-dessous du précédent village, même État, est un curieux avorton de l'esprit d'entreprise des Américains. Conçue d'après un plan véritablement grandiose, il y a quelques années à peine, cette ville a été seulement ébauchée par ses fondateurs. Elle ne se compose que de quelques belles maisons éparpillées çà et là sur des rues et des squares qui, s'il faut en juger par le tracé qui en reste, devaient avoir des proportions magnifiques. On y

remarque un chemin de fer intérieur qui, — comme la ville, — a été presque aussitôt abandonné qu'entrepris.

LE SAINT-FRANCIS RIVER (rivière Saint-François) est un cours d'eau qui coule parallèlement au Mississipi , sur une assez longue distance, et qui épuise les lacs et les marais remplis par les débordements du grand fleuve.

CURRAN, ou STERLING, se compose seulement d'un petit groupe de maisons construites sur le bas côté de l'embouchure du Saint-Francis river.

HELENA, douze milles en aval, chef-lieu du comté de Phillipps, État de l'Arkansas, renferme une église, une vingtaine d'entrepôts, une imprimerie publiant un journal, quelques scieries, et cinq à six cents âmes de population. Cette bourgade est adossée à une chaîne de collines, d'autant plus agréables à voir qu'elles s'élèvent dans un pays plat et d'une monotone uniformité. On en tire d'assez grandes quantités de coton.

LE YAZOO-PASS, or BAYOU (passe de Yazoo, ou Bayou), huit milles plus bas, État du Mississipi, est une sorte de canal naturel unissant le fleuve Mississipi à la rivière de Yazoo, et qui permet aux bateaux plats d'atteindre cette dernière, au moyen de laquelle ils circulent ensuite librement, sur un parcours d'environ trois cents milles, au sein d'une contrée des plus fertiles. La culture du coton prend, d'année en année, une extension considérable, dans cette contrée.

DELTA est un petit village composé d'une trentaine de maisons, et situé sur le côté inférieur de l'embouchure du Yazoo Pass. La construction de ce village qui est le siége du comté de Choctaw, dans l'État du Mississipi, remonte à une époque toute récente.

HORSE-SHOE-BEND and CUT-OFF (courbe en fer à cheval et coupure) est une grande inflexion du fleuve Mississipi, qui tire son premier nom de sa ressemblance avec un fer à cheval, et, son second, d'une coupure pratiquée au travers.

MONTGOMERY'S POINT, cinquante-huit mil-

les en aval, dans l'État de l'Arkansas, est un petit village où se débarquent les marchandises destinées au pays qu'arrose la rivière Blanche.

VICTORIA, en face du précédent, mais dans l'État du Mississipi, est un village qui sert aussi de point de débarquement.

LE WHITE RIVER (rivière Blanche), quatre milles au-dessous, coule dans l'État de l'Arkansas.

NAPOLEON, seize milles en aval, à l'embouchure de l'Arkansas river, sert d'entrepôt aux marchandises et produits transportés sur ce cours d'eau. Petite localité encore, mais très-florissante, et à laquelle tout présage un bel avenir.

L'ARKANSAS RIVER (rivière Arkansas), qui donne son nom à l'État de l'Arkansas, est le plus large tributaire du fleuve Mississipi. Son cours puissant promène longtemps ses méandres auprès des Montagnes Rocheuses d'où il sort, et n'a pas moins de deux mille milles de longueur. La plupart de ses affluents sont salés au point qu'ils

rendent son eau absolument impotable. La terre alluviale de ses rivages est elle-même tellement imprégnée de sel, que les bestiaux meurent quelquefois après en avoir brouté l'herbe. A quatre cents milles environ au-dessus de son embouchure, la rivière Arkansas est grossie par l'épanchement de plusieurs lacs et bayous. Pendant les hautes eaux, elle est navigable pour les steamboats jusqu'au cantonnement Gibson, à l'embouchure du Grand River, ce qui constitue un parcours de sept cent cinquante milles.

LITTLE-ROCK (petit rocher), capitale de l'État de l'Arkansas, sur le côté méridional de l'Arkansas river, et à trois cents milles environ au-dessus de l'embouchure de ce cours d'eau, occupe une falaise très-abrupte et d'une grande élévation. C'est par antiphrase ou par ironie qu'on a donné à cette ville le nom qu'elle porte (petit rocher). Sa situation est agréable et saine. Elle renferme un arsenal, une des plus belles fonderies de canons de l'Union américaine, un palais de justice, une prison, plusieurs imprimeries, de beaux magasins et une population d'environ huit mille âmes.

BOLIVAR, C. H., treize milles au-dessous, dans l'État du Mississipi, n'est qu'un lieu de débarquement.

COLUMBIA, cinquante-trois milles plus bas, chef-lieu du comté de Chicot, État de l'Arkansas, est un village de cinq à six cents âmes de population. Il renferme plusieurs entrepôts considérables. C'est là que commence ce qu'on appelle la région des grands cotonniers, dont les rives du fleuve présentent une longue suite de plantations, avec les groupes de cases servant d'habitacles aux nègres employés à cette culture.

POINT-CHICOT, quatre milles en aval, dans l'État de l'Arkansas, était autrefois le siége du comté de Chicot. Ce n'est plus aujourd'hui que le centre d'une vaste plantation cotonnière.

GREENVILLE (ville verte), quatre milles au-dessous, est un charmant petit village de l'État du Mississipi.

LE BAYOU-MASON, or GRAND-LAKE-LANDING (chenal Mason, ou atterrage du Grand Lac),

trente milles plus bas, comté de Yazoo, État du Mississipi, est le point de débarquement pour les plantations du Grand-Lac, qui se trouve à quelques milles dans l'intérieur.

PRINCETON, quatre milles au-dessous, même comté, est un village d'environ cinq cents âmes, qui sert aussi de lieu de débarquement pour les plantations du lac Washington, à cinq milles dans les terres.

BUNCH'S CUT-OFF, dix milles en aval, est une coupure presque circulaire du fleuve dans les marécages.

LAKE-PROVIDENCE, dix-neuf milles au-dessous, sur la rive droite du Mississipi, est une jolie petite bourgade de cinq à six cents âmes de population, siége du tribunal de la paroisse (1) de la Concorde (Concordia Parish), dans l'État de la Louisiane. Son commerce, déjà considérable, consiste dans l'expédition du coton et dans l'approvisionnement des planteurs du pays. C'est derrière cette localité que se trouve le lac Providence qui lui a donné son nom. Il est entouré

de belles plantations cotonnières. En face, et sur la rive opposée du Mississipi, on aperçoit une vaste et magnifique plantation du même genre, sur laquelle s'élève toute une bourgade de cases de nègres.

TOMPKIN'S SETTLEMENT (établissement de Tompkin), quinze milles plus bas, dans l'État de la Louisiane, est une colonie de planteurs.

BRUNSWICK-LANDING (atterrage de Brunswick), quatorze milles au-dessous, n'est qu'un point de débarquement.

MILLIKIN'S SETTLEMENT, douze milles plus bas, Louisiane, est une colonie de planteurs dans le genre de celle de Tompkin, que nous venons de mentionner, mais plus importante.

LE YAZOO RIVER, huit milles en aval, est une rivière qui prend sa source au nord-est de l'État du Mississipi, et son nom au pays où elle se joint aux deux rivières Yellabusha et Tellehatchee, à deux cent soixante milles au-dessus de son embouchure.

LAFLONE, principale ville de cette contrée, occupe la bouche des deux derniers cours d'eau, et constitue la tête de la navigation à vapeur. Toutefois, de petits steamboats remontent un peu plus haut, lorsque les eaux atteignent leur maximum d'élévation.

Depuis quelques années seulement, la région arrosée par le Yazoo river a pris une importance agricole et commerciale vraiment considérable. A l'époque de la récolte du coton, dix à douze steamboats font un service régulier entre Laflone et la Nouvelle-Orléans, passant par les villes florissantes de Yazoo et de Tchula, la première à cent milles, et la seconde à cent quatre-vingt-dix milles de l'embouchure du Yazoo river. On n'estime pas à moins de cent quarante mille balles le coton transporté annuellement sur cette rivière, qui est l'une des plus sûrement navigables du Sud et de l'Ouest.

LES WALNUT-HILLS, dix milles plus bas, sont des collines gracieusement arrondies, et qui tirent leur nom des magnifiques noyers (walnut) dont elles sont ombragées. Ces collines, cultivées avec le plus grand soin, forment un des plus

riants paysages qu'on rencontre sur le Mississipi inférieur.

VICKSBURGH, deux milles et demi au-dessous, est le chef-lieu du comté de Warren, dans l'Etat du Mississipi. Il occupe un terrain en plan incliné, dont la partie supérieure s'élève à deux cents pieds au-dessus des plus hautes eaux du Mississipi river. C'est dans la partie basse de la localité, par conséquent sur le bord du fleuve, que sont centralisées presque toutes les affaires. Vicksburgh fut élevé au rang de ville, dès 1825, et, à celui de cité, en 1836. Le pays environnant présente un sol noir et marneux, très-propre à la culture des plantes industrielles : tabac, cotonnier, etc. Le coton en est le principal produit. On en tire, année moyenne, soixante-cinq mille balles.

Les progrès de Vicksburgh ont été passablement rapides. La réputation de salubrité dont elle jouit à juste titre, la beauté et la fertilité de la région environnante, enfin, la possession d'un beau port sur le Mississipi qui mesure, en cet endroit, de cent à trois cents pieds de profondeur, assurent un brillant avenir à cette cité. Un che-

min de fer de cinquante milles la relie à Jackson, siége du gouvernement de l'Etat. Elle renferme un palais de justice, cinq églises, trois académies, un hôpital, un théâtre, douze écoles, de belles fonderies, de vastes entrepôts, etc. Sa population est de huit à neuf mille âmes.

Nous croyons devoir mentionner ici un fait qui attira fâcheusement l'attention publique sur Vicksburgh, il y a quelques années. Nous voulons parler du procédé par trop sommaire que cette ville employa pour se débarrasser des joueurs étrangers dont elle était devenue le réceptacle, et qui la menaçaient à la fois dans sa moralité et dans sa richesse. Effrayés des progrès et des ravages qu'exerçait déjà la passion du jeu parmi la jeunesse, les citoyens de Vicksburgh se réunirent en un meeting public à la suite duquel il fut signifié aux joueurs étrangers d'avoir à déguerpir dans un bref délai. Ceux-ci s'étant refusés d'obtempérer à cet ordre, on en prit un certain nombre qu'on pendit sans autre forme de procès. Cette brutale application de la brutale loi de Lynch fut sévèrement blâmée par l'immense majorité des organes de la presse américaine.

WARRENTON, dix milles en aval de Vicksburgh, est un petit village de l'Etat du Mississipi.

PALMYRA-SETTLEMENT, quinze milles au-dessous, même État, est une colonie embryonnaire.

CARTHAGE-LANDING (débarcadère de Carthage), Louisiane, se trouve à quatre milles plus bas.

POINT-PLEASANT, dix milles en aval, même État, est un simple point d'atterrage, avec quelques jolies maisons.

LE BIG-BLACK CREEK (J) s'épanche quatorze milles plus bas. Ici le Mississipi fait un brusque détour, occasionné par la rencontre d'une haute falaise qui s'oppose au cours direct du fleuve. Ce détour s'appelle Grand-Gulf, nom passé à une localité qu'on trouve deux milles au-dessous, comté de Claiborne, et dont nous allons dire quelques mots.

GRAND-GULF, jolie bourgade, très-agréablement située sur une élévation, renferme un millier d'habitants. Les affaires en coton y sont considérables, et les besoins des plantations voisines y donnent lieu à un mouvement commercial passablement actif. Grand-Gulf renferme deux églises, un hôtel de ville, un hospice, un théâtre, une presse à coton, une scierie à vapeur, un moulin à farine, etc.

LE BAYOU-PIERRE, dix milles au-dessous, État du Mississipi, est un chenal que les bateaux à quille peuvent remonter pendant la plus grande partie de l'année, jusqu'au Port-Gibson, qui se trouve à environ vingt-huit milles de son embouchure. Le Port-Gibson est une localité prospère, siége du comité de Claiborne, État du Mississipi.

BRUINSBURGH, petit établissement colonial, un peu au-dessous du Bayou-Pierre.

RODNEY, dix milles en aval, comté de Jefferson, État du Mississipi, est une bourgade de sept à huit cents âmes de population, dominée par des falaises pittoresques. Dès les débuts, cette localité

semblait devoir grandir rapidement, mais sa réputation d'insalubrité vint bientôt interrompre son primitif mouvement de croissance. Rodney possède plusieurs entrepôts et une belle scierie à vapeur.

NATCHEZ, quarante-un milles au-dessous, État du Mississipi, est une ville qui fut fondée en 1700, par un Français, M. d'Iberville, que le ministère de la marine avait envoyé en Amérique, pour y continuer le voyage d'exploration de l'illustre chevalier de La Salle, dont la triste fin avait si malheureusement interrompu les glorieux travaux. M. d'Iberville avait voulu que la cité naissante s'appelât Rosalie, en l'honneur de madame la comtesse Rosalie de Pontchartrain, mais le sort en décida autrement. Un ouvrage de défense, construit en 1714, et dont, en 1823, on voyait encore les ruines, porta seul ce nom; quant à la ville, elle s'est toujours obstinément appelée Natchez, à l'encontre du désir exprimé par son fondateur. Ce nom lui vient des sauvages qui occupaient alors la contrée, et qui constituaient la plus puissante des tribus vivant dans la gigantesque vallée du Mississipi. Tout d'abord, les natu-

rels du pays se montrèrent sympathiques envers la jeune colonie, et lui donnèrent même, à l'occasion, des témoignages d'un réel dévouement. En 1722, par exemple, les Indiens Chickasaws ayant attaqué et détruit un fort français, établi sur le Yazoo river, la puissante et affectueuse intervention des Natchez sauva les colons menacés d'une destruction totale. Ceux-ci, loin de se montrer reconnaissants envers leurs généreux libérateurs, les payèrent d'ingratitude, s'il faut en croire des récits dont l'exactitude n'est pas facile à contrôler aujourd'hui. Dans le courant de l'année 1723, une querelle s'engagea, au camp français, entre un soldat de ce camp et un vieux guerrier natchez, à propos d'un peu de froment. Pour mettre fin à ce débat qui menaçait de dégénérer en grossière dispute, l'Indien crut devoir provoquer en duel son adversaire qui, par mépris ou par tout autre motif, aima mieux crier au meurtre que de répondre en soldat à la provocation dont il était l'objet. Le vieux Natchez, irrité, prit alors le parti de sortir du camp; mais la sentinelle, faisant feu sur lui, au passage, l'atteignit mortellement. Cet inqualifiable attentat demeura toujours impuni, et il ne constituait malheureu-

sement pas, dit-on, le seul acte d'iniquité dont les sauvages eussent à se plaindre de la part de leurs voisins civilisés. Quoi qu'il en soit, le meurtre du vieux guerrier indien alluma dans toute sa tribu le désir de la vengeance. Bientôt les Natchez attaquèrent partout les Français, et en tuèrent un grand nombre. A la fin, cependant, un chef influent des naturels, désigné, dans les chroniques américaines, sous le nom de *Stung-Serpent* (serpent au dard aigu), interposa son autorité, et parvint à mettre un terme aux hostilités, par un traité de paix conclu avec la colonie européenne. La plus entière confiance sembla dès lors se rétablir de part et d'autre; mais, au fond, les Français n'étaient pas sincères dans leurs démonstrations amicales. La paix ne fut pour eux qu'un moyen d'endormir les trop crédules indigènes dans une sécurité trompeuse, et de méditer contre ces derniers la plus noire des trahisons. Peu de temps après la ratification du traité dont il vient d'être question, M. Bienville, alors gouverneur de la Louisiane, arriva secrètement au Fort-Rosalie avec sept cents hommes, et attaqua les naturels sans défense. Ce fut un massacre qui dura quatre jours. Une pareille violation de la foi jurée

fit comprendre aux Natchez qu'il leur serait impossible de vivre en paix avec la colonie française, et, à partir de ce moment, ils complotèrent son entière destruction. Un nouvel acte d'iniquité de la part de cette colonie vint les encourager à poursuivre activement l'exécution de leur complot. En 1729, M. de Chopart, qui commandait alors le Fort-Rosalie, forma le projet de fonder une ville sur l'assiette même de White-Apple (blanche pomme), capitale sacro-sainte des Natchez, qui se trouvait à environ douze milles de la cité naissante de Natchez, et à trois milles du fleuve Mississipi. En conséquence, il ordonna l'expulsion immédiate des habitants de White-Apple. Ceux-ci, pour échapper aux effets d'une mesure qui mettait le comble à leur irritation, eurent recours à la ruse, arme éternelle des faibles. Ils vinrent trouver le commandant français, et le prièrent de les laisser habiter leur capitale jusqu'à la moisson, promettant, en retour de cette concession, de donner chacun une volaille et une corbeille de froment. La proposition fut acceptée. Aussitôt les Natchez tinrent parmi eux de fréquents conciliabules, et profitèrent du répit qui leur était était accordé, pour s'assurer l'alliance offensive

des Chickasaws. Malgré le mystère dont ils s'entouraient, une femme de leur tribu pénétra le complot, et s'empressa d'aller le divulguer à un soldat français. M. de Chopart crut pouvoir dédaigner l'avertissement.

Tout étant préparé, et le temps venu, le Grand-Soleil, chef des Natchez, se présenta au Fort-Rosalie, le 3 novembre 1729, sous prétexte d'acquitter le tribut promis. A un signal convenu d'avance, les Indiens se précipitèrent sur la garde du fort, et la massacrèrent. A l'exception des esclaves, de quelques femmes et d'un petit nombre d'enfants, les membres de la colonie naissante furent aussi impitoyablement égorgés. Aucun chef ou guerrier indien n'ayant voulu souiller ses mains du sang de M. de Chopart, le plus humble de la tribu fut chargé de lui donner la mort avec un *tomahawk* ou casse-tête en bois. La colonie de Natchez comptait alors sept cents Français, et, comme nous venons de le dire, presque tous périrent dans ce carnage. Ceux des forts et des établissements fondés sur le Yazoo river partagèrent le même sort.

La nouvelle de cet affreux massacre consterna la population de New-Orleans, mais M. Périer,

commandant de cette place, se mit de suite en mesure de le venger ; à cet effet, il fit partir pour Natchez toute la troupe dont il pouvait disposer, après en avoir confié le commandement à M. Loubois. Celui-ci parvint à attirer dans son parti les Indiens Chickasaws, qui lui fournirent quinze cents guerriers. En prévision des représailles, les Natchez s'étaient fortement retranchés dans le Fort-Rosalie. Craignant, toutefois, les resultats de la lutte avec les Français nouvellement arrivés, ils leur témoignèrent le désir de conclure la paix, et, de part et d'autre, on eut recours à la ruse et aux négociations. C'est pendant le cours de ces négociations, que les Natchez, chargés de butin, s'échappèrent nuitamment du Fort-Rosalie. Ils parvinrent à traverser le fleuve Mississipi sans être inquiétés, et allèrent ensuite prendre position sur les bords du Red river (rivière Rouge), à quelques milles au-dessous de Natchitoches. Là, ils élevèrent un ouvrage de défense. M. Périer, qui avait reçu de France les renforts qu'il en attendait, marcha en toute hâte contre les Natchez, avec quelques pièces d'artillerie. Ces derniers se défendirent bravement, et firent des sorties désespérées, mais ils furent

toujours repoussés avec de grandes pertes. Vainement essayèrent-ils de négocier la paix, tout en se défendant héroïquement ; ils durent bientôt se rendre à discrétion. Les femmes et les enfants furent réduits en esclavage, et dispersés dans les plantations françaises. Quant aux hommes, on les déporta à Saint-Domingue. Quelques-uns seulement, échappés, par la fuite, au massacre et à la déportation, se réfugièrent chez les Creeks et chez les Chickasaws, où leur sang s'est amalgamé avec celui de ces deux tribus. Ainsi s'éteignit la plus intelligente et la plus puissante des peuplades du continent américain.

Les Natchez adoraient le soleil, dans un temple dédié à cet astre, et dans le sanctuaire duquel était entretenu un feu qu'on ne laissait jamais s'éteindre. Outre le soleil, ils adoraient, sur des autels particuliers, de petits dieux de bois, qui avaient la forme de singes ou de serpents à sonnette.

Différents écrivains, notamment Charlevoix, qui, en 1721, passa plusieurs jours au sein de leur tribu, s'accordent à représenter les Natchez comme justes et hospitaliers. Ils avaient, cependant, quelques coutumes barbares, entre autres, la suivante : à la mort d'un chef ou soleil, la

nourrice de celui-ci et très-souvent sa garde particulière, comptant une centaine de guerriers, quelquefois plus, étaient immolés en grande cérémonie. La raison de cette pratique cruelle était que le défunt pût s'entourer, sur la *terre des esprits*, d'un cortége conforme au rang qu'il avait occupé ici-bas. D'autres circonstances donnaient également lieu à des sacrifices humains.

L'organisation politique des Natchez était celle de toutes les peuplades primitives : la monarchie absolue. Autour du chef suprême, ou grand-soleil, se groupaient hiérarchiquement des soleils inférieurs, qui composaient sa noblesse.

Après ces quelques détails historiques, pour la plupart empruntés aux *Esquisses du Mississipi*, ouvrage dû à la plume savante de M. Peck, juge américain, occupons-nous de la ville de Natchez.

Elle est pittoresquement assise sur un plan incliné formé par une haute falaise du bord oriental du Mississipi. Ses rues sont larges, et ses maisons, généralement bien bâties, respirent le comfort et la richesse. C'est, à tous les points de vue, le centre de population le plus considérable de l'Etat. Le mouvement et les affaires se concentrent sur le bord du fleuve, dans cette partie de

la ville, appelée, par les Américains, *Under the Hill* (sous la colline). On y voit constamment à quai une flotte de steamboats et autres navires chargeant et déchargeant des marchandises. A l'époque de la récolte, les rues de Natchez sont littéralement encombrées de balles de coton. La partie supérieure de la ville, qui s'élève jusqu'au sommet de la falaise, c'est-à-dire à trois cents pieds au-dessus du niveau du fleuve, est beaucoup plus calme que le bas quartier. C'est la résidence des nombreux planteurs des environs. On y remarque quelques beaux édifices. Le spectateur placé à la partie haute de Natchez voit se dérouler autour de lui un magnifique panorama. Le pays est ondulé, très-fertile et très-riche. Les plus hauts sommets se couronnent de bois, et des vignobles plantureux, d'où s'élèvent, de distance en distance, de charmantes maisons de campagne, émaillent les pentes des côteaux.

Malgré sa délicieuse exposition et son apparente salubrité, la ville est cruellement visitée par la fièvre jaune, pendant les chaleurs. C'est là, du reste, ce qui explique le lent accroissement de sa population, qui n'est encore que de neuf à dix mille âmes.

Natchez renferme trois églises, un magnifique palais de justice, de beaux magasins, de vastes usines et de nombreux entrepôts. Depuis quelques années, la fabrication des machines, telles que presses à coton, moulins à sucre, etc., y a pris une large extension.

En 1840, un ouragan terrible ravagea Natchez et y jeta la désolation. Beaucoup de maisons particulières et quelques édifices publics furent emportés. La ville a déjà complétement effacé les traces de ce formidable sinistre.

ELLIS'S CLIFFS (roches d'Ellis). On appelle ainsi un banc de terre élevé, qu'on trouve à dix-huit milles au-dessous de Natchez, et qui s'étend le long du fleuve, sur un faible parcours.

L'HOMOCHITTO RIVER, vingt-six milles plus bas, est un cours d'eau sans importance.

LOFTUS-HEIGHTS et FORT-ADAMS, dix milles en aval. Loftus-Heights est un site où s'élevait autrefois un ouvrage de défense dont il reste à peine quelques ruines.

LE RED RIVER (rivière Rouge), onze milles au-dessous, est l'un des plus grands tributaires du Mississipi. Voici la description qu'en fait l'Américain M. Flint, dans son savant ouvrage de géographie :

« La rivière Rouge, dit cet auteur, prend sa source auprès de Santa-Fe, dans une chaîne de montagnes du Nouveau-Mexique, chaîne appelée les montagnes de Caous. Dans son cours supérieur, elle reçoit les eaux du Blue river (rivière Bleue) et du False-Washita. Elle serpente dans une région de prairies où vivent des troupeaux de buffles et de chevaux sauvages. Le sol de ces immenses prairies est rouge et couvert de gazons et de vignes blanches qui produisent les plus délicieuses grappes de raisin. La rivière Rouge reçoit un grand nombre de larges affluents qui arrosent cette région illimitée de prairies, de forêts, de bottoms et de hautes terres. La majeure partie de la contrée est extrêmement fertile et peut donner le coton, la canne à sucre, le raisin, l'indigo, le riz, le tabac, le maïs et beaucoup d'autres productions des pays septentrionaux.

» Sur une distance de près de quatre cents milles avant sa jonction avec le Mississipi, la ri-

vière Rouge n'a pas une largeur proportionnée à sa longueur ou à l'énorme masse liquide qu'elle entraîne, à partir des Montagnes Rocheuses. Au temps des hautes eaux et à trois ou quatre cents milles de son embouchure, elle se divise souvent en deux ou trois branches, et se répand dans des lacs et des bayous qui l'amoindrissent, et l'empêchent ainsi, pendant longtemps, de déployer sa véritable largeur, comme elle le fait dans les *highlands* (hautes terres), à cinq cents milles en amont. C'est à environ quatre-vingt-dix milles de Natchitoches que commence ce qu'on appelle le *Raft*, mot qui, à proprement parler, signifie *radeau*, et qui désigne ici un immense marécage de vingt à trente milles de longueur. En cet endroit, la rivière, s'écoulant par un grand nombre de bayous, et, par conséquent, très-basse le plus souvent, a été de temps immémorial obstruée d'une masse compacte de troncs d'arbres arrachés aux régions supérieures. Entre ces masses de bois, la rivière se perd quelquefois dans un lac à l'extrémité duquel on la retrouve. L'eau n'est jamais assez basse pour qu'un bateau à quille, conduit par un pilote expérimenté, ne puisse se frayer un passage à travers le *Raft*. En la mesurant dans ses

innombrables sinuosités, la rivière est bloquée par cette masse énorme de troncs d'arbres, sur une longueur de soixante à soixante-dix milles. Dans certains endroits, on aperçoit l'eau se mouvoir sous les troncs ; dans d'autres, la rivière peut être traversée à cheval. De grandes herbes, des buissons et des saules surgissent de la surface du *Raft* où ils ont pris racine, et cachent l'onde sous des flots de verdure et de fleurs. L'obstacle opposé à la navigation de la noble rivière, par cet encombrement, rend très-difficile le peuplement de l'immense pays qu'elle arrose dans son cours supérieur. Les États-Unis ne possèdent pourtant pas de région vacante qui, par la haute fertilité du sol, l'heureuse alternance des prairies et des forêts, et la beauté du climat, soit plus digne d'attirer l'immigration que la contrée située en amont du *Raft*, point où la rivière Rouge devient large, profonde et navigable aux steamboats, sur un parcours d'un millier de milles. L'État de la Louisiane a essayé de faire disparaître ce *Raft*, et le gouvernement fédéral, s'emparant de ce colossal projet, a ordonné une enquête, dans le but de l'exécuter.

» La vallée où coule la rivière Rouge, à la

hauteur de Kiamesia, c'est-à-dire à environ mille milles de son embouchure, mesure deux à trois milles de largeur. Elle s'ouvre progressivement jusqu'à atteindre dix-huit milles, en inclinant vers le Mississipi. Ce grand fleuve n'a pas d'alluvion plus large ni plus fertile. »

ALEXANDRIA, localité qui chaque jour acquiert de l'importance, est située sur la rive méridionale de la rivière Rouge, à un demi-mille au-dessous des Chutes. Elle est bâtie à l'embouchure du Bayou-Rapide, à soixante-dix milles du Mississipi, par voie de terre, et, à cent cinquante milles, en suivant le cours de la rivière. Alexandria est le siége de la juridiction du district, et possède une banque, un journal, beaucoup d'entrepôts. C'est le centre de l'opulente région cotonnière des bayous Rapide, Robert et Bœuf.

NATCHITOCHES, à quatre-vingts milles au-dessus d'Alexandria, est la dernière ville des frontières sud-ouest des États-Unis. Elle centralise, de ce côté, le commerce de l'Union avec le Mexique. Cette place florissante, magnifiquement bien

bâtie sur le bord de la rivière Rouge, a une origine qui date de plus de cent ans. Tour à tour possédée par les Français, les sauvages, les Espagnols et les Anglo-Saxons, elle a eu ses danses guerrières, ses fandangos, ses bals français et ses diableries américaines. Sa population est un curieux mélange des quatre races. Un même cimetière les réunit toutes après la mort, sans distinction de croyance religieuse. La ville possède des salons fort agréables, de beaux magasins, des habitations luxueuses, et un grand nombre d'entrepôts. On y publie un journal hebdomadaire en français et en anglais.

ADAYES, deux à trois lieues à l'ouest de Natchitoches, est le plus beau spécimen de ville espagnole qui existe aux États-Unis. Sa fondation remonte à plus d'un siècle. On y remarque une vieille petite église, avec trois ou quatre cloches fêlées. De grossières peintures décorent la nef de cet édifice. La population est presque exclusivement composée d'Espagnols.

LE BAYOU-ATHCAFALAYA, ou, plus généralement CHAFALIAR, est un petit cours d'eau qui

se jette dans le Mississipi, et qu'on trouve à trois milles en aval de la rivière Rouge.

RACCOURCI-CUT-OFF, dix milles au-dessous, est un canal qui réunit les deux points les plus rapprochés d'une immense courbure du Mississipi. Ce canal abrége la route liquide de vingt milles environ.

LE BAYOU-SAHRA, trente milles plus bas, Louisiane, est un cours d'eau qui arrose un pays peuplé, cultivé avec soin et très-riche. Le transport du coton donne lieu à un mouvement considérable de la batellerie sur cette rivière.

SAINT-FRANCIS-VILLE (ville de Saint-François), un peu au-dessous du Bayou-Sahra, est le chef-lieu de la Paroisse West-Feliciana, Louisiane. Centre d'un mouvement considérable d'affaires. La ville est divisée en deux parties : l'une est assise dans la plaine, le long du fleuve Mississipi, et l'autre, la plus importante, occupe une charmante colline. Le bas quartier possède de beaux magasins, de vastes entrepôts et l'embarcadère d'un chemin de fer qui conduit à

Woodville, dans l'État du Mississipi, et par lequel s'expédient de grandes quantités de coton. Le haut quartier présente d'admirables constructions. La population de Saint-Francis-ville s'élève à près de trois mille âmes.

POINT-COUPEE, sur le bord opposé du fleuve, est un riche établissement d'origine française.

WATERLOO, six milles au-dessous, autre bel établissement qui occupe le centre de magnifiques plantations. Population : deux cents âmes.

PORT-HUDSON, cinq milles plus bas, est une localité sans importance, située sur les White-Cliffs (roches blanches).

THOMAS' POINT (endroit de Thomas) est un site qu'on trouve à treize milles en aval de Port-Hudson.

BATON-ROUGE, douze milles au-dessous, dans la paroisse de East-Baton-Rouge (bâton rouge oriental), est la capitale de la Louisiane. Cette ville est assise sur la dernière falaise qu'on trouve

en descendant le Mississipi. De là, elle domine de trente à quarante pieds les plus hautes crues du fleuve. Noyée, pendant toute la belle saison, dans des flots de verdure et de fleurs, elle produit un des effets les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. On y admire, entre autres choses, le Capitole, construit à la façon des châteaux forts du moyen âge, et qui se dessine avec majesté sur le premier plan.

Le gouvernement des États-Unis possède, à Baton-Rouge, un grand arsenal, une belle caserne pouvant loger quatre cents soldats, un hôpital et un office pour la vente des terres fédérales.

La ville renferme, en outre, un palais de justice, un pénitentiaire, quatre églises, une académie, un collége et un palais, récemment édifié, pour le gouvernement de l'État. La population n'est que de cinq à six mille âmes.

LE BAYOU-MANCHAC, ou IBERVILLE, quinze milles en aval, est une issue que s'est frayée le Mississipi sur son bord oriental, et qui unit les eaux de ce fleuve à celles de la rivière Amite. Ce dernier cours d'eau se jette dans le lac Maurepas.

Le Bayou-Manchac n'est accessible qu'aux petits navires, et pendant trois mois de l'année seulement.

IBERVILLE, petite localité sans importance, dans la paroisse du même nom.

LE BAYOU-PLACQUEMINE, huit milles plus bas, sur la rive droite du Mississipi, constitue la voie de communication la plus facile pour atteindre les riches établissements d'Attakapas et d'Opelousas. Ses bords sont couverts de riches plantations cotonnières et sucrières.

PLACQUEMINE, immédiatement en aval du précédent bayou, est une charmante bourgade de huit à neuf cents âmes, qui fait un commerce considérable avec les plantations voisines.

L'ÉGLISE SAINT-GABRIEL, communément appelée église Manchac, est à dix milles au-dessous de Placquemine, sur la rive gauche.

LE BAYOU-LA-FOURCHE, vingt-quatre milles plus bas, rive droite, est un cours d'eau qui tra-

verse, pendant près de trente lieues, de nombreux établissements. C'est une autre voie de communication pour les Attakapas et Opelousas.

DONALDSONVILLE, immédiatement au-dessous du précédent bayou, était autrefois la capitale de la Louisiane. C'est aujourd'hui le siége de justice pour la paroisse de l'Ascension. Cette localité occupe un très-beau site, et renferme plusieurs édifices remarquables, entre autres, le tribunal, un arsenal fédéral, l'ancienne maison d'État, un office pour la vente des terres de l'Union, etc., etc. En la destituant du titre de capitale de l'État, on a porté un coup sensible à sa prospérité. Il n'y a plus guère que quinze cents à deux mille âmes de population.

ÉGLISE DE CONTRELLE, dix-sept milles en aval, rive gauche.

ÉGLISE BONNET-QUARRÉ, vingt-quatre milles au-dessous, rive droite.

ÉGLISE ROUGE, seize milles en aval, rive gauche.

Ces trois dernières églises sont entourées d'établissements importants et de belles plantations.

CARROLTON, dix-neuf milles au-dessous, est une délicieuse bourgade qui progresse journellement. Elle sert de résidence estivale à une foule d'hommes d'affaires de la Nouvelle-Orléans, dont elle n'est séparée que par une distance de sept milles, et à laquelle elle se relie par un chemin de fer et par une route que desservent régulièrement de bonnes diligences. Carrolton possède un superbe jardin public, dessiné avec un goût exquis, et un vaste hôtel très-confortablement tenu. On trouve là, au sein des fleurs et sous des dômes de verdure, l'oubli des préoccupations et du tumulte de la grande cité voisine. Carrolton compte douze à quinze cents habitants.

NEW-ORLEANS (Nouvelle-Orléans), sept milles en aval de Carrolton, sur une courbure du Mississipi, en forme de croissant allongé. C'est la métropole du Sud et l'un des trois grands centres commerciaux de l'Union américaine. La ville est assise sur un sol plat et marécageux, élevé de deux à quatre pieds au-dessus des hautes

eaux du fleuve. Une digue insubmersible, connue dans le pays, sous le nom de *Levée*, la protége contre tout débordement.

« La Nouvelle-Orléans, — dit un livre français, le *Nouveau Guide du voyageur et du touriste aux États-Unis*, — est bien percée de larges rues se coupant à angles droits. Le quartier du commerce est couvert de beaux édifices pour cette destination spéciale. Ceux consacrés aux résidences sont de natures diverses et de constructions américaine, française et espagnole. La demeure en briques, celle tout en bois, s'élèvent de plusieurs étages à côté de l'ancienne maison créole, limitée à un vaste rez-de-chaussée. Dans le quartier plus spécialement occupé par la race américaine, les premières dominent et se dressent avec beaucoup d'élégance le long de larges et belles avenues; dans l'ancien quartier français, les autres se retrouvent bordant des rues tout entières. La forme des maisons suffit pour indiquer à l'observateur deux classes distinctes de population. La Nouvelle-Orléans résume le mieux ce qui a été dit à propos des deux races qui vivent en Louisiane. La raison veut que ce pays américain s'américanise de plus en plus, et

que l'Anglo-Saxon y imprime tous les jours davantage son cachet de précision dans la pratique, de grandeur dans la conception, d'audace et de rouerie dans l'entreprise; mais le vainqueur est entré dans Capoue. Les charmes d'une vie plus douce et de rapports faciles, particuliers à la race Louisianaise, l'ont à son tour subjugué; l'inexorable puritain s'est fait tolérant. La population de la Nouvelle-Orléans constitue maintenant aux Etats-Unis une race exceptionnelle dont chaque membre sait vigoureusement défendre ses droits, dont pas un ne souffre que la loi le tyrannise, comme au Nord, dans les détails de sa vie privée; où la tolérance règne, où chacun boit du vin sans payer l'amende, et consacre son dimanche comme il l'entend.

» L'ancien antagonisme des races tend chaque jour à s'effacer pour constituer l'unité, et ses traces encore subsistantes ne sont pas les choses les moins curieuses que présente à l'observateur cette ville originale. Dans la moitié de son étendue, la langue française est presque seule en usage ; dans l'autre, l'anglais est presque exclusivement parlé ; une rue principale est la ligne sur laquelle ce changement s'opère brusquement.

Nulle part on ne rencontre autant d'individus possédant à fond les deux idiomes, et les écoles publiques ont consacré ce fait exceptionnel dans le monde, de deux langues maternelles enseignées simultanément aux enfants. »

On compte, à New-Orleans, six squares publics, dessinés avec goût, entourés de grilles en fer, et plantés d'arbres et d'arbustes choisis. Ces squares offrent de délicieux abris contre la chaleur et l'éblouissante lumière des rues, et concourent à la salubrité publique.

La ville se divise en trois districts ou municipalités. Elle s'étend le long du fleuve sur une distance de cinq milles. Sa profondeur est, en moyenne, d'un demi-mille. Placée à cent cinq milles du golfe du Mexique, elle est facilement accessible aux gros navires que de puissants *tow-boats* (bateaux remorqueurs) prennent à l'embouchure du Mississipi, et remorquent jusqu'au port. Par un bassin, un canal et le Bayou-Saint-Jean, elle se trouve en communication avec le lac Pontchartrain, avec les côtes de la Floride, avec Mobile, Pensacola et tout le rivage du golfe du Mexique. Par les Passes de Placquemine et de La Fourche, elle communique aussi avec le pays

des Attakapas. Les nombreux lacs et cours d'eau qui l'entourent la mettent en relation directe avec les différentes parties de la basse Louisiane. Presque toujours, on voit ses quais encombrés de toutes sortes de bateaux: flat-boats (bateaux plats), venant des Alleghanys, et chargés de bois de construction ou de denrées, — steamboats, portés par les cent tributaires du Mississipi, — vaisseaux, arrivant de tous les points du globe et débarquant les productions de tous les climats, ainsi que des hommes de toutes les races.

Le commerce de New-Orleans est immense, et atteindra certainement des proportions inconnues dans les annales du monde, lorsque l'immigration aura suffisamment peuplé la gigantesque vallée du *Père des eaux*. Le grand mouvement d'affaires dont la ville est le théâtre a lieu du mois d'octobre au mois de juin. Ce mouvement s'éteint presque tout à fait, pendant les autres mois. La cité, ravagée alors par la fièvre jaune, présente un aspect lugubre.

De 1841 à 1842, le chiffre des importations faites à New-Orleans atteignit trente-cinq millions sept cent soixante-quatre mille quatre cent soixante-dix-sept livres sterling. Au mois de dé-

cembre 1843, il y avait dans le port six cents navires à la fois, frêtant pour tous les pays du monde. Les exportations de cette seule année s'élevèrent à la somme énorme de cinquante millions de livres sterling. En 1845, la valeur des seules importations de l'intérieur des Etats-Unis fut de cinquante-sept millions cent quatre-vingt-dix-neuf mille cent vingt-deux livres sterling. En 1846, elle fut de soixante-dix-sept millions cent quatre-vingt-treize mille deux cent soixante-quatre livres sterling, et en 1847, de quatre-vingt-dix millions trente-trois mille deux cent cinquante-six livres sterling. Ces chiffres peuvent donner une idée de l'importance croissante du mouvement commercial qui s'opère à New-Orleans.

On accuse cette ville d'être une sentine de vices et d'immoralité. Nous croyons que c'est là un reproche injuste ou tout au moins entaché de beaucoup de malveillance. New-Orleans possède des églises nombreuses et aussi fréquentées que dans toute autre cité de l'Union. Sa police est bien faite, et l'ordre règne constamment au sein de la population. Il n'est pas de ville, aux Etats-Unis, où les personnes et les propriétés jouissent

d'un plus grand respect et d'une protection plus efficace. Elle peut défier toutes les localités du monde pour ce qui est de l'organisation de la charité publique. Les nombreux hospices qu'elle renferme et où la maladie et la misère sont toujours secourues, plaident éloquemment en faveur des sentiments de bienfaisance de la communauté.

Plusieurs édifices de New-Orleans méritent d'être cités : la cathédrale, construction massive et originale dont la fondation remonte à 1790, et qui rappelle involontairement certaines vieilles églises d'Europe, — l'Hôtel-de-Ville, — le Old-Fellows-Hall, — le Palais de Justice, — l'hôtel de la Monnaie, — le Post-Office, — l'hôpital Saint-Louis, — l'église épiscopale, — l'hôpital de la Charité, — le couvent des Ursulines, — l'Université, — le collége d'Orléans, — la caserne, — la nouvelle douane, monument gigantesque, tout construit en granit, — le théâtre Saint-Charles et celui d'Orléans, — l'hôtel Saint-Charles, — celui de Saint-Louis, — la Verandah, etc., etc.

Trois chemins de fer partent de la ville et la relient : le premier, avec Mobile, — le second, avec le lac Pontchartrain, — et le troisième, avec

Carrolton-Garden (jardin de Carrolton). Ces trois rail-roads et la belle route de coquillages conduisant au lac Pontchartrain facilitent de charmantes excursions.

En face de New-Orleans, sur la rive opposée du fleuve, s'élèvent Tunisburg, Algiers, Gretna et Mecanicksburg, qui sont autant de faubourgs de la grande cité. Algiers, le plus important de ces points, réunit les établissements nécessaires à la construction et à la réparation des navires. Des bassins flottants, assez vastes pour admettre les plus forts bâtiments, y sont établis. Au-dessus d'Algiers s'élève l'hôpital de la marine des États-Unis, édifice gigantesque, admirablement approprié à sa destination. Des ferry-boats (bacs à vapeur) entretiennent, à chaque minute du jour, les communications d'un bord à l'autre, et remplacent les ponts que la puissance du Mississipi a jusqu'à présent rendus impossibles à construire. Le fleuve, à ce point de son cours, mesure près d'une demi-lieue de large et plus de cent pieds de profondeur.

Malgré sa réputation d'insalubrité, New-Orleans a vu sa population croître d'une façon assez rapide. Son élévation au rang de cité date de 1804,

et, dès 1810, on y comptait dix-sept mille deux cent quarante-deux habitants. Il y en avait vingt-sept mille cent soixante-seize, en 1820, — quarante-six mille trois cent dix, en 1830, — cent deux mille cent quatre-vingt-treize, en 1840, — cent dix-neuf mille deux cent quatre-vingt-cinq, en 1850. On y compte aujourd'hui, pendant l'hiver, plus de cent soixante mille âmes.

L'histoire de la fondation de cette ville et des diverses phases qui ont signalé les premiers jours de son existence présente quelque intérêt. Nous pensons donc être agréable au lecteur en plaçant ici, sous ses yeux, un résumé succinct de cette histoire.

En 1718, époque où la Louisiane appartenait à la France, des colons européens, provisoirement logés sous des tentes, au bord du Mississipi, procédèrent avec une certaine solennité au tracé de New-Orleans. Ces colons étaient venus en Amérique sous la conduite de Jean Law, l'audacieux financier. La *Compagnie du Mississipi* avait reçu, par les soins de cet homme célèbre qui en était le promoteur, une charte qui lui accordait le monopole du trafic des castors du Canada et le droit exclusif de commercer, pendant vingt-cinq ans, dans

toute la vallée du Mississipi. L'année suivante, elle se fit encore allouer le monopole des tabacs. En 1719, on y ajouta le droit, toujours exclusif, de faire le commerce avec l'Asie et les Indes Orientales, et, bientôt après, la ferme du revenu public. Ces dernières concessions s'étendaient à une période de cinquante années, c'est-à-dire jusqu'en 1770. Il ne faut pas oublier de dire que la Compagnie reçut aussi le privilége de battre monnaie pendant neuf ans. Elle avait, en outre, obtenu d'un Français, M. Crozat, la cession d'un entier monopole de quinze ans sur la Louisiane, et la propriété absolue des mines qui pourraient être découvertes dans la contrée. L'exploitation des mines, tel était surtout le but des explorateurs et des premiers occupants de la vallée du Mississipi. Ils se préoccupaient beaucoup moins de la fertilité du sol que des métaux précieux qu'ils supposaient chimériquement exister à profusion dans les entrailles de ce sol.

En 1717, deux mille émigrants de l'Allemagne occidentale étaient arrivés en Amérique à l'appel de la Compagnie, qui tomba en déconfiture trois ans après, c'est-à-dire en 1720. Les Allemands, ainsi abandonnés à eux-mêmes, se dispersèrent

sur différents points de la vallée du Mississipi. Le gouvernement français avait dépensé des sommes considérables pour soutenir cette célèbre Compagnie, et pour protéger les colons par des forces militaires suffisantes contre les attaques des Indiens. En 1731, il la fit condamner à lui rembourser vingt millions de francs, et, par provision, il s'empara de tous les biens et priviléges dont elle jouissait.

Les progrès de la colonie avaient été très-lents sous la triste administration de la Compagnie du Mississipi. Au mois d'avril 1763, la France céda la Louisiane à l'Espagne par un traité secret. Les colons français ignorèrent pendant plus d'un an l'existence de ce traité. A l'arrivée du capitaine général espagnol, don Antonio d'Ulloa, ils commencèrent à manifester un tel mécontentement de la cession dont ils avaient été l'objet, que l'entretien de trois mille hommes de troupes à New-Orleans fut bientôt jugé nécessaire pour le maintien de la tranquillité publique. Six des principaux citoyens furent pendus, et cinq officiers de la couronne, fusillés. En 1765, un grand nombre de colons, préférant la domination française à celle des Espagnols, se retirèrent à Saint-Domingue.

La première fièvre jaune qui désola New-Orleans date de 1769. En 1778, un vaste incendie dévora près d'un millier d'habitations. En 1785, la population ne s'élevait guère qu'à cinq mille âmes.

Dans le courant de l'année 1795, le roi d'Espagne autorisa cette ville à devenir un entrepôt de produits américains, privilége dont elle jouit jusqu'au mois d'octobre de 1802. Dès le 1er octobre 1800, un traité, signé à Ildefonse, entre l'Espagne et la France, attribuait à cette dernière la possession de la Louisiane. Ce traité, confirmé en 1801, par celui de Madrid, rendait donc la France maîtresse, pour la seconde fois, de cet immense territoire.

Le premier consul, Napoléon Bonaparte, craignant les entreprises de l'Angleterre contre la Louisiane, résolut de vendre cette province aux États-Unis. Sans se douter le moins du monde de cette intention, le président Jefferson envoya Monroe en France pour y négocier la cession de l'Ile d'Orléans. A son arrivée à Paris, Monroe éprouva une agréable surprise en apprenant que le gouvernement français était décidé à vendre la Louisiane entière, et la seule chose que ce diplo-

mate eut à négocier fut le prix de l'acquisition. Le 30 avril 1803, les commissaires nommés *ad hoc*, Barbé-Marbois, Livingston et Monroe, signèrent un traité par lequel les Etats-Unis s'engageaient à payer une somme de quatre-vingt millions à la France, en retour de la cession de la Louisiane. La transaction opérée, les commissaires se pressèrent cordialement les mains, et on prétend que Livingston prononça avec enthousiasme les paroles suivantes : « Nous sommes déjà vieux, mais voici la plus belle œuvre de notre vie. Le traité que nous venons de signer n'a été obtenu ni par la force ni par la ruse. Également avantageux aux deux parties contractantes, il va changer en districts prospères de vastes solitudes. Les États-Unis vont rétablir, dans le monde, le droit des mers, usurpé maintenant par une seule nation. Les pièces de ce traité ne feront pas verser une seule larme ; elles garantissent des siècles de bonheur à d'innombrables générations de créatures humaines ! »

Napoléon Bonaparte voulut écrire, de sa propre main, les articles du traité garantissant la protection des biens, la jouissance de la liberté civile et de la liberté religieuse. Il disait à la fin : « Que

les habitants de la Louisiane apprennent que nous nous séparons d'eux avec regret; que nous stipulons en leur faveur tout ce qu'il leur est possible de désirer, et que, dans l'avenir, heureux de leur indépendance, ils n'oublient pas qu'ils ont été Français, et que la France, en les cédant, leur a garanti des avantages que ne pourrait leur assurer aucun gouvernement d'Europe, quelque paternel qu'il fût. Qu'ils conservent pour nous des sentiments d'affection, et que leur commune origine, leur langue et leurs coutumes éternisent leur amitié. »

A la suite de ce traité, l'exécution de celui d'Ildefonse fut réclamée par la France. En conséquence, les Espagnols remirent les forts et les postes qu'ils occupaient sur le Mississipi, à M. Laussat et à ses agents, le 3 novembre 1803. L'interrègne de la France fut de courte durée. Le 26 décembre de la même année, le préfet français, le gouverneur américain et le général Wilkinson, commandant les troupes des États-Unis, qui étaient entrées à New-Orleans pendant que les Espagnols s'embarquaient, s'assemblèrent à l'hôtel de ville. M. Laussat fit la remise de la province, au nom de la France, à M. Claiborne, qui la reçut au nom des États-Unis.

Le 20 mai de cette même année, le congrès fédéral divisait la Louisiane en deux territoires, dont l'un était annexé à l'Indiana. Le 20 juin 1812, la Louisiane fut érigée en État, par l'adoption d'une constitution républicaine.

Dans le courant du mois d'août de l'année 1814, le colonel Nichols, commandant les forces anglaises à Pensacola, adressa une proclamation aux citoyens de la Louisiane et du Kentucky, dans laquelle il commençait par faire un pompeux dénombrement des troupes et de l'artillerie dont il disposait. Il disait ensuite que ces forces, destinées à reconquérir les États-Unis à l'Angleterre, seraient appuyées par une puissante escadre anglo-espagnole. En conséquenee, il appelait les Louisianais à seconder ses vues, les prévenant que quiconque arborerait sur sa porte l'un des trois drapeaux, français, anglais ou espagnol, pouvait être assuré d'une protection efficace de la part de l'armée d'invasion.

A cette proclamation, qui prouvait, chez son auteur, autant de forfanterie que d'insigne aveuglement, les citoyens de New-Orleans répondirent en jurant de mourir plutôt que de livrer leurs foyers. Un comité formé par la population, et des-

tiné à s'entendre avec le gouverneur de l'État pour la défense commune, lança une proclamation extrêmement patriotique. Une autre proclamation, émanée du général Jackson, et qui invitait les citoyens à former un bataillon de volontaires, parut le 21 septembre. Il fut répondu avec enthousiasme à cet appel, et un corps de volontaires, improvisé en quelques jours, se plaça sous le commandement du major Daguin, homme d'un patriotisme éprouvé. Le général Jackson, d'accord avec le gouverneur de l'Etat, Claiborne, demanda à la législature les moyens de fortifier la ville. Outre des subsides en argent, les représentants du pays accordèrent immédiatement au gouverneur le droit de mettre en réquisition, au nom du salut public, tous les nègres valides des paroisses Placquemine, Saint-Bernard, Saint-Charles et Saint-Jean-Baptiste. La promptitude avec laquelle toutes ces mesures furent prises était commandée par l'imminence du péril.

Le 5 décembre, une flotte anglo-espagnole, forte de quatre-vingts vaisseaux, appareilla de Pensacola pour accomplir l'expédition annoncée par le colonel Nichols. Le 9, on aperçut deux de ces navires faisant voile vers le Lac-Borgne. Le 14,

un engagement eut lieu entre cinq vaisseaux des Etats-Unis et quarante-cinq bâtiments de la marine anglaise. D'après la version américaine, les Anglais perdirent, dans cet engagement, plusieurs chaloupes, et eurent trois cents hommes tués ou blessés. Accablés par le nombre et pris à l'abordage, les Américains se rendirent, après une lutte de deux heures, dans laquelle ils n'auraient eu que six hommes tués et trente-cinq blessés.

Le 15, le général Jackson passa en revue les troupes réunies à New-Orleans, et leur adressa une harangue empreinte du plus ardent patriotisme. Il demanda, le même jour, à la législature assemblée, la suspension de l'*habeas corpus*, dans le but d'empêcher toute communication avec l'ennemi et de pouvoir arrêter les espions et les traîtres. Cette demande fut rejetée. Le 16, le général suspendit les réunions de la législature, en déclarant la ville et la banlieue sous le régime de la loi martiale.

Le 23 décembre, au matin, l'ennemi opéra une descente au point de jonction du Bayou-Bienvenu et du Lac-Borgne, surprit un poste américain placé en cet endroit, et se porta précipitamment vers le Mississipi, à neuf milles en-

viron au-dessous de New-Orleans. Le général Jackson résolut de l'attaquer la nuit même, et le commodore américain Patterson fut prévenu d'engager l'action par le feu de ses schooners. Il serait difficile de peindre la surprise et la confusion qui se manifestèrent dans les rangs des envahisseurs, lorsqu'ils se virent ainsi assaillis, dans l'obscurité. Les forces des Américains se composaient d'environ deux mille hommes, tandis que les Anglais étaient au nombre de quatre à cinq mille. Dans ce combat, les premiers comptèrent vingt-quatre morts, cent quinze blessés et soixante-quatorze prisonniers, et les seconds eurent près de quatre cents hommes tués ou blessés. Vers quatre heures du matin, les Américains, jugeant imprudent de continuer l'action en plein jour, avec une pareille disproportion de forces, opérèrent leur retraite en bon ordre. Cette audacieuse sortie avait sauvé New-Orleans, en faisant perdre confiance à l'ennemi et en retardant sa marche envahissante. Les jours suivants se passèrent en insignifiantes escarmouches entre les postes avancés des deux corps ennemis.

Vers le 30 décembre, on se prépara vigou-

reusement, des deux côtés, à livrer bataille dans les *Plaines de Chalmette*, terrain marécageux, à environ six milles au-dessous de la cité. De part et d'autre, on attendait avec impatience des renforts qui arrivèrent. L'armée anglaise était en rase campagne, tandis que les Américains avaient eu le soin de s'abriter derrière de solides retranchements en terre, dont les embrasures étaient revêtues de balles de coton.

Le dimanche matin, 8 janvier 1815, le corps anglais donna le signal de la bataille par le feu de son artillerie. Bientôt après, deux divisions anglaises, commandées par sir Edward Packenham, et soutenues par les corps des généraux Keane et Gibbs, se portèrent en avant, en colonne serrée, marchant d'un pas ferme. Les Américains, abrités derrière leurs parapets, attendirent, calmes et silencieux, l'arrivée des assaillants, et quand ceux-ci furent à portée, un feu nourri et terrible, parti des retranchements, les fit tomber par centaines. Quelques pelotons continuèrent d'avancer, sous ce feu meurtrier, mais le gros de l'armée, commençant à marcher avec une visible hésitation, sir Edward Packenham se porta courageusement sur son front de bataille,

pour essayer de relever les courages. Il tomba presque aussitôt, mortellement atteint, ainsi que les deux généraux Keane et Gibbs. Ce fut, pour l'armée anglaise, le signal d'une prompte retraite. L'action continua cependant, sur divers points, pendant plus d'une heure, après quoi, les Anglais, taillés en pièces, s'enfuirent dans le plus grand désordre, laissant sur le champ de bataille sept cents morts, quatorze cents blessés et cinq cents prisonniers. Les pertes des Américains furent insignifiantes. Les Anglais, désespérant du succès d'une invasion qu'ils avaient eu le tort de croire facile, ne renouvelèrent plus l'attaque, et prirent le sage parti de se rembarquer. New-Orleans aura l'éternel honneur d'avoir victorieusement repoussé la dernière tentative, faite par l'Angleterre, pour ressaisir ses anciennes possessions coloniales dans l'Amérique du Nord.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

L'OHIO

L'Ohio est formé par la réunion de l'Alleghany et du Monongahela, à Pittsburgh. Quoi qu'en dise la Géographie de Malte-Brun, il n'y a pas de rivière, dans le monde, qui, à égalité de parcours, promène une masse d'eau aussi majestueusement calme et tranquille. La Seine est un torrent furieux en comparaison de l'Ohio. Ses bords, généralement hauts et à pic, se hérissent en falaises qui atteignent, en divers endroits, jusqu'à trois cents pieds d'élévation. Entre le cours de l'eau et l'escarpement accidenté de ses rives règne presque

partout une bande de terre uniforme, qu'on appelle *bottom.* Il est difficile de comprendre la farouche et pittoresque grandeur de l'Ohio coulant entre de pareils rivages, quand on n'a jamais vu la nature primitive, la nature dans son impollue virginité. D'épaisses et immenses forêts, dont les arbres gigantesques étendent leurs vastes ombrages jusque sur le paisible courant de la rivière; les innombrables méandres que celle-ci décrit; les belles îles qu'elle enveloppe de ses capricieux contours ; la végétation luxuriante et vraiment phénoménale du Bottom, — tel est le spectacle dont les scènes variées se déroulent incessamment à l'œil du voyageur qui descend ou remonte l'Ohio. Tous les aspects de ce magnifique panorama s'imposent à l'âme par des impressions aussi irrésistibles qu'ineffaçables.

Depuis Pittsburgh jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, on compte une centaine d'îles considérables, indépendamment des caps et des bancs de sable qui abondent dans son cours. Quelques-unes de ces îles, couvertes de frais ombrages, sont d'une exquise beauté, et offrent les sites les plus charmants qu'on puisse rêver pour une silencieuse retraite.

Dans son parcours de mille milles, l'Ohio reçoit

l'eau de soixante-quinze tributaires, rivières ou creeks. Tous ces cours d'eau baignent un grand nombre de cités, de villes et de bourgades florissantes.

L'ALLEGHANY prend sa source dans la partie septentrionale de la Pensylvanie, coule, au nord, sur le territoire de l'État de New-York, d'où il rentre par un coude dans la Pensylvanie, qu'il arrose dans sa partie méridionale. Il est navigable sur une étendue de deux cent quarante milles, à partir de son embouchure. Les flat-boats (bateaux plats) le remontent un peu plus haut. L'Alleghany reçoit les eaux du French creek, son principal affluent, du Connewongo, du Mahoning et du Kiskiminitas. La région qu'il parcourt est généralement abrupte, mais elle possède, en quantités inépuisables, de beaux bois de construction, qui trouvent un immense débit dans tous le pays inférieur. La largeur de l'Alleghany, à son embouchure, est d'environ quatre cents yards.

LE MONONGAHELA prend naissance dans la chaîne des monts Alleghanys, près de Morgantown, en Virginie, et coule dans une direction nord-

ouest, par rapport à Pittsburgh. Le Youghiogheny est son principal tributaire. La contrée qu'arrose le Monongahela est extrêmement belle et pittoresque, d'une fertilité et d'une richesse proverbiales. Elle est renommée pour ses farines, ses fruits, son whisky, ses grandes mines de charbon et de fer, ses vastes établissements métallurgiques, etc.

On a rendu le Monongahela navigable en toute saison, jusqu'à Brownsville, autrefois Red-Stone, sur un parcours d'environ trente-cinq milles. Les steamboats qui partent chaque jour, de ce point, sont en correspondance avec le service de la grande route postale de Wheeling à Cumberland. Brownsville renferme quinze cents à deux mille âmes de population. Un pont relie cette dernière localité à Bridgeport, bourg très-florissant, sur le Dunlapp's creek.

Les steamboats remontent le Monongahela jusqu'à soixante milles au-dessus de Pittsburgh, et les bateaux plats, cent soixante-quinze milles plus haut. C'est à quatorze milles en amont de Pittsburgh, sur les bords même du Monongahela, que Braddok fut battu par les Indiens, le 9 juillet de l'année 1755.

PITTSBURGH, principale ville de l'ouest de la Pensylvanie, se trouve au confluent des deux rivières Alleghany et Monongahela, à deux cent un milles de Harrisburgh, capitale de l'État, et à deux cent vingt-trois milles de Washington-City. Sa position est peut-être sans rivale dans le monde. Le sol qui l'environne renferme d'inépuisables couches de charbon, de fer, etc., et ses cours d'eau, navigables sur un parcours total d'environ cinquante mille milles, lui donnent accès à la plus fertile et à la plus riche région du globe.

L'histoire de la fondation de Pittsburgh mérite d'être rapportée. Le gouverneur du Canada, pendant la domination française, ayant formé le projet de relier cette province à la Louisiane, par une ligne de défense s'étendant des Lacs jusqu'au Mississipi, avait établi un poste militaire à l'embouchure du French creek, et se disposait à aller prendre possession des *Fourches*. C'est ainsi que s'appelait alors le lieu où se trouve aujourd'hui Pittsburgh. En octobre 1753, Dinwiddie, gouverneur anglais de la Virginie, dépêcha George Washington au commandant du poste français de French creek, pour lui demander des explications

sur ses desseins. Chemin faisant, Washington passa aux *Fourches*, et jugeant que ce lieu était éminemment propre à l'érection d'un fort, il en donna de suite avis à son gouverneur. Dès le printemps suivant, la Compagnie *Virginia-Ohio* commença à élever des fortifications à l'endroit indiqué. Sur ces entrefaites, un officier français, M. de Contricœur, arriva, le 17 avril 1754, avec trois cents canots, portant dix-huit canons et mille hommes, tant Indiens que Français, et s'empara du fort après en avoir chassé la garnison. Ce fut là le commencement de ces guerres que les Américains appellent guerres *franco-indiennes*, et qui durèrent neuf ans. Les Français donnèrent au fort le nom de Fort-Duquesne, et l'occupèrent jusqu'au 24 novembre 1758, c'est-à-dire pendant plus de quatre ans. A cette époque, le général Forbes, de la Pensylvanie, et le colonel George Washington marchèrent contre le Fort-Duquesne, y mirent le feu, et forcèrent la garnison française à l'évacuer à son tour. Le vainqueur en prit possession dès le lendemain, et l'appela Fort-Pitt, en l'honneur du comte de Chatham. Depuis ce moment jusqu'après la révolution américaine, ce fort reçut quelques modifications

qui l'améliorèrent. En 1786, il n'était entouré que d'une trentaine de maisons. Un an après, on y imprima le premier journal qui ait été publié dans la localité.

Une insurrection, généralement connue en Amérique sous le nom d'*insurrection du whisky*, ayant éclaté au Fort-Pitt, dans le courant de l'année 1794, le gouverneur appela quelques troupes pour la comprimer. La plupart des soldats trouvèrent le pays si agréable, qu'après leur libération du service militaire, ils vinrent s'y établir. A dater de ce moment, la ville s'accrut avec rapidité. En 1801, James Berthom et Compagnie y créèrent un chantier de constructions navales, et, en trois ans, cinq ou six navires ou schooners sortirent de ce chantier pour être lancés à l'eau.

Pittsburgh est maintenant le grand marché des habitants de l'ouest de l'État de New-York, de la Virginie et de la Pensylvanie. Il est relié à Philadelphie et aux villes de l'Atlantique, par trois routes différentes. Sa population dépasse cinquante mille âmes. Sur le côté opposé de l'Alleghany se trouve Alleghany-City, avec une population de vingt mille âmes, et relié à Pittsburgh par trois ponts, un canal et un aqueduc. Sur la rive

opposée du Monongahela est Birmingham, aussi relié à Pittsburgh par un pont magnifique. Birmingham possède un grand nombre de manufactures, et se développe de jour en jour. Tout près, on a construit une nouvelle bourgade appelée South-Pittsburgh. Le district dont Pittsburgh est le centre embrasse Alleghany-City, Manchester, Sligo, Birmingham, Minersville, East-Liberty, Scottsfield, South-Pittsburgh, Lawrenceville, etc , et compte environ cent cinquante mille habitants.

Pittsburgh a été ravagé, il y a quelques années, par un des plus formidables incendies qu'on ait jamais vus en Amérique, où ces sortes de sinistres arrivent si fréquemment et atteignent des proportions colossales. Le feu éclata, le 11 avril 1845, à l'encoignure de la rue *Troisième* et de la rue du *Marché,* et s'étendit de là jusqu'à l'Ohio. Tout un district, d'une superficie d'environ cinquante-six acres, renfermant vingt squares, mille constructions en briques, et dont plusieurs avaient façade sur deux rues, devint la proie des flammes. C'était la plus industrieuse et la plus riche portion de la cité. Plusieurs vastes magasins, des fonderies, des manufactures, des résidences par-

ticulières, des églises, des hôtels et le pont sur le Monongahela furent réduits en cendres. Il serait difficile de donner une évaluation exacte de la perte causée par cet immense désastre. Tout cela est aujourd'hui réparé, et le district détruit par l'incendie a été remplacé par des constructions vraiment monumentales.

Pittsburgh est une ville essentiellement manufacturière, et l'énorme quantité de charbon de terre qu'on y brûle dans les usines, lui donne un aspect sale et enfumé. La fonte, le fer forgé, laminé, passé à la filière, les machines à vapeur, la coutellerie, la clouterie, la verrerie, la papeterie, la construction des steamboats, et une multitude d'autres industries y sont portées à un haut degré de perfection et de développement. Pittsburgh possède cinquante églises, un collége théologique, une Université, une bourse, beaucoup de belles écoles, un musée, un théâtre, le pénitentiaire de l'ouest de l'État et un des plus beaux palais de justice de l'Union américaine. Il y a aussi un arsenal formé par un enclos de trente et un acres de superficie, et renfermant magasin d'armes, poudrière, etc., etc. Les offices télégraphiques de la cité communiquent avec les

villes de l'Atlantique, de l'Ouest et du Sud. La population est toujours approvisionnée d'eau limpide et saine, qu'une puissante machine à vapeur refoule de la rivière Alleghany dans le réservoir de *Grant's hill*, à cent seize pieds d'élévation. Ce bassin a onze pieds de profondeur, et peut contenir un million de gallons. De là, l'eau est distribuée dans toute la ville par des tuyaux en fonte.

Le capital engagé dans les diverses manufacture de Pittsburgh s'élève à plus de trois millions de dollars. La machinerie et l'outillage employés sont évalués à un demi-million de dollars. On fabrique annuellement pour trois cent mille dollars de quincaillerie et de coutellerie. On estime à plus de vingt millions de la même monnaie, la valeur de la propriété foncière, dans le comté dont Pittsburgh fait partie.

MIDDLETOWN, onze milles au-dessous de la précédente ville, sur la rive gauche de l'Ohio, est un petit village du comté d'Alleghany.

ECONOMY, dans l'État de la Pensylvanie, huit milles plus bas, sur la rive droite de la rivière, est une colonie fondée par l'Allemand Georges Rapp,

qui fut le premier à s'établir, avec quelques-uns de ses concitoyens, dans le comté de Butler. Ils appartenaient tous à la secte religieuse des *Harmonistes*, dont Rapp était le fondateur. D'Economy ils se transportèrent sur le Wabash, où ils édifièrent le village de New-Harmony. Leur nombre était d'environ huit cents. Ce village fut acheté en 1814 par Robert Owen, et Rapp, suivi de ses disciples, revint à Economy. En 1832, plusieurs membres de cette secte se séparèrent du maître, et rejoignirent le comte Léon, qui se proclamait alors envoyé du ciel pour établir une Jérusalem dans l'Ouest. Ils se portèrent à Phillipsburgh, en face Beaver, mais leur société tomba vite en déconfiture.

Les Harmonistes vivent en communauté et sont aussi industrieux que remarquablement sobres. Ils possèdent, à Economy, plusieurs beaux moulins. La population de cette colonie est d'environ quinze cents âmes.

Georges Rapp est mort, en 1847, à un âge très-avancé, laissant un nom hautement respecté dans le pays.

FREEDOM, six milles en aval d'Economy, est

un village qui compte environ six cents habitants.

BEAVER, cinq milles plus bas, comté de Beaver, à l'embouchure du Beaver river, est une petite ville dont la prospérité grandit de jour en jour, et qui tire de grands avantages de l'emploi des chutes de la rivière comme force motrice. Beaucoup de moulins et d'établissements manufacturiers sont en perpétuelle activité autour de Beaver, et plusieurs petits villages sont gracieusement assis le long du Beaver river, à peu de distance de la ville. La population totale de ces divers centres est d'environ dix mille âmes. On estime à quatre millions quatre cent mille dollars la valeur de la propriété foncière du comté.

GEORGETOWN, quatorze milles au-dessous, rive gauche de l'Ohio, dans la Pensylvanie, n'a guère que trois cents habitants. Village agréable et qui grandira.

GLASGOW, rive droite, en face de Georgetown, est une petite localité nouvellement fondée. C'est là que se termine le canal de Sandy-and-

Beaver, destiné à relier le canal d'Ohio à Bolivar avec Pittsburgh.

LIVERPOOL, quarante-huit milles au-dessous de Pittsburgh, dans l'État de l'Ohio, est un charmant village du comté de Columbia, renfermant une population d'environ six cents âmes. La fabrication de la poterie y donne lieu à un commerce passablement étendu.

WELLSVILLE, quatre milles en aval, même comté, est le point où se termine l'admirable chemin de fer qui va de Cleveland, sur le bord du lac Erié, à la rivière de l'Ohio. Ce chemin a une étendue de quatre-vingt-dix-sept milles. Wellsville fut fondée, en 1824, par un nommé M. Wells. Sa population est d'environ douze cents âmes. Il y a, pour les steamboats, un bon débarcadère où ils trouvent toujours du chargement, la contrée environnante étant très-productive. C'est le comté de l'Etat de l'Ohio qui fournit le plus de laines.

Wellsville possède un office de télégraphie. Le théâtre du combat désespéré qui eut lieu entre Adam Poë, aidé de son frère, et une bande d'In-

diens, se trouve, dit-on, tout près de cette localité. A côté de l'embouchure du Great-Yellow creek (grand creek jaune), à deux milles environ de Wellsville, on montre le lieu où fut tuée la famille du fameux Logan, chef des Indiens Mingo.

STEUBENVILLE, dix-neuf milles plus bas, est le chef-lieu du comté de Jefferson, État de l'Ohio. Un fort qui portait le nom de Fort-Steuben fut érigé en cet endroit, dans le courant de l'année 1789. Un couvent de religieuses a été élevé sur les ruines de ce fort.

Steubenville, qui renferme huit mille âmes de population, occupe un site admirable, sur un plateau élevé. On y compte onze églises, cinq écoles publiques, quatre institutions privées, une académie, une trentaine de stores, deux imprimeries, dont l'une publie un journal quotidien. Dans les environs de la ville, on remarque trois grands moulins à farine, un moulin à papier, propriété de M. Thompson Hanna, et l'un des plus considérables de l'Ouest, cinq fabriques de tissus de laine, dont une seule emploie soixante à soixante-dix mille livres de laine par an, deux fabriques de tissus de coton, deux verreries, trois fonderies,

une scierie à vapeur, deux grandes brasseries et plusieurs fabriques de cuivre produisant annuellelement une moyenne de cent cinquante-neuf tonnes. Steubenville est dans une situation très-prospère. Plus de mille personnes trouvent à s'employer dans ses différentes usines. La contrée environnante, que traverse une inépuisable couche de charbon de terre, abonde en mérinos et autres espèces supérieures de moutons.

Trois milles au-dessous de Steubenville, on montre la place occupée autrefois par la bourgade des Indiens Mingo et la résidence de leur chef célèbre, le farouche Logan. Il y a là, maintenant, des fermes admirablement exploitées.

WELLSBURGH, primitivement CHARLESTON, sept milles au-dessous, rive gauche de l'Ohio, est le chef-lieu du comté de Brooke, dans la Virginie. Une distance de trois cent soixante-treize milles sépare cette localité de Richmond, capitale de l'État. Wellsburgh, dont la fondation remonte à 1789, occupe un des plateaux les plus élevés des bords de l'Ohio river. Situation admirable; Population : deux mille âmes. La ville possède six églises, une fabrique de verre blanc, une usine à

tailler le verre, un moulin à papier, une fabrique de tissus de coton, une fabrique de tissus de laine, de vastes magasins, six moulins à farine, une banque et une imprimerie publiant un journal. Environ cent cinquante mille barils de farine sont annuellement expédiés de Wellsburgh à New-Orleans et autres ports. Cette localité fut la résidence du capitaine Samuel Brady, le fameux chasseur d'Indiens. Le sol du comté est généralement fertile, mais très-accidenté.

BETHANY, huit milles au levant de Wellsburgh, est la résidence du docteur Alexandre Campbell, fondateur de la secte religieuse généralement connue en Amérique, sous le nom de *Campbellite Baptists*. On y remarque un beau collége créé, en 1841, par le célèbre docteur.

WARRENTON, quelquefois appelé Warren seulement, sept milles plus bas, dans le comté de Jefferson, État de l'Ohio, est un petit village d'environ trois cents âmes, et où l'on trouve une poste aux chevaux.

MARTINSVILLE, huit milles au-dessous, dans

le comté de Belmont, même État que le précédent, est un florissant village de cinq à six cents âmes. On y remarque trois églises et neuf stores.

WHEELING, un mille en aval de Martinsville, quatre-vingt-dix-sept milles plus bas que Pittsburgh, est le chef-lieu du comté d'Ohio, dans la Virginie. Cette localité est séparée de Richmond par une distance de deux cent soixante-quatre milles, et, de Washington-City, par une distance de trois cent cinquante et un milles. Le Wheeling creek, sur le cours duquel on a construit un beau pont, la traverse dans toute sa longueur, et la divise à peu près exactement en deux parties égales. De hautes montagnes, où abonde le charbon de terre, entourent le gracieux plateau qu'elle occupe. Elle renferme quinze cents maisons, et sa population est d'environ quatorze mille âmes. Wheeling possède deux académies, deux banques, quatorze églises, une institution de prévoyance, beaucoup de stores et de maisons de commission, quatre fonderies, quatre usines pour la construction des machines à vapeur, huit verreries, huit fabriques de tissus de laine ou de

coton, deux moulins à papier, trois fabriques de cuivre, un office de télégraphie, quatre journaux dont deux quotidiens, un hebdomaire, et un semi-mensuel. La ville est propriétaire de plus de vingt steamboats. On remarque dans ses environs un grand nombre de moulins dont l'industrie est très-florissante.

La route de Cumberland traverse Wheeling, et le service du transport des voyageurs entre ces deux villes est quotidiennement fait par un grand nombre de voitures publiques. Wheeling sert d'entrepôt aux marchandises destinées au commerce d'une partie considérable de l'Ouest et du Sud.

On montre encore, à l'embouchure du Wheeling creek, la place où s'élevait le célèbre Fort-Henry, qui fut assiégé, en 1777, par une bande d'Indiens que commandait le fameux Simon Girly. Ce fort fut héroïquement défendu par sa garnison, qui se composait seulement de quarante hommes. Vingt-trois de ces braves furent tués. Les Indiens, après avoir combattu tout un jour, se virent repoussés et contraints de prendre la fuite, laissant une centaine de morts sur le terrain.

La chose qui intéresse le plus la curiosité du

voyageur, à Wheeling, c'est le pont suspendu, jeté entre cette ville et le bord opposé de l'Ohio river. Il a coûté plus de deux cent mille dollars. C'est un des plus grands qui existent dans le monde. Il a mille dix pieds de longueur sur une largeur de vingt-quatre pieds. Il est suspendu à quatre-vingt-douze pieds au-dessus de l'étiage de la rivière, par douze câbles de treize cent quatre-vingts pieds de longueur, d'un diamètre de quatre pouces, et composés, chacun, de cinq cent soixante-douze fils de fer. La largeur de la voie est de dix-sept pieds, et celle des trottoirs, de trois pieds et demi. Ce remarquable ouvrage d'art a été construit par une société de capitalistes.

BRIDGEPORT, à l'opposite de Wheeling, dans le comté de Belmont, État de l'Ohio, sur le passage d'une route nationale, sert d'entrepôt aux marchandises destinées à la consommation du pays environnant. Petite localité encore, mais qui deviendra grande, s'il faut en juger par les récents progrès qu'elle a accomplis. Sa population n'est guère composée que d'un millier d'habitants. Le site qu'elle occupe fut, en 1791, le théâtre d'un assaut livré par les Indiens, contre

l'habitation du capitaine Joseph Kirkwood, habitation où se trouvait alors la famille du capitaine, avec quatorze soldats seulement. Les Indiens, après avoir fait d'inutiles efforts pour pénétrer dans cette maison, l'entourèrent de fagots de bois auxquels ils mirent le feu. Sept des assiégés furent blessés, un seul mortellement.

Bridgeport possède une église, un moulin à farine, une scierie mécanique, plusieurs stores et maisons de commission.

ELISABETHTOWN, treize milles au-dessous, chef-lieu du comté de Marshall, Virginie, occupe le côté supérieur du Big-Grave creek. Moundsville se trouve sur le bord inférieur du même cours d'eau. Ces deux petites localités, qui n'en forment réellement qu'une, comptent douze cents âmes de population. Il y a deux stores, un beau moulin à farine, mû par la vapeur, une académie et une imprimerie qui publie un journal.

Non loin d'Elisabethtown, la rive droite du Big-Grave creek offre un aliment à la curiosité des voyageurs. Un peu au-dessus de l'embouchure de ce cours d'eau, on trouve l'une des plus vastes forteresses indiennes qui soient sur le territoire de

l'Union. Elle a de trente à quarante roads (K) de circonférence à la base, et environ soixante-quinze pieds de hauteur. Elle est extérieurement revêtue de grands et vieux arbres, arrachés aux forêts vierges. Cet ouvrage de défense, qu'on peut apercevoir du haut des steamboats qui remontent ou descendent l'Ohio river, mérite certainement d'être visité par tout homme désireux de connaître l'un des plus étranges monuments d'une race à peu près éteinte, et dont l'histoire, encore couverte de ténèbres, nous apprend si peu de chose. Dans le courant de l'année 1837, l'Américain Tomlinson a fait ériger un observatoire au sommet de la citadelle indienne.

STEINERVILLE, huit milles en aval d'Elisabethtown, à l'embouchure du Captina creek, est un petit village du comté de Belmont, État de l'Ohio. La plus sanglante affaire qui se soit passée entre les Américains et les indigènes a eu pour théâtre un lieu voisin de ce village. Elle est connue, aux États-Unis, sous le nom de *bataille de Captina.*

NEW-MARTINSVILLE, trois milles au-dessous

du précédent, à l'embouchure du Fish creek, est encore un petit village de deux cents âmes, qui appartient à l'État de la Virginie.

CLARINGTON, quatre milles plus bas, à l'embouchure du Sunfish creek, est un village du comté de Monroe, dans l'État de l'Ohio. On y compte trois cents âmes de population. Woodfield, chef-lieu du comté, se trouve à dix-huit milles dans l'intérieur. Ce comté est généralement montagneux, et sa partie occidentale abonde en minerai de fer et en charbon. La plupart des habitants se livrent à la culture du tabac, et en récoltent de grandes quantités.

SISTERVILLE, douze milles au-dessous, dans le comté de Tyler, Virginie, est un village de deux cent cinquante à trois cents âmes de population. Middletown, chef-lieu du comté, se trouve à neuf milles plus à l'est.

NEWPORT, douze milles en aval de Sisterville, dans le comté de Washington, État de l'Ohio, est une bourgade d'environ huit cents âmes qui s'accroît de jour en jour.

CENTREVILLE, sur le bord occidental du Middle-Island creek, comté de Tyler, État de Virginie, n'a que deux cents habitants.

MARIETTA, dix-neuf milles au-dessous, à l'embouchure du Muskingum river, est le chef-lieu du comté de Washington, État de l'Ohio. C'est près du site où s'élève cette localité, sur la rive droite du Muskingum, que fut érigé, en 1785, le second poste militaire de l'État. On l'appella Fort-Harmar. Le 7 avril 1788, un groupe de quarante-sept hommes y débarqua, sous la conduite du général Rufus Putnam. Ils étaient envoyés par une société connue sous le nom de *Compagnie de l'Ohio*, pour fonder une colonie, sur des terres acquises aux environs du Fort-Harmar; ce fut le premier des établissements permanents et sérieux, faits dans l'État. En l'absence du général Saint-Clair, qui avait été nommé gouverneur de la nouvelle colonie, un règlement provisoire, pour l'administration des colons, fut affiché à un arbre des forêts vierges. On chargea Return Jonathan Meigs de l'exécution de ce règlement. La plupart des colons étaient des hommes d'un caractère élevé, qui avaient prêté

leur énergique concours aux rudes et austères travaux de la révolution américaine. Le général Washington disait d'eux : « Il n'y eut jamais d'hommes mieux organisés pour faire le succès et le bonheur d'une communauté naissante. » Le 2 juillet de l'année 1788, les pionniers, dont Washington parlait ainsi, décidèrent, dans un meeting tenu au bord du Muskingum, de donner à la colonie nouvelle le nom de Marietta, en l'honneur de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche et épouse du roi de France, Louis XVI. A son berceau, cette colonie eut à subir de cruelles privations, et passa par de rudes épreuves; mais, grâce à la patience et à l'énergie de ses fondateurs, elle vit sa situation s'améliorer rapidement.

Marietta s'élève sur une berge plate, et la majeure partie de la ville est exposée aux inondations. On a cependant pris d'intelligentes mesures et exécuté de grands travaux, pour atténuer autant que possible les effets désastreux des crues fréquentes de l'Ohio river. Les habitants actuels de Marietta ont noblement continué les traditions de leurs pères. Ils sont vantés, aux États-Unis, pour leur moralité, aussi bien que pour leur intelligence. La ville renferme une population d'en-

viron quatre mille âmes. On y compte sept églises, deux académies, l'une composée de femmes, et l'autre, d'hommes, un collége, deux bibliothèques publiques, une banque, deux imprimeries, plusieurs établissements manufacturiers et une vingtaine de stores ou magasins.

De 1800 à 1807, les constructions navales avaient pris, à Marietta, un remarquable développement. Cette industrie qui, depuis lors, semblait être entrée dans une phase de rapide décroissance, a repris son essor primitif, dans le courant des dernières années.

Il existe, dans les environs de la ville, des restes d'anciennes fortifications et des cimetières indiens qui méritent d'être vus.

HARMAR, sur la rive méridionale du Muskingum river, en face Marietta, et à la place occupée autrefois par le Fort-Harmar, est une florissante bourgade d'un millier d'habitants. La construction des steamboats y a pris les proportions d'une industrie considérable. On y compte plusieurs moulins et des manufactures diverses. Au point de vue manufacturier, cette bourgade est située de la façon la plus avantageuse, à cause de la fa-

cilité avec laquelle elle peut utiliser, comme force motrice, le cours abondant du Muskingum.

LE MUSKINGUM RIVER prend naissance dans l'État de l'Ohio, non loin des sources du Cuyahoga et du lac Érié. Il coule dans une direction sud-est, et se jette dans l'Ohio river, à Marietta. Par une série d'intelligents travaux d'art, on l'a rendu navigable jusqu'à Dresde, ce qui donne un parcours d'environ quatre-vingt-seize milles. Sur presque toute l'étendue de son cours, le Muskingum river, par ses chutes nombreuses, offre de puissants moteurs à l'industrie manufacturière, qui a déjà su en tirer de grands avantages.

ZANESVILLE, sur le côté oriental du Muskingum, à quatre-vingts milles de Marietta, est le chef-lieu du comté de Muskingum, et l'une des principales places de l'Ohio. Un beau pont relie cette place à Putnam, qui se trouve sur le bord opposé de la rivière. Les deux localités, ainsi que West-Zanesville et South-Zanesville, peuvent être regardées comme n'en faisant qu'une. Leur population totale se compose d'environ dix mille âmes

L'eau, considérée comme force motrice, la houille, qu'on trouve abondamment dans le voisinage, la fertilité du sol de la contrée, la facilité aussi bien que l'étendue des moyens de communication, tout semble s'être réuni pour assurer à Zanesville l'avenir le plus prospère. Cette localité constitue l'un des plus beaux champs d'action que l'Ouest puisse offrir à l'esprit d'entreprise et d'industrie. Trente manufactures diverses s'y sont déjà établies, et y gagnent chaque jour en importance. La population, à laquelle sa réputation de moralité et d'intelligence a conquis un rang élevé dans l'estime générale, porte le plus grand soin à l'amélioration et au développement de l'instruction publique. De nombreuses et belles écoles pour les enfants des deux sexes ont été fondées.

Dans les environs de Zanesville, on trouve, au moyen du sondage, une eau qui est fortement salée. Une partie de la population s'était d'abord très-activement livrée à la fabrication du sel, mais, depuis quelque temps, cette industrie est tombée en décadence, sous le coup de la concurrence réductive que lui font les habitants de Kanawha, dans la Virginie. Ce dernier État produit du sel en abondance.

VIENNA, six milles au-dessous de Marietta, est un tout petit village de la Virginie, situé presque en face d'une île de l'Ohio river, qui porte le même nom que lui.

PARKERSBURGH, sept milles en aval, à l'embouchure du Little-Kanawha river, est le chef-lieu du comté de Wood, Virginie. Ville de trois à quatre mille âmes, très-commerçante et particulièrement tournée aux entreprises. Elle renferme quatre églises, une imprimerie, une banque, plusieurs grands stores ou magasins, deux scieries à vapeur, deux moulins à vapeur, deux tanneries, etc., etc. Une belle route la relie à Winchester, même État. Distance entre les deux localités : deux cent soixante milles à peu près.

BELPRE, en face Parkersburgh, est une belle colonie, éparpillée gracieusement le long de l'Ohio, sur un parcours de dix à douze milles.

BLANNERHASSETT'S ISLAND, deux milles au-dessous de Belpre, est une île charmante formée par le cours de l'Ohio river. Elle tire son nom d'un riche Irlandais, M. Blannerhassett, qui était

allé s'y fixer vers 1788, et y avait fait édifier, à grands frais, un magnifique château, entouré d'un jardin paradisiaque. Madame Blannerhassett, qui avait accompagné son mari dans cette opulente et délicieuse retraite, passait pour une femme accomplie. Un sort jaloux envia le bonheur qu'espérait avoir trouvé ce couple, et que semblait lui assurer la possession d'une immense fortune, aussi bien que le riant exil où il s'était réfugié contre le tumulte et les orages du monde. Impliqué, sur de fausses apparences, dans une conspiration contre les États-Unis, conspiration dont Aaron Burr était le chef, Blannerhassett se vit arrêté et plongé dans un cachot. Sorti, complétement innocent, mais à peu près ruiné, des longues et dispendieuses épreuves judiciaires qu'on lui avait fait subir, il fut obligé d'abandonner sa somptueuse demeure, dont on aperçoit encore les tristes restes. Le splendide jardin qui entourait cette demeure, peu à peu envahi par des flots de végétation parasite, offre un aspect sauvage.

Après avoir vainement essayé de se soustraire, par des années de voyages et de courses errantes, à l'influence meurtrière du spleen, Blannerhassett mourut dans l'île anglaise de

Guernsey, en 1822. Devenue veuve, sa femme retourna aux États-Unis, afin de solliciter du gouvernement fédéral la réparation des dommages qu'elle avait injustement subis; mais ses démarches n'aboutirent à aucun résultat. Elle est morte, à New-York, dans le courant de l'année 1842.

TROY ou HOCKINGSPORT, douze milles plus bas que Blannerhassett's Island, dans le comté d'Athens, Ohio, est un village d'environ deux cents âmes, qui occupe l'embouchure du Hockhocking river. On y remarque trois stores.

LE HOCKHOCKING RIVER prend sa source dans le comté de Fairfield, État de l'Ohio, serpente à travers une région montagneuse, et se jette dans l'Ohio, à Troy, après une course d'environ quatre-vingts milles. Il est navigable, pour les petits bateaux seulement, jusqu'à Athens, chef-lieu du comté de même nom. A sept milles nord-ouest de Lancastre, il tombe perpendiculairement, d'une hauteur de quarante pieds, sur un lit de roche où ses eaux se brisent en écumant. Au-dessus de cette chute, fort intéressante à voir, il

présente absolument la forme d'une bouteille. De là le nom qu'il porte et qui lui a été donné par les Indiens Delawares. Dans la langue de cette tribu, le mot *hockhocking* signifie *bouteille*. Toute la contrée qu'arrose cette rivière est pleine d'aspects pittoresques et sauvages. Au nord d'Athens, on montre encore aux voyageurs de nombreuses citadelles indiennes, dont quelques-unes sont construites en pierre, et diffèrent essentiellement des autres.

Une espèce de pin jaune croît à profusion dans la partie la plus basse de presque toutes les vallées où coule le Hockhocking river.

Dans l'année 1840, on a produit, dans le comté d'Athens, quatre-vingt-douze mille bushels (L) de sel.

L'université de la ville d'Athens, qui est renommée, possède d'immenses propriétés territoriales.

BELLVILLE, quatre milles au-dessous de Troy, dans le comté de Wood, État de la Virginie, occupe l'embouchure du Lees creek. Cette localité a été fondée, en 1785, par des émigrants de Pittsburgh, ayant à leur tête l'Américain Joseph

Wood. En 1786, on y construisit de nombreux blockhouses pour protéger les colons, contre les incursions déprédatrices des Indiens. Au début, ces ouvrages de défense furent le théâtre de plusieurs affaires sanglantes, dont les douloureux détails ont été racontés, en 1838, par le docteur Hildreth, dans le journal *l'Hesperian*, publié à Marietta.

Quoique Bellville occupe un bottom élevé, très-fertile et très-agréable, ce n'est encore qu'un village de médiocre importance.

MURRAISVILLE, cinq milles plus bas, dans l'État de la Virginie, est une petite bourgade qui s'essaye à construire des steamboats.

LE SHADE RIVER, un mille en aval, mais sur la rive opposée de l'Ohio, est un torrent sans importance, et dont l'embouchure s'appelle *Devil's hole* (trou du Diable). C'est là que les Indiens Scioto avaient l'habitude de traverser le cours de l'Ohio river, après leurs incursions déprédatrices dans la Virginie.

RAVENSWOOD, onze milles au-dessous, dans

le comté de Jackson, Virginie, est un village de trois cents âmes, qui date de dix à douze ans. Il renferme deux églises, deux écoles, trois stores, une grande scierie et un moulin à farine. On y construit des bateaux plats, qui servent à transporter les productions de la localité sur les divers points du pays inférieur. La région où s'élève Ravenswood est montagneuse, mais très-fertile, et éminemment propre à la culture pastorale. Les terrains herbagés y sont littéralement couverts de bestiaux. Ripley, chef-lieu du comté, est à douze milles dans l'intérieur.

LETARTSVILLE, vingt-trois milles plus bas, est une insignifiante bourgade du comté de Meigs, État de l'Ohio. Elle est assise aux chutes de Letarts, en face de deux îles de même nom.

GRAHAM'S STATION (station de Graham), six milles au-dessous, comté de Meigs, est un hameau composé de quinze à vingt maisons.

POMEROY, huit milles en aval, chef-lieu du comté de Meigs, État de l'Ohio, centralise le mouvement commercial et industriel d'une riche ré-

gion charbonnière. Cette localité date de 1816, mais les mines de charbon, dont elle tire son importance actuelle, n'ont été découvertes qu'en 1832. Une montagne abrupte et à pic la resserre contre le cours de l'Ohio, le long duquel elle s'étend de jour en jour. Toute la contrée environnante offre des aspects d'une sauvage et poétique grandeur. L'énorme quantité de charbon qu'on en retire y donne lieu à un immense mouvement commercial. La plus importante des houillères du pays appartient à la famille de feu Samuel Pomeroy; elle occupe plus de trois cents ouvriers et plusieurs bateaux. On estime à deux cent millions de bushels le charbon qu'elle produit, année moyenne. Les autres houillères du voisinage ne produisent moyennement que la moitié de cette quantité.

Pomeroy compte deux mille cinq cents âmes de population, et possède un beau palais de justice, six églises, une imprimerie, quinze à vingt stores, deux fonderies, un grand moulin à farine, deux scieries mécaniques, deux usines pour la construction des machines, une corderie, deux grandes tanneries, etc. Plus de trente machines à vapeur fonctionnent dans cette localité.

COALPORT, un mille plus bas, est le principal point d'exploitation des mines de la famille Pomeroy. De là partent plusieurs voies ferrées aboutissant à l'Ohio, et qui servent à conduire le charbon, depuis les mines jusqu'à bord des bateaux destinés à le transporter plus loin.

MIDDLEPORT, immédiatement au-dessous de Coalport, est aussi un centre d'exploitation houillère, mais dont la fondation remonte à une date toute récente. Cette localité se développe rapidement.

SHEFFIELD, touche à Middleport, et rivalise avec lui d'accroissement et de prospérité, par la même industrie.

POINT-PLEASANT, douze milles en aval de la précédente localité, à l'embouchure du Great-Kanawha river, est le chef-lieu du comté de Mason, en Virginie. C'est là qu'a eu lieu, entre les Américains et les indigènes, la plus sanglante affaire qu'ait enregistrée l'histoire de l'État. Le 10 octobre 1774, onze cents Américains, sous le commandement du colonel Lewis, furent attaqués

par un corps considérable de guerriers indiens, l'élite des tribus Shawanee, Delaware, Mingo, Wyandotte et Cayuga, ayant à leur tête le fameux chef Cornstalk. La bataille dura tout le jour, mais les sauvages, se voyant près d'être enveloppés par la petite troupe américaine, battirent en retraite, dès le coucher du soleil, passèrent le cours de l'Ohio river, et se retirèrent dans leurs tribus respectives, sur le Scioto. Par suite de l'habileté avec laquelle ils emportaient leurs morts du champ de bataille, il fut impossible de connaître exactement les pertes qu'ils avaient éprouvées dans cette affaire. Le lendemain matin, cependant, on compta, dans leur camp, trente-sept cadavres que la précipitation de la retraite les avait sans doute contraints d'abandonner. Les Américains avaient eu soixante-quinze hommes tués et cent quarante blessés. A la suite de cette sanglante rencontre, connue en Amérique sous le nom de *bataille de Point-Pleasant* (battle of Point-Pleasant), un fort fut érigé à l'embouchure du Kanawha river.

Point-Pleasant possède deux églises, un palais de justice, trois stores, un moulin à farine, mû par la vapeur, une scierie, également mise en mouve-

ment par la vapeur, et deux tanneries. Sa population est d'environ sept cents âmes.

LE GREAT-KANAWHA RIVER est le principal cours d'eau de la Virginie occidentale. Il sort des monts Alleghanys, promène ses méandres à travers une région montagneuse, et se jette dans l'Ohio, à Point-Pleasant. On l'a rendu accessible aux petits steamboats seulement, jusqu'aux salines Kanawha, qui sont situées à soixante milles au-dessus de son embouchure. Ces salines sont les plus importantes de l'Ouest. On estime, en moyenne, à cinq millions de bushels, la quantité de sel qu'elles fournissent annuellement. L'eau qui donne ce produit précieux est fortement salée, et s'obtient au moyen de sondages dont la profondeur varie de mille à douze cents pieds, selon les lieux. Quand elle jaillit à l'extérieur, elle s'élève de dix à vingt pieds au-dessus du sol, et, dans la plupart des cas, son jet est accompagné d'un gaz inflammable qu'on utilise pour l'éclairage des salines.

Dans aucune des contrées de l'Ouest, la nature n'a déployé une mise en scène plus charmante que celle qui encadre le sinueux Kanawha river, depuis son embouchure jusqu'à Charleston, chef-

lieu du comté de Kanawha, c'est-à-dire sur un parcours d'environ cinquante-cinq milles. Les bords de cette rivière offrent des aspects paysagesques admirablement contrastés. Des plaines cultivées et fertiles y alternent avec les montagnes les plus abruptes et les plus sauvages. Au-dessus des salines, le lit du Kanawha est brisé par des chutes, et la région devient de plus en plus accidentée. Dans le voisinage de ces chutes, il existe plusieurs curiosités naturelles dignes d'être visitées, entre autres, le *Hauk's Nest* (nid du Faucon), ou, comme on l'appelle aussi quelquefois, *Marshall's pillar* (colonne du Maréchal). C'est un mont hardi, à projection tout à fait perpendiculaire, et qui surgit brusquement d'un sol plat, à une hauteur de mille pieds au-dessus du cours du Kanawha. Cette curiosité est l'objet de fréquents pèlerinages de la part des touristes.

GALLIPOLIS, quatre milles en aval de Point-Pleasant, est le chef-lieu du comté de Gallia, État de l'Ohio. Bourgade de quinze à dix-huit cents âmes, fondée, en 1791, par des immigrants français, et qui est très-agréablement située sur une éminence d'où elle peut impunément braver les

plus formidables gonflements de l'Ohio river. Elle possède trois églises, deux imprimeries et beaucoup de stores. On y publie deux journaux.

MILLERSPORT, vingt-cinq milles plus bas que Gallipolis, est un tout petit village du comté de Lawrence, État de l'Ohio. Il se compose de vingt à vingt-cinq maisons, et renferme environ cent cinquante habitants.

GUYANDOTTE, treize milles plus bas que Millersport, dans le comté de Cabell, État de la Virginie, constitue, pour les steamboats, le point de débarquement le plus considérable de la Virginie occidentale, —Wheeling excepté. La grande route postale qui va à Winchester, en suivant le cours du Kanawha river, part de Guyandotte. Cette localité est dans un état prospère et renferme de mille à douze cents habitants. Dans tout le voisinage on trouve de nombreux restes de la race autochthone : ossements humains, flèches, haches en pierre, etc.

PROCTORSVILLE est un insignifiant village de l'État de l'Ohio, presque en face de Guyandotte.

BURLINGTON, huit milles au-dessous, est le chef-lieu du comté de Lawrence, même État que le précédent. On y remarque un palais de justice, deux églises et quatre stores. Sa population n'est encore que de six à sept cents âmes.

LE BIG-SANDY RIVER (grosse sablonneuse), quatre milles plus bas, rive gauche de l'Ohio, sépare la Virginie du Kentucky, pendant près de deux cents milles. Ce cours d'eau, qui prend sa source dans les monts Alleghanys, est en partie navigable pour les alléges et les gabarres.

CATLETTSBURGH, à l'embouchure du Big-Sandy river, État du Kentucky, est une bourgade naissante, sans doute appelée, par sa situation, à devenir une grande cité manufacturière. Trois chemins de fer y aboutissent, l'un venant de la Virginie, et les deux autres appartenant au Kentucky.

IRONTON, neuf milles plus bas, comté de Lawrence, État de l'Ohio, est aussi une bourgade naissante à laquelle tout promet un brillant avenir. Située au bord de la rivière, à l'abri des plus hautes inondations, elle forme le centre de la

région la plus riche en charbon et en fer de l'Ohio et du Kentucky. De nombreuses voies ferrées lui donnent accès aux diverses parties de cette région. Sa fondation, due à une société industrielle, *l'Ohio Iron and Coal Company,* ne remonte qu'au mois de juin de l'année 1849.

Trente-cinq hauts-fourneaux fonctionnent nuit et jour, dans le voisinage de la localité, et plus de deux mille ouvriers trouvent maintenant le fructueux emploi de leurs aptitudes diverses, là où, naguère encore, régnait la plus complète solitude. La construction des machines à vapeur, locomotives ou autres, wagons, etc. ; la fabrication des fourneaux, tuyaux, haches, pioches et autres outils, ont pris, sur ce point, un essor vraiment extraordinaire. On y voit des fonderies, des laminoirs et des clouteries en perpétuelle activité.

La vente des boissons fermentées étant défendue dans l'enceinte d'Ironton, la population en est quitte pour aller se griser hors la ville.

HANGING-ROCK (roche pendante), quatre milles au-dessous, comté de Lawrence, État de l'Ohio, est un village de quatre à cinq cents âmes.

Une montagne aux flancs rocheux, qui surgit à une hauteur de quatre cents pieds, derrière ce village, lui a donné son nom. Hanging-Rock est le principal point d'embarquement pour les fers du pays. On y compte une église, plusieurs stores, une forge, un laminoir, une fonderie, etc. Un réseau de lignes ferrées relie la localité avec les différentes mines du voisinage.

GREENUPSBURGH, rive gauche de l'Ohio, six milles en aval d'Hanging-Rock, est le chef-lieu du comté de Greenup, État du Kentucky. Situé à l'embouchure du Litte-Sandy river (petite sablonneuse), ce centre de population renferme un palais de justice, une église, quinze à vingt stores et quatre cents habitants seulement.

WHEELERSBURGH, huit milles plus bas, comté de Scioto, Ohio, a quatre cents âmes.

SPRINGVILLE, en face la suivante, comté de Greenup, Kentucky, possède une fonderie et plusieurs manufactures. Village de deux cents âmes. Le comté abonde en fer. Dix hauts-fourneaux y sont en activité.

PORTSMOUTH, douze milles au-dessous de Wheelersburgh, chef-lieu du comté de Scioto, État de l'Ohio, occupe un site élevé. Cette place a le cours de l'Ohio en face d'elle, et, à sa droite, le bord supérieur de l'embouchure du Scioto river. Elle se trouve à quatre-vingt-dix milles de Columbus, capitale de l'État. Le canal d'Ohio, qui s'épanche dans l'Ohio river, à Portsmouth, relie cette ville au lac Érié, après un parcours de trois cent sept milles, et la met ainsi en communication, par l'intermédiaire du lac et du canal de New-York, avec tous les États du Nord. Portsmouth, qui n'a guère encore que cinq à six mille âmes de population, fait un commerce considérable, et renferme quatre églises, un beau palais de justice, nombre de stores, des moulins à farine ou à huile, une filature, une forge et plusieurs fonderies. Le chemin de fer de la vallée du Scioto et de Hocking y aboutit. A droite de la ville, sur le Scioto river, on a établi un vaste chantier pour la construction et la réparation des steamboats.

LE SCIOTO RIVER, qui se jette dans l'Ohio river, prend sa source dans la partie septentrionale de l'État de l'Ohio. Pendant les hautes eaux,

il est navigable, pour les bateaux plats, sur un parcours d'environ cent trente milles. Au printemps de l'année 1848, un steamboat parvint à remonter le cours de cette rivière, jusqu'à six milles de Chillicothe, qui se trouve à quarante milles en amont de Portsmouth. On travaille depuis quelque temps, avec la plus grande activité, à rendre la navigation permanente entre ces deux villes.

CHILLICOTHE, dont la fondation remonte à 1796, se trouve sur le bord occidental du Scioto, et constitue le centre commercial de la grande vallée qu'arrose cette rivière. En 1800, le siége du gouvernement y fut transféré de Cincinnati, et y resta jusqu'en 1816, époque à laquelle Columbus devint la capitale définitive de l'État de l'Ohio. Chillicothe, dont la population s'élève à près de sept mille âmes, possède un palais de justice, treize églises, deux académies, une soixantaine de stores, huit maisons de commission, cinq moulins produisant annuellement dix mille barils de farine, et quatre charcuteries qui exportent, année moyenne, cinquante mille barils de porc salé. La publicité y est représentée par cinq journaux de périodicité différente. Le canal d'Ohio

passe par Chillicothe. On voit encore, dans les environs de la ville, les ruines de quelques fortifications indiennes.

COLUMBUS, capitale de l'État de l'Ohio, chef-lieu du comté de Franklin, occupe une situation admirable, sur le bord oriental du Scioto, à quatre-vingt-dix milles au-dessus de l'embouchure de cette rivière. La ville est traversée de l'est à l'ouest par une route nationale, et une branche du canal d'Ohio y aboutit. Un embranchement du chemin de fer du Little-Miami la relie avec Cleveland, au nord, et par la voie de Xenia, avec Cincinnati, au sud. La place qu'elle occupe était encore une forêt vierge en 1812. Admirablement bien bâtie, coupée de larges rues, cette ville possède des édifices publics qui font honneur à l'État. On y remarque un asile pour les aliénés, un pour les aveugles, un pour les sourds-muets, un pénitentiaire, dix-neuf églises, un beau palais de justice, le palais du gouvernement, magnifiquement construit, deux académies florissantes et un séminaire luthérien. On publie à Columbus douze journaux de périodicité différente. La population est d'environ dix-huit mille âmes.

ROCKVILLE, dix-sept milles en aval de Portsmouth, comté de Scioto, État de l'Ohio, est un tout petit village où l'on remarque un store et un grand moulin.

VANCEBURGH, deux milles au-dessous, dans le comté de Lewis, État du Kentucky, est un village de deux cents âmes, qui renferme trois stores et plusieurs ateliers pour la construction des machines. Il existe dans son voisinage une belle mine de cuivre, une carrière de pierre à chaux et de la terre propre à la fabrication des briques et de la poterie réfractaire. A quelques milles, dans l'intérieur du pays, on trouve les sources d'*Esculape*, dont l'eau est renommée pour ses propriétés thérapeutiques.

ROME, sept milles plus bas, comté d'Adams, État de l'Ohio, est un hameau composé de huit à dix maisons seulement.

CONCORD, sept milles en aval, petit village d'environ deux cents âmes, dans le comté de Lewis, État du Kentucky, possède une église et quatre stores.

MANCHESTER, sept milles au-dessous, est un village du comté d'Adams, dans l'État de l'Ohio. Sa population est de trois cents âmes. C'est là que fut créé, en 1795, par le général Nathaniel Massie, le premier établissement du district militaire de la Virginie. Manchester était primitivement le chef-lieu du comté d'Adams, mais, en 1803, cette prérogative fut attribuée à West-Union, huit milles plus à l'intérieur. La partie orientale du comté, dont le sol est abrupte et montagneux, passe pour contenir de belles mines de fer.

MAYSVILLE, douze milles en aval, dans le comté de Mason, État du Kentucky, s'appelait primitivement Limestone, nom emprunté à un creek voisin qui se jette dans le cours de l'Ohio. Vue de cette dernière rivière, la localité, qu'entoure un demi-cercle de montagnes, offre un aspect charmant. Elle sert d'entrepôt aux marchandises destinées à la consommation du nord-est de l'État. La route de Chillicothe à Lexington la traverse. Sa population se compose de cinq à six mille âmes. On y compte quelques beaux édifices, entre autres, l'hôtel de ville et le palais de justice. Elle renferme, en outre, six églises, deux

séminaires, deux écoles publiques, sept écoles particulières, un hospice, une banque, deux imprimeries publiant, chacune, un journal ; deux fabriques de tissus de coton, dont les machines sont mises en mouvement par la vapeur ; une filature de laine, deux fonderies, cinq corderies, deux scieries à vapeur, un immense moulin à farine, une centaine de magasins ou stores, et trois charcuteries abattant de onze à douze mille porcs par an.

LEXINGTON, chef-lieu du comté de la Fayette, ancienne capitale du Kentucky, à soixante-quatre milles sud-ouest de Maysville, renferme neuf à dix mille âmes de population. Née, comme tant d'autres localités américaines, sous la protection d'un blockhouse, érigé, en 1779, pour repousser les incursions des tribus indigènes, cette place a aujourd'hui une certaine importance industrielle et commerciale. On y travaille d'énormes quantités de chanvre. La ville et le comté produisent annuellement plus de quatre millions de yards de toile pour la sacherie, et environ trois millions cinq cent mille livres de corde.

On ne peut parler de Lexington sans citer sa

fameuse université, connue, dans toute l'Amérique du Nord, sous le nom d'*Université transylvanienne*. Cette grande institution, qui se divise en école littéraire, école de droit et école de médecine, possède un musée et une bibliothèque à l'usage de la jeunesse.

ASHLAND, résidence d'Henry Clay, se trouve à un mille et demi sud-est de Lexington. Localité insignifiante.

ABERDEEN, presque en face de Maysville, mais sur la rive opposée de l'Ohio river, comté de Brown, État de l'Ohio, est un florissant village de six à sept cents âmes de population. C'est le *Gretna-Green* de la contrée. Là réside un gentleman toujours prêt à unir, du lien matrimonial, les amants contrariés dans leur inclination, et qui peuvent avoir recours à son ministère.

CHARLESTON, sept milles au-dessous, dans le Kentucky, se compose de quelques maisons.

RIPLEY, primitivement Staunton, deux milles plus bas, comté de Brown, État de l'Ohio, est

un des bourgs les plus florissants des bords de l'Ohio river. Sa fondation remonte à 1812. Il renferme six églises, une vingtaine de stores ou magasins, une imprimerie publiant un journal, trois moulins à farine, une fonderie, une filature et environ deux mille cinq cents âmes.

LAVANA, deux milles et demi en aval, est un village sans importance, du même comté que le bourg précédent.

DOVER, à l'opposite de Lavana, dans le comté de Mason, État du Kentucky, est un village prospère, situé au centre d'une région où l'on cultive le tabac. Il possède deux églises, six stores, trois manufactures de tabac, un moulin et une scierie mécanique. Sa population se compose de six à sept cents âmes.

HIGGINSPORT, quatre milles au-dessous, comté de Brown, État de l'Ohio, est un florissant village de même importance que le précédent, et sorti de terre en quelques années. Il renferme plusieurs églises, plusieurs stores, un moulin à farine et une scierie mécanique.

AUGUSTA, quatre milles en aval du précédent, dans le comté de Bracken, État du Kentucky, est une bourgade qui occupe une situation charmante. Là se trouve une école administrée par l'église épiscopale des Méthodistes, et fréquentée par plus de deux cents élèves. Augusta possède, en outre, un beau collége, trois églises, une grande scierie à vapeur, un moulin à farine, dix stores ou autres magasins, et trois fabriques de tabac. Sa population est d'environ quinze cents âmes.

Le sol sur lequel la bourgade est assise était probablement un cimetière indien, car on ne peut y pratiquer la moindre fouille sans soulever des ossements humains.

L'or a été trouvé dans le comté, et on pense généralement que ce métal y abonde.

BROOKVILLE, siége de justice pour le comté de Bracken, se trouve à neuf milles de la précédente bourgade, dans l'intérieur. Localité insignifiante.

ROCKSPRING, trois milles et demi au-dessous d'Augusta, est un simple débarcadère pour les steamboats.

CHILO ou MECHANICSBURGH, en face Rockspring, est un petit village de l'État de l'Ohio.

NEVILLE, trois milles plus bas, comté de Clermont, même État que le précédent, est un village dont la population, qui ne s'élève guère qu'à trois ou quatre cents âmes, se montre particulièrement industrieuse.

BATAVIA, six milles plus à l'intérieur que le précédent, est le chef-lieu du comté de Clermont, ce qui constitue son seul titre à l'attention de l'étranger.

MOSCOW, deux milles au-dessous de Neville, est un village de la même importance que ce dernier.

POINT-PLEASANT, trois milles plus bas, même comté, n'a que deux cent cinquante habitants. On y remarque deux grandes charcuteries faisant l'exportation.

BELMONT, en face le précédent, a moins d'importance encore.

NEW-RICHMOND (nouveau Richmond), cinq milles au-dessous, comté de Clermont, État de l'Ohio, est une place d'environ deux mille cinq cents âmes, dont le mouvement commercial n'est peut-être égalé, dans l'Ouest, par aucune localité de même importance. Elle possède deux églises, vingt à vingt-cinq stores et quatre distilleries.

A quelques milles de New-Richmond, dans l'intérieur des terres, on voit un séminaire qui jouit d'une certaine réputation.

PALESTINE, quatre milles plus bas, même comté, est un village de trois cent cinquante à quatre cents âmes de population. On y remarque une belle briqueterie mécanique. Les produits en sont expédiés à Cincinnati sur des bateaux plats.

LE LITTLE-MIAMI RIVER entre dans l'Ohio, à quinze milles au-dessous de New-Richmond, et à six milles au-dessus de Cincinnati. C'est un des principaux cours d'eau de l'État. Il arrose une contrée extrêmement fertile et peuplée de fermes admirablement cultivées. Plus de cinquante beaux moulins sont en perpétuel mouvement sur ses deux rives. A soixante-dix milles en amont de son

embouchure, tout près des *Yellow-Springs* (sources jaunes), on trouve le site de *Clifton*, qui offre l'une des plus belles scènes paysagesques de l'Ouest. Les eaux du Little-Miami river se précipitent, en cet endroit, d'une hauteur de deux cents pieds, et tombent dans un étroit chenal, creusé en pleine roche calcaire. La ciguë, le pin, le cèdre et autres végétaux toujours verts croissent à profusion, dans le voisinage de ces chutes curieuses. Sur différents points, le cours du Little-Miami se trouve si resserré, qu'il est facile de le franchir d'un saut, et si profond, qu'on n'est, dit-on, jamais parvenu à le sonder exactement. La vertigineuse hauteur des deux remparts à pic qui étreignent ce courant écumeux, l'aspect sourcilleux et farouche des cimes qui surgissent des deux rives, le grondement sauvage des cascades dans l'étroit abîme, tout cela contraste si étrangement avec la douce, calme et souriante physionomie de la contrée environnante, que l'effet qui en résulte semble impossible à décrire. C'est un ensemble paysagesque qui excède toute peinture, comme il excède toute beauté.

Les Yellow-Springs, qui se trouvent, comme

nous l'avons déjà dit, dans le voisinage de ce site indescriptible, sont aussi célèbres que fréquentées. Elles ne possèdent guère de vertus curatives, mais, en revanche, elles offrent un refuge vraiment paradisiaque contre les ardeurs de la canicule.

CALIFORNIA est un insignifiant village établi à l'embouchure du Little-Miami river.

COLUMBIA, un mille et demi au-dessous, semblait originairement appelée à devenir le grand entrepôt de l'Ouest. Sa fondation, due au major Benjamin Stites, remonte à 1780. Le site d'où s'élève cette localité est un bottom qui s'étend à plus d'un mille le long de l'Ohio river, sur une largeur à peu près égale. Columbia avait donc assez d'espace pour prendre les proportions qu'elle paraissait destinée à atteindre, par suite de sa position avantageuse. Malheureusement, l'expérience prouva que cet espace était très-difficile à abriter contre les gonflements dévastateurs de la rivière, et il fallut bientôt renoncer aux ambitieux projets d'agrandissement, conçus d'abord pour la ville naissante. Columbia s'est depuis

longtemps résignée à demeurer une humble bourgade. L'église qu'elle possède est la plus ancienne de l'État de l'Ohio.

PENDLETON est un florissant village, situé entre Columbia, en amont, et Fulton, en aval.

FULTON, un peu au-dessous de Pendleton, comté d'Hamilton, État de l'Ohio, est une petite ville d'environ trois mille cinq cents âmes de population, dans une situation très-prospère, et dont la principale industrie consiste dans les constructions navales. Dans le courant de la seule année 1847, trente-quatre steamboats, quatre steamships, deux barques, un brick et un navire ordinaire ont été établis et lancés à l'eau.

La ville, qui s'étend le long de l'Ohio river, sur un parcours de deux milles et demi, atteint la limite de la commune de Cincinnati. Elle possède quatre églises, deux écoles publiques, dix chantiers de constructions navales, parfaitement aménagés, neuf scieries à vapeur, une fonderie, beaucoup d'ateliers pour la construction de toutes sortes de machines, nombre de stores ou magasins.

Le chemin de fer du Little-Miami passe par la la principale rue de Fulton.

JAMESTOWN, en face Pendleton, sur le bord opposé de l'Ohio river, est un village d'environ quatre cents âmes de population, qui appartient à l'État du Kentucky. Les deux localités sont mises en communication par un steam-ferry (bac à vapeur) qui traverse la rivière en quelques minutes, et plusieurs fois le jour.

CINCINNATI, chef-lieu du comté d'Hamilton, État de l'Ohio, est la plus vaste cité de l'Ouest. Elle s'élève sur la rive droite de l'Ohio river, à l'opposite de l'embouchure du Licking river. Elle est à quatre cent soixante-cinq milles de Pittsburgh, par voie de terre, à cent trente-deux milles au-dessus de Louisville, à six cent cinquante milles de New-York, par le lac Erié, à six cent dix-sept milles de Philadelphie, à cinq cent vingt milles de Baltimore, à quatre cent quatre-vingt-dix-sept milles de Washington-City, capitale de l'Union, à quatre cent quatre-vingt-quatorze milles au-dessus de l'embouchure de l'Ohio river, et à quatorze cent quarante-sept milles de New-Orleans.

Cincinnati occupe l'extrémité orientale d'une vallée magnifique, qui mesure environ douze milles de circuit, et que ferme un rideau de collines boisées. Le cours de l'Ohio coupe cette vallée presque dans sa partie centrale.

L'origine de la vaste cité remonte au 24 décembre de l'année 1788. Ce ne fut d'abord qu'un imperceptible groupe de misérables cabanes servant à abriter quelques pionniers, venus, en cet endroit, sous la conduite de Mathias Denman et Robert Patterson, pour y coloniser des terres achetées par John Clèves Symmes. Cette acquisition, confinant à l'Ohio river sur un parcours de vingt-sept milles, contenait une superficie de trois cent onze mille six cent quatre-vingt-deux acres de terre. Quand on traça le plan de la cité, des espaces furent réservés pour la construction des écoles publiques et des édifices religieux.

Les hardis pionniers, fondateurs de Cincinnati, avaient débarqué à l'opposite de l'embouchure du Licking river, tout près du point où s'opère, aujourd'hui, la jonction des deux rues *Front* et *Water*. La localité naissante s'appela d'abord Losantiville ; mais ce nom fut bientôt remplacé par celui qu'elle porte à cette heure.

En février 1789, un nouveau groupe de pionniers, sous la conduite immédiate du juge Symmes, prit terre à l'endroit appelé aujourd'hui North-Bend, quinze milles au-dessous de Cincinnati, et y jeta les fondements d'une colonie destinée à prendre les proportions d'une vaste cité. Cette cité devait porter le nom de son fondateur Symmes. Dans le courant du mois de mars suivant, le nouvel établissement colonial reçut un détachement de soldats qui venait protéger le travail des colons. Il s'éleva, dès lors, une ardente rivalité entre les trois villes naissantes et voisines : Columbia, Cincinnati et North-Bend. Chacune d'elles prétendait à la suprématie sur les deux autres, et voulait devenir le marché principal, le centre du mouvement et des affaires. Cette jalouse compétition se termina à l'avantage de Cincinnati, par l'arrivée, dans cette ville, du major Daughty, qui venait de quitter le Fort-Harmar. Le major Daughty fit édifier, à Cincinnati, un fort désigné sous le nom de Fort-Washington, et y appela de suite les troupes de North-Bend. Ce fort s'élevait sur ce qu'on appelle aujourd'hui *Arch-Street*, entre les rues *Troisième* et *Quatrième*, à l'est de *Broadway*. L'année sui-

vante, le comté d'Hamilton, dont Cincinnati est le chef-lieu, comme nous l'avons dit, fut organisé par le général Saint-Clair, qui avait succédé au major Daughty, dans le commandement des troupes du Fort-Washington.

La cité naissante se vit fréquemment troublée par les incursions déprédatrices des hordes indiennes du voisinage. Parmi les officiers successivement chargés de la défendre, un seul, le capitaine William-Henry Harrisson, a su conquérir un nom historiqne. Sa réputation de bravoure et de talent l'éleva plus tard à la présidence des États-Unis.

La première église érigée à Cincinnati date de 1792, et fut, dès l'origine, affectée à l'exercice du culte presbytérien. Elle forme ce qu'on appelle aujourd'hui l'encoignure de la rue du *Maine* et de la rue *Quatrième*. C'est dans cet édifice que reposent les cendres des pionniers fondateurs de la cité.

Dans le courant de l'année 1793, William Maxwell créa, à Cincinnati, le premier journal qui ait paru dans la contrée. Ce journal était intitulé *the Sentinel of the Northwestern territory* (la Sentinelle du territoire Nord-Ouest).

Depuis son origine jusqu'au début de ce siècle, la cité progressa lentement, mais à partir de cette époque, les chiffres qui expriment sa croissance résument les rapides développements accomplis par cette vaste et féconde région qu'on appelle, aux États-Unis, *the Great-West* (le Grand-Ouest). La population de la ville, qui n'était que de sept cent cinquante habitants en 1800, a successivement atteint les chiffres de deux mille cinq cent quarante, en 1810, — neuf mille six cent soixante-deux, en 1820, — vingt-quatre mille huit cent trente, en 1830, — quarante-six mille trois cent trente-huit, en 1840, — quatre-vingt-dix mille, en 1847, — cent quinze mille quatre cent trente-huit, en 1850. Elle dépasse aujourd'hui cent cinquante mille âmes. Un tiers de cette population est d'origine germanique.

La cité occupe deux plateaux : l'un, appelé *le bottom*, règne le long du cours de l'Ohio, et l'autre, désigné sous le nom de *hill* (la colline), s'élève graduellement à soixante pieds au-dessus du premier, et à cent huit pieds au-dessus de l'étiage de la rivière. Des voies en pente douce facilitent les communications entre les deux plateaux. La ville, très-régulièrement bâtie, est cou-

pée de larges rues ombragées de deux rangées d'arbres. Elle renferme dix-huit mille maisons, quatre-vingt-quatorze églises, dont plusieurs, notamment la cathédrale catholique de Saint-Pierre, constituent des édifices remarquables ; trois écoles littéraires, quatre écoles de médecine, une école de droit, des pensions de demoiselles, plusieurs couvents, quatre colléges, treize belles écoles publiques, fréquentées par sept à huit mille enfants ; sept banques avec un capital de plus de six millions de dollars, huit vastes places publiques, une prison, un palais de justice, où trois cours siégent presque constamment ; un hôtel de ville, une magnifique bourse, une bibliothèque commerciale, renfermant plus de douze mille volumes, et instituée par une société de six cent vingt-trois membres ; une école de mécanique, avec sa bibliothèque composée d'environ trois mille volumes ; un musée, un observatoire, élevé sur un point qui commande la ville, et d'où l'œil embrasse une admirable perspective. La fondation de cet observatoire est due à John Quincy Adams. Cincinnati compte, en outre, un bel hôtel des postes, trois théâtres, de gigantesques appareils hydrauliques pour la distribution des eaux desti-

nées à l'alimentation de la population, des usines à gaz, l'hospice du commerce, l'asile des aliénés, quatre orphelinats, deux loges maçonniques, six loges de old-fellows, seize offices d'assurances, etc., etc

Les intérêts de la publicité sont représentés et servis, à Cincinnati, par treize journaux quotidiens, cinq feuilles hebdomadaires et quatre revues mensuelles.

La ville est remarquable par la beauté et la richesse de ses magasins. Les maisons de gros, surtout depuis quelques années, y ont pris une extension considérable. L'ensemble de son mouvement commercial est immense et s'alimente d'un capital estimé à plus de cinquante millions de dollars. Elle n'a pas un rang moins élevé au point de vue industriel : on compte, dans la ville ou la banlieue, environ trois cents machines à vapeur communiquant le mouvement à des fonderies, à des ateliers pour la construction des machines, à des ébénisteries, à des moulins, à des scieries, à des laminoirs, en un mot, à toutes sortes d'usines et de manufactures. L'industrie dominante, à Cincinnati, est celle de la salaison des viandes de bœuf et de porc. Pour ces derniers

animaux seulement, il y a vingt abattoirs aménagés et outillés de façon à débiter chacun mille porcs par jour. Plus d'un million de jambons sortent annuellement de là pour être expédiés sur tous les marchés du monde.

Un pareil volcan d'activité industrielle et commerciale, toujours en éruption, suppose et exige non-seulement de nombreux débouchés, mais encore des moyens d'y atteindre. Cincinnati, sous ce double rapport, est un des centres populeux les mieux partagés de l'Union américaine. Indépendamment de l'Ohio river, constamment sillonné de steamboats, flat-boats, etc., et qui la met en rapport avec une multitude d'autres cours d'eau, notamment l'immense Mississipi, sept routes principales conduisent de cette cité aux divers points des États de l'Indiana, de l'Ohio et du Kentucky. Deux grandes lignes ferrées s'ajoutent à ces premiers moyens de circulation. L'une aboutit à New-York par la voie de Columbus, de Cleveland, et à Sandusky-City par la voie de Springfield; l'autre traverse Hamilton, Dayton, et se relie, à Springfield, avec le chemin de Sandusky-City. Ces deux troncs principaux se ramifient en un grand nombre d'embranchements

plus ou moins considérables. Pour compléter l'ensemble de ces moyens de communication, il faut porter en ligne de compte deux canaux, le premier pénétrant au cœur de l'Indiana, et le second s'étendant jusqu'à Toledo, sur le lac Erié. Une branche de ce dernier canal aboutit à Lafayette (Indiana).

Un réseau complet de lignes télégraphiques met Cincinnati en rapport instantané avec les différentes parties de l'Etat de l'Ohio, aussi bien qu'avec les points principaux de la confédération américaine.

Sur la croupe arrondie et plantureusement boisée des collines qui forment l'arrière-plan de la cité, on aperçoit deux jolis villages, Mont-Auburn et Walnut-Hills. Ce dernier possède une grande institution théologique, appelée *Lane Seminary*, et que dirige la nouvelle Ecole Presbytérienne. Les deux villages servent de résidence aux plus riches négociants de Cincinnati.

Le sol du comté est très-favorable à la vigne, et ce genre de culture y atteint un haut degré de perfection et de développement. Le vin qu'on en tire est généralement alcoolique et *couvert*, mais il se dépouille vite, et acquiert, en vieillissant,

des qualités qui le font rechercher des gourmets.

Au nord de Cincinnati, s'élèvent, à de plus ou moins grandes distances, quelques localités industrieuses, parmi lesquelles nous mentionnerons seulement Hamilton et Dayton ; la première à vingt et un milles, et la seconde à cinquante milles de la grande cité. Dayton n'a pas moins de onze mille âmes. On y remarque un grand nombre de manufactures, principalement mises en activité par l'eau du canal de Miami et de l'un des biefs qui alimentent ce canal.

NEWPORT, sur le bord méridional de l'Ohio river, à l'embouchure du Licking river, par conséquent à l'opposite de Cincinnati, appartient au comté de Campbell, Etat du Kentucky. C'est une petite ville en voie de rapide accroissement. Sa population, son industrie, son commerce et sa richesse ont plus que doublé dans les cinq dernières années. Elle possède plusieurs églises, beaucoup d'écoles, des loges maçonniques, des loges de Old-Fellows, quantité de stores, des moulins, etc, On y compte plus de sept mille habitants.

A un demi-mille de l'embouchure du Licking, sur le bord de l'Ohio, on voit l'habitation de feu

le général James Taylor. Elle couronne poétiquement un tertre inondé des flots d'une luxuriante végétation.

Un steam-ferry, qui traverse le cours de l'Ohio plusieurs fois par jour, met Cincinnati en communication avec Newport. Cette dernière ville est reliée à Covington par un pont jeté sur le Licking river.

ALEXANDRIE, chef-lieu du comté de Campbell, se trouve à treize milles dans l'intérieur. Localité sans importance.

COVINGTON, sur le côté inférieur de l'embouchure du Licking river, dans le comté de Kenton, Etat du Kentucky, s'élève dans une jolie plaine, à l'abri des inondations. C'est une ville de onze à douze mille âmes, remarquablement bien construite, et qui renferme un bel hôtel de ville, huit églises, deux imprimeries, un collége théologique, appartenant à la secte religieuse des *Baptits* et très-richement doté, près de cent magasins ou stores, trente-cinq manufactures de tabac, un laminoir, trois corderies, un moulin à vapeur, des fabriques de tissus de coton

et de soieries, etc. Covington, vu du haut des collines qui forment l'arrière-plan de Cincinnati, paraît être la continuation de cette vaste cité. La circulation entre les deux localités s'effectue au moyen d'un steam-ferry qui traverse le cours de l'Ohio river de cinq minutes en cinq minutes.

Les étrangers ne manquent jamais d'aller visiter le magnifique cimetière de Covington, qui se trouve à un mille environ de la ville. Il porte le nom gracieux et mérité de *Linden Grove*, c'est-à-dire *Bocage des Tilleuls*.

A quatre milles, dans l'intérieur du pays, on trouve les *Sources de Latone*, rendez-vous de la fashion pendant l'été.

Le sol du comté de Kenton est généralement montagneux, mais très-productif. Indépendance en est le chef-lieu, prérogative qui constitue son seul titre à une mention.

INDUSTRY, dix milles en aval de Cincinnati, est un petit village qui compte à peine deux cents habitants.

HOME-CITY, quatre milles au-dessous d'Industry, a encore moins d'importance.

NORTH-BEND, seize milles plus bas que Cincinnati, comté d'Hamilton, Etat de l'Ohio, près de l'embouchure du Great-Miami river, doit sa fondation au juge John Cleves Symmes. Tracée d'abord sur un vaste plan dont le temps a effacé les vestiges, cette localité, qui aspirait, dès l'origine, à devenir une grande cité manufacturière et un gigantesque centre commercial, est restée une insignifiante bourgade, par suite de circonstances dont nous avons fait mention en parlant de Cincinnati. Elle ne se recommande à l'attention des touristes et des voyageurs que parce qu'elle possède, dans ses environs, et à courte distance l'un de l'autre, le tombeau de son fondateur Symmes et celui de l'illustre Harrisson, qui, d'une position infime, sut s'élever à la suprême magistrature des Etats-Unis. Du haut du mausolée d'Harrisson, simplement édifié en briques rouges, la vue découvre et embrasse de magnifiques perspectives , dans trois Etats limitrophes : l'Ohio, l'Indiana et le Kentucky.

LE GREAT-MIAMI RIVER, quatre milles en aval de North-Bend, sort de la partie nord-ouest de l'Etat de l'Ohio, coule dans une direction sud-

ouest, à travers une des contrées les plus belles et les plus fertiles qu'on puisse voir, et se jette dans l'Ohio river, après avoir marqué, sur un faible parcours, la ligne frontière de l'Indiana. Beaucoup de fermes et de moulins sont établis sur ses deux rives. Son principal affluent est le Mad, qui prend naissance dans le comté de Logan, arrose une charmante et populeuse vallée, et s'unit au Great-Miami, à Dayton, soixante-dix milles au-dessus de l'embouchure de ce cours d'eau.

Plusieurs localités industrieuses s'élèvent sur les bords du Great-Miami river; Hamilton, Dayton, Troy et Piqua sont les seules qui méritent une mention.

LAWRENCEBURGH, deux milles au-dessous du Great-Miami river, chef-lieu du comté de Dearborn, État de l'Ohio, est une petite ville construite sur un fertile bottom, et qui sert d'entrepôt aux produits des riches vallées qu'arrosent le Miami et le Whitewater. La plus ancienne partie de la ville a, pour assiette, un terrain bas que visite fréquemment le flot courroucé des inondations. La nouvelle ville, au contraire, appelée New-Lawrenceburgh, est assise sur un plateau élevé,

d'où elle peut impunément braver les plus redoutables gonflements de la rivière.

Le canal du Whitewater-Valley, qui offre de belles prises d'eau, unit Lawrenceburgh à Cambridge, où il se relie à la route nationale, après un parcours de soixante-six milles, à travers les plus riches terres de l'Indiana. Plusieurs localités d'une certaine importance, entre autres, Harrison, Brookville, Connersville et Cambridge s'élèvent sur le bord de ce canal.

Lawrenceburgh, dont la population est d'environ quatre mille âmes, renferme six églises, beaucoup de magasins, un palais de justice, trois vastes moulins à froment, un moulin à maïs, un moulin à huile, deux scieries mécaniques, une filature et une des plus grandes distilleries de l'Ouest, produisant cent barils de whisky par jour.

Wilmington, qui fut chef-lieu du comté de Deaborn avant Lawrenceburgh, se trouve à plusieurs milles dans l'intérieur. L'académie florissante dont cette localité est le siége constitue son seul titre à l'attention des étrangers.

PETERSBURGH, deux milles au-dessous, dans

le comté de Boone, Etat du Kentucky, est un village d'environ trois cents âmes. Il possède deux églises, deux stores et deux écoles. Très-probablement, le sol qui sert d'assiette à ce village était autrefois un cimetière des aborigènes. On y trouve fréquemment des ossements humains, des vases de terre, des ustensiles en pierre curieusement sculptés, etc.

Un peu au-dessus de Petersburgh, on montre les ruines d'une vaste fortification indienne.

Burlington, chef-lieu du comté, s'élève à huit milles dans l'intérieur. Localité sans importance.

AURORA, deux milles au-dessous, à l'embouchure du Hogan creek, comté de Deaborn, État de l'Indiana, est une petite ville de trois mille âmes, dont la prospérité s'accroît rapidement. Sa fondation remonte à 1819. Elle renferme deux églises, douze à quinze stores, une scierie mécanique, une vaste distillerie et nombre de tonnelleries en perpétuelle activité. On y abat annuellement dix à douze mille porcs, destinés à l'exportation. Un steamboat fait chaque jour le service entre cette localité et Cincinnati.

BELLEVIEW, six milles plus bas, dans le Kentucky, est un groupe de huit à dix maisons, où l'on trouve deux stores.

RISING-SUN (soleil levant), trois milles en aval, chef-lieu du comté de l'Ohio, État de l'Indiana, occupe un des hauts plateaux qui bordent le cours de l'Ohio river. Situation charmante et salubre. Rising-Sun possède trois églises, une académie, un beau palais de justice, une imprimerie, nombre de stores, une grande fabrique de tissus de laine et de tissus de coton, deux moulins, une distillerie et une vaste tannerie. Sa population est d'environ deux mille cinq cents âmes. La contrée qui s'élève derrière cette petite ville est très-belle et d'une extrême fécondité.

MILLERSBURGH, trois milles plus bas que Rising-Sun, sert de débarcadère aux populations et aux produits de plusieurs comtés de l'intérieur de l'Indiana.

LE BIG-BONE-LICK CREEK (le creek des gros ossements), neuf milles en aval de Millersburgh, mais dans le Kentucky, est un cours

d'eau torrentueux. A environ deux milles de son embouchure, on voit les *Big-Bone-Lick springs*, sources célèbres dont l'eau est fortement imprégnée de sel. Le nom du creek et des sources vient des squelettes de mastodontes, de mammouths et d'éléphants arctiques, trouvés à profusion sur la surface du sol environnant. M. James Douglas est le premier homme blanc qui ait signalé l'existence de cet immense ossuaire. Il le découvrit dans le courant de l'année 1773, et passa plusieurs jours à le visiter, logeant, la nuit, dans la carcasse éburnée d'un mastodonte, où il s'était improvisé un habitacle suffisamment confortable pour la circonstance. Le curieux rapport qu'il a laissé sur les dimensions des ossements observés par lui prouve l'existence primitive, sur notre globe, d'animaux beaucoup plus grands que tous ceux que nous voyons vivre maintenant à sa surface. Deux *défenses* d'éléphant, mesurées par James Douglas, avaient une longueur de onze pieds, sur plus de sept pouces de diamètre à la base, et les fémurs de l'animal auquel avaient appartenu ces deux défenses étaient longs de cinq pieds. Les côtes présentaient des dimensions analogues. On voit, par là, quelle devait être la

taille du sujet muni d'une semblable ossature.

Les plus beaux restes de cette création antédiluvienne, colligés par des hommes compétents, sont allés successivement enrichir les musées de divers États de l'Union.

La tradition des Indiens-Delaware explique d'une manière aussi curieuse que naïve l'existence du colossal ossuaire que nous venons de mentionner. Suivant cette tradition mythique, à une époque qui se perd dans la nuit des temps, le troupeau dont les gigantesques débris jonchent encore le sol, aux environs de l'embouchure du Big-Bone-Lick creek, ravageait tellement les *chasses* de l'homme rouge (Indien), que celui-ci se voyait exposé à manquer de nourriture. Le *Grand-Esprit* (Dieu), prenant en pitié la profonde détresse où était plongée sa créature de prédilection, s'arma un jour de son divin carquois, et vint se poster au sommet d'un rocher voisin, où l'on aperçoit encore la trace de ses pieds immortels. De là, il se mit à lancer ses traits vengeurs sur le troupeau voué à la mort. A l'exception du Grand-Taureau (probablement le buffle) qui, présentant toujours le front au Seigneur irrité, évitait ses flèches par d'habiles mouvements de tête, tout

périt dans l'immense hécatombe. A la fin, cependant, le Grand-Esprit parvint à déjouer la ruse du Grand-Taureau, et l'atteignit au flanc. Exaspéré par la douleur de sa blessure, et écumant de rage, l'animal se précipita alors, par bonds furieux, dans les flots de l'Ohio river, d'où il gagna le cours du Wabash, puis celui de l'Illinois et, finalement, les grands lacs, aux environs desquels il vit encore.

Telle est la façon dont la tribu des Indiens-Delaware explique traditionnellement, aux voyageurs et aux touristes, la phénoménale jonchée de charpentes osseuses qu'on trouve près de l'embouchure du Big-Bone-Lick creek. Nous avons rapporté fidèlement cette explication. Si elle manque complétement de solidité scientifique, on conviendra, du moins, qu'elle est empreinte d'une certaine dose de poésie. Le mythe indien ne peut-il pas, sous ce rapport, soutenir la comparaison des plus charmantes fables de notre antiquité païenne ?

HAMILTON, immédiatement au-dessous de l'embouchure du Big-Bone-Lick creek, est un petit village du comté de Boone, dans l'État du

Kentucky. On y remarque quatre ou cinq stores. Population : deux cent cinquante à trois cents âmes.

PATRIOT, deux milles plus bas, comté de Switzerland, Indiana, est un village de six à sept cents âmes, qui possède cinq stores et trois églises.

WARSAW, onze milles en aval, chef-lieu du comté de Gallatin, dans le Kentucky, portait primitivement le nom de Fredericksburgh. Cette bourgade, dont l'activité industrielle et commerciale s'accroît de jour en jour, renferme un palais de justice, deux églises, trois écoles, douze à quinze stores, un grand magasin d'épicerie, deux pork-houses (maisons où l'on prépare le porc destiné à l'exportation), une manufacture de tabac, un moulin à farine et une distillerie. Sa population est d'un millier d'habitants. La contrée environnante est montagneuse, mais très-productive. On y fait d'amples récoltes de maïs, de froment, de tabac et de bois de construction.

NEW-YORK, quelquefois appelé LITTLE-

YORK, un mille au-dessous, dans le comté de Switzerland, État de l'Indiana, est un petit village d'environ deux cents âmes, qui renferme quatre stores.

VEVAY, dix milles plus bas, est le chef-lieu du comté de Switzerland, Indiana. Sa fondation, due à quelques familles suisses, remonte à l'année 1804. Expérimentée dès les débuts de cette colonie, la culture de la vigne a parfaitement réussi dans toute la contrée environnante, et s'y est, depuis lors, développée d'une façon considérable. Le raisin qui vient le mieux sur le terroir de Vevay est celui que les Américains désignent sous le nom de *Cap grape*. Il donne en abondance un vin qui rappelle le *Petit-Bordeaux*, et qui est fort estimé aux Etats-Unis.

Vevay possède un palais de justice, une académie, une imprimerie, des tonnelleries et beaucoup de stores. Sa population, où domine l'élément suisse, dépasse deux mille âmes.

GHENT, à l'opposite de Vevay, dans le comté de Carroll, État du Kentucky, n'a guère que quatre cents âmes de population. C'est un char-

mant village, qui possède trois églises, cinq ou six stores et une manufacture de tabacs.

CARROLLTON, autrefois PORT-WILLIAM, dix milles en aval, à l'embouchure même du Kentucky river, est le siége du comté de Carroll, État du Kentucky. Sa fondation remonte à 1784. Cette bourgade, née comme tant d'autres de ses sœurs américaines, sous la protection d'un block-house, a vu son enfance fréquemment et tragiquement troublée par les incursions déprédatrices des Indiens. Les malheurs qui ont entouré son berceau semblent avoir nui à sa croissance. On n'y compte encore que douze cents habitants. Elle renferme un palais de justice, une académie, trois églises, sept stores, une scierie à vapeur et une corderie.

A quatre milles environ de Carrollton, dans le lit du Muddy-Fork-of-White-Run, cours d'eau sans importance, on montre une curiosité naturelle qui vaut la peine d'être vue. C'est une roche calcaire représentant parfaitement deux hommes, l'un assis, l'autre couché sur le dos. Vues à distance, ces deux figures pourraient être prises pour l'œuvre d'un éminent artiste.

LE KENTUCKY RIVER prend naissance dans les monts Cumberland, qui se dressent entre l'État du Kentucky et celui de la Virginie. Après un trajet d'environ deux cents milles, il mêle ses eaux aux sources des rivières Licking et Cumberland. Les bateaux plats circulent facilement sur cent cinquante milles de son parcours, et, au moyen d'écluses et autres travaux d'art, on l'a rendu accessible aux petits steamboats, jusqu'à la ville de Frankfort, qui s'élève à soixante milles de son embouchure. Le Kentucky river coule généralement entre les murs d'un étroit chenal, creusé à pic dans une formation que les géologues ont coutume de désigner sous le nom de *calcaire ancien*. La houille et une espèce de marbre, susceptible d'un beau poli, se montrent sur plusieurs points du rivage. Près de l'embouchure, on trouve de vastes fortifications en ruine, ainsi que d'autres restes curieux, ayant appartenu à la race autochthone. Au-dessus de Frankfort, sur le bord même de la rivière, s'élève Boonesborouhg, localité célèbre dans l'histoire de l'Ouest, par les innombrables attaques dont elle a été l'objet de la part des naturels. C'est là que Daniel Boone, qui est, à juste titre, considéré

comme le père de l'Etat du Kentucky, construisit un fort, en 1775, et qu'il installa le premier noyau de colons autour duquel est venu peu à peu s'agglomérer, dans l'Etat, le million d'âmes dont se compose sa population actuelle.

Les scènes paysagesques qui se déroulent le long du Kentucky river peuvent rivaliser de majestueuse splendeur avec celles qu'étalent les bords si renommés de l'Hudson.

FRANKFORT, capitale de l'Etat du Kentucky, s'élève sur le côté oriental du Kentucky river, à soixante milles de l'embouchure de ce cours d'eau, comme nous l'avons déjà dit. Sa population est d'environ cinq mille âmes. Située dans une vallée profonde, que resserre un rempart de rochers à pic, la ville présente une masse compacte de belles constructions. Elle possède un beau palais, où siége le gouvernement de l'Etat, un tribunal, un pénitentiaire, une banque gouvernementale, quatre églises, quarante à cinquante stores, et trois grandes fabriques de toiles. On y publie un journal en anglais et en allemand.

A trente milles environ de Frankfort et à huit

milles seulement du Kentucky river, on trouve les sources fréquentées de Harrodsburgh (Harrodsburgh-Springs). A vingt milles de l'embouchure du Kentucky, un chemin de un mille et demi conduit à des sources plus fréquentées encore. Ce sont celles de Drennon (Drennon-Springs). Elles réunissent, dans un espace restreint, toutes les variétés connues des eaux ferrugineuses ou sulfureuses, et passent pour avoir de grandes vertus curatives.

PRESTON, petit village de cent cinquante âmes environ, se rencontre immédiatement au-dessous de l'embouchure du Kentucky river.

MADISON, dix milles en aval, chef-lieu du comté de Jefferson, Etat de l'Indiana, est une des localités les plus florissantes des bords de l'Ohio river. Ses développements ont été très-rapides pendant le cours des dernières années. Elle occupe une situation charmante, et, nonobstant le voisinage de Cincinnati et de Louisville, l'avenir lui réserve un rang élevé parmi les grandes cités américaines. Elle sert d'entrepôt aux marchandises destinées à la consommation

de l'intérieur de l'Etat, et aux produits qui, de cet Etat, doivent monter ou descendre le cours de l'Ohio. La ville est bien bâtie, et sa population excède neuf mille âmes. Elle possède onze églises, un office de télégraphie, nombre de magasins d'étoffes, des boutiques d'épiceries, des maisons de commission et d'expédition, plusieurs stores, un vaste moulin, des fabriques diverses, de grands pork-houses et quatre superbes steamboats.

Un chemin de fer relie Madison à Indianopolis, capitale de l'Etat. Distance entre les deux localités : quatre-vingt-quinze milles.

INDIANOPOLIS, siége du gouvernement de l'Indiana, comme nous venons de le dire, s'élève sur le bord du White river, au centre d'une région fertile. On y compte plus de huit mille âmes de population. Cette ville est à cent huit milles de Cincinnati, et à cinq cent soixante-trois milles de Washington-City, capitale de l'Union. Elle renferme un beau palais d'Etat, nombre d'églises, d'écoles et de stores.

Indianopolis progresse rapidement.

MILTON, un peu au-dessous de Madison, dans

le comté de Trimball, Etat du Kentucky, est un village d'environ deux cents âmes, qui possède trois stores.

BEDFORT, chef-lieu du précédent comté, n'a pas d'autre importance que celle que lui donne cette prérogative politique.

HANOVER-LANDING, six milles en aval de Milton, dans le comté de Jefferson, Etat de l'Indiana, est un simple point d'atterrage. A quelques milles plus à l'intérieur, se trouve South-Hanover, qui renferme un collége d'une grande célébrité.

NEW-LONDON, quatre milles plus bas que Hanover-Landing, même Etat, est une localité insignifiante.

BETHLEHEM, huit milles au-dessous, même Etat, est un village qui renferme cinq cents habitants, une église et trois stores.

WESTPORT, six milles en aval, dans le comté d'Oldham, Etat du Kentucky, possède deux

églises, trois stores et un vaste moulin à farine. On n'y compte guère que quatre cents âmes de population.

LA GRANGE, chef-lieu du précédent comté, dans l'intérieur, renferme un florissant établissement d'éducation, appelé *Masonic college*, et qui est sous la haute direction de la Grande Loge maçonnique du Kentucky.

CHARLESTON-LANDING, douze milles au-dessous de Westport, est le point où débarquent les personnes se rendant à Charleston, chef-lieu du comté de Clark, Indiana.

UTICA, cinq milles en aval du précédent atterrage, est un village de quatre cents âmes, dont on vante la situation prospère et les rapides progrès.

JEFFERSONVILLE, qui se trouve à neuf milles au-dessous de Charleston-Landing, renferme plus de deux mille habitants. On y compte plusieurs églises, un office pour la vente des terres fédérales, une prison, une grande impri-

merie et nombre de stores. De cette ville, dont la position élevée commande tout le pays environnant, on aperçoit les Chutes de l'Ohio, merveilleusement encadrées dans la plus charmante des perspectives. A un mille en arrière de la localité, il existe des *eaux* célèbres, où les visiteurs trouvent toujours une installation confortable, à des prix qui n'ont rien d'excessif.

LOUISVILLE, un mille en aval, près des chutes de l'Ohio river, est le chef-lieu du comté de Jefferson, Etat du Kentucky. Cette place importante se trouve à six cent sept milles de Pittsburgh, et à quatre cent quatre-vingts milles de New-Orleans. Elle passe généralement pour avoir été fondée en août 1773, par le capitaine Thomas Bullit, mais nous pensons que c'est là une erreur. Il nous a été absolument impossible de trouver la trace d'aucun établissement sérieux, sur l'assiette qu'occupe Louisville, avant l'année 1778. A cette époque seulement, le général George Rogers Clark amena, dans le pays, un groupe de colons, qui s'établit à l'endroit qu'on appelle *Corn-Island*. Après s'être emparé de tous les postes anglais, sur le Wabash, le général vint

occuper le site où s'élève aujourd'hui Louisville, et y fit construire un simple blockhouse. C'était vers la fin de 1778. Quatre ans après, c'est-à-dire en 1782, cet ouvrage de défense se transforma en un vaste fort qui prit le nom de *Fort-Nelson*. La ville naissante n'avait guère encore qu'une trentaine d'habitants pour toute population. Elle a fait, depuis lors, de rapides progrès ; qu'on en juge par les chiffres que nous allons produire.

On y comptait six cents âmes, en 1800, — treize cents, en 1810, — quatre mille, en 1820, — dix mille quatre-vingt-dix, en 1830, — vingt et un mille, en 1840, — vingt-huit mille, en 1843, — trente-deux mille, en 1845, — quarante-trois mille deux cent-dix-sept, en 1850. Il y a aujourd'hui plus de soixante mille habitants.

Louisville est la cité la plus commerçante du Kentucky et l'une des plus considérables de l'Ouest. Elle occupe un vaste plan incliné, à soixante-dix pieds au-dessus de l'étiage de l'Ohio river. Ses rues, très-larges et généralement ornées de belles maisons, se coupent toutes à angle droit. Elle renferme un hôtel de ville, un magnifique palais de justice, une école de médecine, une université, deux hospices, un asile pour les

aveugles, trente églises, vingt-huit écoles, des offices de télégraphie, deux orphelinats et une maison de force. Il faut citer, en outre, un grand nombre de fonderies, de laminoirs, de moulins à farine, de porck-houses, d'usines et de fabriques diverses. Les intérêts de la publicité y sont activement servis par quatre journaux quotidiens, quatre journaux tri-hebdomadaires, dix feuilles hebdomadaires, une revue mensuelle et une autre trimestrielle.

Primitivement, les chutes de l'Ohio river, pendant les basses eaux, interrompaient la navigation à Louisville. Pour obvier à ce grave inconvénient, on a ouvert un canal qui part de cette dernière ville, et rejoint le cours de l'Ohio à Shippingsport. Quoiqu'il n'ait guère que deux milles de longueur, ce canal de contour a été d'une exécution aussi difficile que dispendieuse, tout son lit étant creusé dans le roc vif. Il mesure quarante pieds de profondeur en certains endroits, et sa largeur est plus que suffisante pour la libre circulation des plus grands steamboats. Une compagnie industrielle en partage la propriété avec le gouvernement fédéral.

Le 24 septembre 1816, le steamboat *Wash-*

ington, que commandait le capitaine Shreve, alla de Louisville à New-Orleans. C'est le premier voyage qui se soit fait, par bateau à vapeur, de l'une à l'autre de ces deux localités, séparées, comme on l'a déjà vu, par une distance de près de cinq cents milles. Le 3 mars de l'année 1817, cette entreprise hardie fut renouvelée par le même navigateur, et effectuée en seize jours. Le retour en exigea vingt-cinq. On va maintenant, de Louisville à New-Orleans, en moins d'une semaine.

D'après un rapport soumis par l'honorable M. Thomas Allen à une *convention* tenue, en 1847, à Chicago, douze cents steamboats, valant ensemble plus de seize millions de dollars, et quatre cents keel-boats ou flat-boats, étaient, dès 1846, affectés à la navigation des eaux de l'Ouest. La valeur totale des produits indigènes transportés annuellement sur ces eaux s'élevait à deux cent soixante millions de dollars. L'ensemble du mouvement commercial de l'Ouest entier représentait une valeur de quatre cent soixante millions de la même monnaie.

SHIPPINGSPORT, deux milles au-dessous de

Louisville, à l'extrémité inférieure du canal de contour dont nous avons parlé plus haut, est un petit village de chétive apparence, qui renferme un beau moulin, quatre stores et environ deux cents habitants.

PORTLAND, un mille plus bas, est un village de sept à huit cents âmes, qu'anime un mouvement industriel et commercial assez remarquable. Il se trouve relié à Louisville par une ligne régulière d'omnibus, et à New-Albany, sur le côté opposé de l'Ohio river, par un ferry-boat qui passe et repasse constamment ce cours d'eau. Portland présente beaucoup de belles constructions, et possède huit à dix stores ou magasins.

NEW-ALBANY, chef-lieu du comté de Floyd, à l'opposite de Portland, est une des villes les plus considérables de l'État de l'Indiana. On fait honneur de sa fondation à trois frères du nom de Scribner. Elle est régulièrement bâtie et percée de larges rues. La construction des steamboats y est portée à un plus haut degré de perfectionnement et de développement que dans aucune autre localité de l'Etat. Plusieurs autres branches

d'industrie y sont également dans une situation très-prospère.

New-Albany renferme onze églises, dont une seule appartient à la religion catholique, et les autres aux cultes dissidents des baptistes, des épiscopaliens, des méthodistes, etc. On y remarque un séminaire, fondé par les presbytériens, deux écoles de district, plusieurs écoles privées, une banque, deux imprimeries, trois fonderies de fer, une fonderie de cuivre, une fabrique de toile et environ cent trente stores ou magasins divers.

La ville comptait deux mille âmes de population, en 1830, — quatre mille deux cent vingt-cinq, en 1840, — neuf mille sept cent quatre-vingt-cinq, en 1850. Plus de dix-huit mille habitants la peuplent aujourd'hui. Elle est reliée à Salem par un chemin de fer. Chaque jour, des bateaux à vapeur qui sillonnent les eaux de l'Ohio et du Mississipi partent de New-Albany ou y arrivent.

LE SALT RIVER, dix-neuf milles plus bas, dans le Kentucky, est un cours d'eau qui tire son nom du sel cristallisé qu'on trouve en abondance sur ses rives. Des salines y ont été établies.

La plus ancienne de toutes est celle de Shepherdsville. On fut obligé, en la créant, d'y établir un poste militaire, connu sous le nom de *Mud-Garrison*, pour protéger les ouvriers employés à la fabrication du sel et leurs familles. Les indigènes fréquentaient alors les bords giboyeux du Salt river, et de terribles conflits éclataient entre eux et les blancs. Le récit de ces luttes, toujours ensanglantées, constitue la partie la plus émouvante de l'histoire de l'Etat du Kentucky. L'épisode suivant, que nous prenons au hasard, parmi cent autres, peut en fournir un douloureux témoignage.

Dans le courant du mois de mai de l'année 1778, un bateau, portant tout l'outillage nécessaire à la fabrication du sel, et monté par douze hommes armés et une femme, avait quitté Louisville, à destination du Salt river. Il remontait lentement ce cours d'eau, lorsqu'une circonstance aussi fatale qu'imprévue vint anéantir tout à coup l'expédition et ses projets. Amorcés par des cris semblables à ceux du dindon, et qui partaient d'un point peu éloigné du rivage, les membres de cette expédition eurent la malencontreuse idée de débarquer, pour se livrer, en passant, au plai-

sir de la chasse. Ayant pris terre, ils se dirigeaient sans défiance du côté des cris entendus, lorsqu'une bande de sauvages, cachée par un pli de terrain, les assaillit soudainement. Ces malheureux voulurent alors regagner en toute hâte l'embarcation qu'ils avaient imprudemment quittée; mais, poursuivis et serrés de trop près par leurs féroces ennemis, ils furent contraints d'engager le combat, malgré la disproportion énorme des forces. Onze d'entre eux périrent dans cette lutte désespérée. Il ne restait plus que la femme et un homme horriblement blessé, M. Crist, propriétaire du bateau et chef de l'expédition. Tous deux furent faits prisonniers par les Indiens, et emmenés presque aussitôt sur le territoire du Canada. A force d'audace et de persévérance, M. Crist parvint à reconquérir sa liberté, en se réfugiant dans un bois où il dut se traîner à plat ventre pendant trois jours et trois nuits, n'ayant pour toute nourriture que de l'herbe et des feuilles d'arbre. Les souffrances qu'il endura, en accomplissant cette périlleuse évasion, sont inimaginables. Toutes ses blessures, encore mal guéries, se rouvrirent une à une, et ne se cicatrisèrent ensuite qu'après une année de douleurs et de ma-

ladie. Pour le récompenser des cruelles épreuves qu'il avait subies avec tant de courage, ses concitoyens le nommèrent, en 1808, membre de la législature du Kentucky et député au congrès. M. Crist eut le bonheur de revoir l'infortunée compagne de sa captivité, qui était redevenue libre en payant rançon aux Indiens. Inutile de dire qu'elle avait, elle aussi, beaucoup souffert pendant son séjour au milieu des sauvages.

WEST-POINT, immédiatement au-dessous de l'embouchure du Salt river, dans le comté d'Hardin, Etat du Kentucky, est un petit village prospère, qui renferme quatre stores. On y a récemment établi un chantier de constructions navales et de radoub, dont l'activité s'accroît de jour en jour.

BRANDENBURGH, dix-huit milles plus bas, est le chef-lieu du comté de Mead, même Etat que le précédent. Cette localité, qui trône pittoresquement sur une haute falaise des bords de l'Ohio, possède un tribunal, deux églises, quatorze stores, des magasins d'épiceries et deux moulins à farine. Elle expédie tous les ans d'assez

notables quantités de maïs et de tabac. Sa population n'est guère encore que d'un millier d'âmes.

A l'extrémité méridionale du comté de Mead, on trouve la source de *Big-Spring*, ainsi appelée à cause de l'énorme volume liquide qui en jaillit. Le cours d'eau formé par cette source offre une particularité assez curieuse. Après un bref trajet de deux à trois cents yards, il rentre sous terre pour ne plus reparaître. Où va-t-il? où se jette-t-il? C'est ce que personne n'a pu découvrir encore.

MAUCKPORT, trois milles en aval de Brandenburgh, est un insignifiant village du comté d'Harrison, Etat de l'Indiana.

NORTHAMPTON, autre petit village du même comté, se trouve à sept milles au-dessous.

AMSTERDAM, deux milles et demi en aval, est une localité qui n'a pas plus d'importance que les deux précédentes, et qui appartient au même comté.

LEAVENWORTH, huit milles plus bas, comté

de Crawford, Indiana, est une bourgade commerçante, qui repose sur un plateau élevé. Elle renferme vingt stores, deux églises et une imprimerie publiant un journal. Sa population ne dépasse guère huit à neuf cents âmes.

FREDONIA, quatre milles et demi au-dessous, chef-lieu du comté de Crawford, Etat de l'Indiana, occupe le sommet d'une haute montagne, non loin du bord de l'Ohio river. Localité insignifiante, qui renferme quatre stores et environ trois cents habitants.

ALTON, quatorze milles au-dessous, sur le côté inférieur de l'embouchure du Little-Blue river (Petite Rivière Bleue), est un insignifiant village du comté de Perry, Indiana.

CONCORDIA, dix milles au-dessous, non loin d'une île appelée Flint-Island, comté de Mead, État du Kentucky, mérite à peine le titre de hameau. On y compte un peu moins de cent habitants.

ROME, douze milles en aval, à l'opposite de

l'embouchure du Sinking creek, chef-lieu du comté de Perry, Indiana, renferme un palais de justice, une prison, trois églises, un séminaire et plusieurs stores. Population : sept à huit cents âmes.

STEPHENSPORT, en face de Rome, à l'embouchure du Sinking creek, est un charmant petit village du comté de Breckenridge, dans l'Etat du Kentucky. Sa population n'est guère que de trois cent cinquante à quatre cents âmes. Le petit mouvement de navigation qui s'effectue sur le Sinking, à l'occasion du transport des produits de l'intérieur, donne à Stephensport une physionomie passablement animée.

LE SINKING CREEK débite un volume d'eau assez considérable pour mettre en mouvement, durant toute l'année, plusieurs moulins établis sur ses deux rives. Voici ce que, dans son admirable histoire du Kentucky, l'Américain M. Collins dit au sujet de ce cours d'eau :

« A environ sept milles de sa source, le Sinking creek s'enfonce subitement sous terre, dérobant ainsi toute trace de son existence, pen-

dant un trajet de cinq à six milles, après quoi il reparaît à la surface du sol, pour aller se jeter dans le paisible Ohio. Ce petit cours d'eau est naturellement barré, en un point, par une roche de huit pieds d'élévation, sur quarante de longueur, qui remplit à merveille l'office de chaussée pour un moulin établi au-dessous.

» Non loin du Sinking creek, on va voir fréquemment une vaste caverne appelée *Penitentiary-Cave,* qui n'a jamais été explorée complétement par personne. Quelques-uns des compartiments de cette étrange caverne rivalisent, pour la magnificence des décors et des curiosités qu'ils renferment, avec la fameuse grotte du comté d'Edmonson, Etat du Kentucky, et connue sous le nom de *Mammoth-Cave.* Dans l'une des *chambres* qui se trouvent à cent yards environ de l'entrée de la caverne, on admire une voûte de soixante à soixante-dix pieds d'élévation, et trois bassins toujours remplis d'une eau limpide et fraîche. Ces bassins, qu'on dirait faits de main d'homme, tant ils sont admirables de régularité, ont quinze pieds de longueur, quatre pieds de largeur, sur une profondeur de douze pouces. Ils s'élèvent au-dessus du sol, en forme de pile ou

d'auge, et, chose étonnante, la pierre dont ils sont formés ne présente, en aucun point, guère plus d'épaisseur qu'une lame de couteau de table. »

CLOVERPORT, dix milles en aval du Sinking creek, même comté, est un petit port qui tire principalement son importance de l'expédition des tabacs, abondamment récoltés dans le pays. On y embarque aussi d'autres produits, tels que froment, maïs, etc. Cloverport n'a que huit cents habitants environ. Il existe, dans son voisinage, de riches terrains de formation houillère. A quatre milles, dans l'intérieur, on trouve les sources de *White-Sulfur* (soufre blanc), de *Breckenridge* et de *Tar* (goudron).

HAWSVILLE, quatorze milles plus bas, chef-lieu du comté de Hancock, Etat du Kentucky, possède un palais de justice, deux églises, deux écoles et dix à douze stores. Sa population est de sept à huit cents âmes. On y fait un grand commerce du produit des houillères de la contrée. Les steamboats qui montent ou descendent le cours de l'Ohio s'y approvisionnent, à bon marché, de tout le charbon qui leur est nécessaire.

On en expédie aussi des quantités considérables à New-Orleans.

A quatre milles environ de Hawsville et à courte distance de l'Ohio river, on montre une petite citadelle naturelle, très-curieuse à voir. Elle est formée par un seul bloc rocheux de cinquante à cent pieds d'élévation, et d'un périmètre beaucoup plus grand au sommet qn'à la base, ce qui rend cette citadelle véritablement inexpugnable.

CANNELTON, sur le bord opposé de l'Ohio river, dans l'Indiana, est un charmant village de cinq à six cents âmes, qui possède une église et plusieurs stores ou magasins. On y fait un assez grand commerce de charbon de terre.

TROY, six milles au-dessous, dans le comté de Perry, même Etat que le précédent, est un petit village où l'on trouve une église, trois stores et des boutiques d'épiceries. Population : trois cent cinquante à quatre cents âmes.

MAXVILLE, un mille plus bas, dans l'Etat de l'Indiana, est un hameau de huit à dix maisons,

assis à l'embouchure de l'Anderson's river.

BATESVILLE, deux milles en aval, à l'embouchure du Crooked creek, Indiana, n'a pas plus d'importance que le précédent.

LEWISPORT, trois milles au-dessous, comté de Hancock, Etat du Kentucky, étale gracieusement ses maisons le long de l'Ohio river. Village d'environ quatre cents âmes, qui possède trois stores et quelques autres boutiques.

ROCKPORT, treize milles plus bas, comté de Spencer, Indiana, est un village d'environ sept cents âmes. Une roche granitique, s'élevant à une hauteur de huit à trente pieds au-dessus du rivage de l'Ohio, et qui porte le nom de *Rock Lady-Washington*, lui sert d'assiette. Le relief hardi de cette roche surgissant d'une berge basse, plate et monotone, donne au village un aspect pittoresque. La contrée environnante est très-belle et très-riche, produisant en abondance le maïs, le blé, etc.

OWENSBURGH, neuf milles au-dessous de

Rockport, chef-lieu du comté de Daviess, État du Kentucky, est une bourgade charmante, assise au sein d'un pays fertile et qui abonde en richesses minérales. Elle possède un palais de justice, quatre églises, une académie, dix-huit à vingt stores ou magasins divers. On y compte environ douze mille âmes de population.

Le comté porte le nom d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus éloquents orateurs du Kentucky, feu le colonel Joseph Hamilton-Daviess. Cet illustre citoyen faisait partie, en 1811, de l'expédition commandée par le général Harrison, contre les Indiens du Wabash. Le 7 novembre de la même année, étant parvenu au grade de major, il se fit tuer bravement à la tête de ses troupes, chargeant les indigènes dans le mémorable combat de Tippecanoe.

BON-HARBOR (Bon Port), trois milles en aval d'Owensburgh, même comté, progresse rapidement, et promet de devenir une importante cité manufacturière. Il y a déjà une des plus grandes fabriques de tissus de coton et de tissus de laine qui se soient établies dans l'Ouest. Bon-Harbor possède un bon port sur l'Ohio. Sa population

est d'environ trois mille âmes. Derrière la localité, à une distance de trois quarts de mille seulement, il existe une vaste houillère d'où l'on extrait annuellement d'énormes quantités d'excellent charbon de terre, et qui est reliée au cours de l'Ohio par une voie ferrée.

ENTERPRISE, trois milles au-dessous, est un petit village du comté de Spencer, Etat de l'Indiana. Il touche à un bottom uni, riche et plantureusement boisé.

POINT-ISABEL, trois milles plus bas, même comté, immédiatement au-dessous des *French-Islands* (Iles françaises), n'est qu'un hameau composé de dix à douze maisons.

NEWBURGH, primitivement Springleburgh, treize milles en aval, dans le comté de Warrick, Etat de l'Indiana, est une ville au berceau. Toutes ses maisons sont neuves, ce qui prouve qu'elle est sortie de terre en quelques années. On y compte trois églises, quatre stores, trois grandes maisons de commission, une scierie mécanique et un moulin à farine, mis en mouvement par la

vapeur. La population, qui se compose d'environ sept cents âmes, progresse rapidement. La contrée qui s'étend derrière Newburgh est d'une extrême fertilité.

Booneville, chef-lieu du comté, se trouve dans l'intérieur.

LE GREEN RIVER, six milles au-dessous, Kentucky, prend sa source dans la partie centrale de l'Etat, coule dans une direction ouest jusqu'à sa rencontre avec le Big-Barren river, dont il reçoit les eaux, et tourne ensuite au nord-ouest. Son cours généralement calme et profond a nécessité des travaux d'art pour devenir facilement navigable. A l'époque de la crue des eaux, les steamboats remontent le Big-Barren river jusqu'à la hauteur de Mammoth-Cave, ce qui constitue un parcours de cent soixante-cinq milles. Ils n'arrivent qu'à Bowling-Green, vingt milles au-dessous, quand les eaux sont basses. La contrée arrosée par cet affluent du Green river fournit à la navigation d'abondants chargements de maïs, de blé, de tabac, etc.

LE MAMMOTH-CAVE constitue une des curio-

sités naturelles les plus surprenantes qu'on ait encore découvertes sur le globe. C'est une grotte immense, située dans le comté d'Edmonson, Etat du Kentucky, à égale distance (quatre-vingt-dix milles environ) de Saint-Louis et de Nashville, et presque sur la route qui va de l'une à l'autre de ces deux localités. Le Green river passe à moins d'un demi-mille de Mammoth-Cave.

Nous nous bornerons, ici, à un aperçu très-sommaire de cette prodigieuse excavation souterraine. MM. Morton et Griswold en ont publié, en Amérique, une description complète, à laquelle nous renvoyons l'émigrant désireux de connaître, sur ce sujet étrange, plus de détails que n'en comporte notre *Guide*.

Quoique le Mammoth-Cave ait été exploré jusqu'à dix-huit milles de profondeur, on suppose que cette étendue ne constitue guère que le seuil (Threshold) de ce monde dérobé à la lumière du jour. La partie déjà connue renferme deux cent vingt-six avenues, quarante-sept dômes, dont un seul couvre un espace de deux acres, huit cataractes, vingt-trois abîmes, enfin plusieurs rivières, dont on ignore la source comme l'embouchure, et qu'habitent des poissons sans yeux. L'une

d'elles, appelée l'Echo, est assez large et assez profonde pour porter les plus grands steamers.

Des momies indiennes, trouvées dans l'intérieur du Mammoth-Cave, attestent que cette grotte gigantesque était connue des premiers habitants du sol. De nos jours, elle est visitée, pendant toute la belle saison, par une foule de curieux, appartenant aux diverses classes de la société, et venus de tous les points du monde. Ils trouvent à se loger confortablement dans un hôtel, établi à deux cents yards de la grotte, et où l'on prend des guides pour l'explorer, ce qui dure plusieurs jours. Nous ne savons rien au monde de plus poétique ni de plus charmant que la route suivie par les voyageurs, pour se rendre de l'hôtel au but de leur pèlerinage. C'est un large sentier qui descend en serpentant, dans un frais vallon, sous des arbres gigantesques, couronnés de pampres feuillus.

EVANSVILLE, huit milles et demi au-dessous de l'embouchure du Green river, est le chef-lieu du comté de Vanderburgh, dans l'Indiana. Ville d'environ sept mille âmes, bien bâtie et gracieusement assise sur un point élevé du rivage de

l'Ohio. Elle doit son importance commerciale au voisinage du Wabash river et à la richesse de la contrée intérieure. Un canal qui relie Terre-Haute, sur le Wabash, avec Evansville, met cette dernière en communication non interrompue, par voie d'eau, avec les lacs du Nord et les cités de l'Est.

Evansville renferme plusieurs églises, deux académies, l'une composée d'hommes, et l'autre, de femmes, trois imprimeries, deux journaux quotidiens, beaucoup de stores, une succursale de la banque de l'Etat, une grande distillerie, une scierie mécanique, une filature de laine et quelques autres manufactures.

La contrée environnante se peuple rapidement. A un mille de la localité, on trouve les sources célèbres de *Pigeon-Springs*, avec un bel établissement où les visiteurs reçoivent une hospitalité peu dispendieuse et confortable.

HENDERSON, douze milles en aval, chef-lieu du comté de même nom, Etat du Kentucky. Petite ville florissante, avec un port où s'embarque la plus grande partie du maïs et du tabac, récoltés en abondance dans toute la contrée qu'arrose le Green river. Elle possède un palais

de justice, six églises, quatre écoles, douze stores, cinq grandes manufactures de tabac, et quelques boutiques d'épiceries. Sa population dépasse deux mille âmes. Toute la contrée environnante est éminemment favorable à la culture du maïs et du tabac. On y trouve beaucoup de charbon de terre et de minerai de fer.

Henderson exporte annuellement, en moyenne, soixante-quinze mille bushels de maïs et sept millions de livres de tabac.

MOUNT-VERNON, vingt-six milles plus bas, est le chef-lieu du comté de Posey, dans l'État de l'Indiana. Bourg d'un millier d'habitants.

UNIONTOWN, dix milles au-dessous, à l'embouchure du Highland creek, comté de l'Union, État du Kentucky, est un village de cinq cents âmes, dans une situation prospère. Il expédie d'assez notables quantités de blé aux marchés du Sud. On y compte cinq stores bien approvisionnés, et trois boutiques d'épiceries. Le pays environnant est très-fertile, et donne de magnifiques céréales. A quelques milles d'Uniontown, on trouve la belle source de *Tar-Spring*.

Il existe dans la contrée un grand nombre de curiosités naturelles, dignes, pour la plupart, d'attirer l'attention du touriste. On va voir, entre autres choses, un large rocher plat qui porte de nombreuses et profondes empreintes, les unes faites par des pieds d'hommes, et les autres, par les pieds de divers animaux. Non loin de Caseyville, on visite aussi un autre rocher qui ressemble, sauf, bien entendu, les dimensions, à une enclume de forgeron. Les gens du pays l'appellent *Anvil-Rock*, c'est-à-dire Enclume de Roche. Le comté renferme également une grotte qui n'a pas été encore complétement explorée, mais qu'on suppose des plus étendues.

LE WABASH RIVER, dans l'État de l'Indiana, cinq milles en aval d'Uniontown, est une belle rivière qui prend naissance dans le nord-ouest de l'État de l'Ohio, entre par l'est dans celui de l'Indiana, qu'elle coupe en écharpe, en s'infléchissant toujours vers le sud-ouest, où elle sépare l'Indiana de l'Illinois. Elle est navigable, pour les barques, sur un parcours d'environ quatre cents milles. Les steamboats la remontent jusqu'à Terre-Haute, et même jusqu'à Lafayette.

Plusieurs tributaires importants s'y jettent, parmi lesquels il faut citer le White river qui traverse l'État de l'est à l'ouest, et arrose une contrée très-fertile et déjà populeuse. Du reste, peu de cours d'eau, dans le monde, parcourent une région aussi étendue et aussi riche que celle qui est baignée par le Wabash et ses divers affluents. Cette région forme la partie centrale de l'Indiana.

VINCENNES s'élève sur le bord oriental du Wabash, à cent cinquante milles de l'embouchure. C'est la ville la plus ancienne de l'Ouest, après celle de Kaskaskia. Des émigrants français la fondèrent en l'an 1735. Elle repose à l'extrémité d'une immense et magnifique prairie dont une étendue de cinq mille acres, transformée en un seul champ, est exploitée en commun par la population actuelle, qui suit, en cela, un usage établi par les premiers occupants du sol. Vincennes fut longtemps le siége du gouvernement de l'État de l'Indiana, dont elle est restée la place la plus commerçante. Les quatre cents maisons qui la composent sont édifiées avec goût, sur un sol parfaitement nivelé. Derrière chaque habita-

tion, on remarque un beau jardin à la française, rempli d'arbres fruitiers.

NEW-HARMONY, cinquante-quatre milles en aval de Vincennes, se trouve aussi sur le côté oriental du Wabash. De cette localité à l'Ohio river, on compte seize milles seulement par voie de terre, et cent milles si l'on suit le cours du Wabash. Cette énorme différence s'explique par les fréquents et capricieux détours que décrivent, avant de se rencontrer, les deux rivières, le Wabash principalement.

New-Harmony occupe un site élevé et salubre, au sein d'une contrée très-belle, très-riche et assez régulièrement entrecoupée de prairies et de bois. Ce village fut fondé, en 1814, par des Allemands de la secte religieuse des *Harmonistes*, qui étaient venus s'établir en cet endroit, sous la conduite de leur prophète, Georges Rapp, dont il a été fait mention aux pages 126 et 127 de ce livre. Ils élevèrent là une centaine de constructions comme par enchantement, et, grâce à leur intelligente activité, le désert se transforma vite, autour d'eux, en florissantes cultures. La doctrine des Harmonistes constitue une variété du communisme.

En 1824, le célèbre Robert Owen, de New-Lanark (Ecosse), acheta le village de New-Harmony, avec toutes ses dépendances, pour y installer la pratique de son système de coopération industrielle et agricole. Le prix de cette acquisition fut de deux cent mille dollars à peu près. La localité compta bientôt plus de sept cents habitants ; mais la discorde, s'étant introduite parmi eux, fit rapidement tomber en déconfiture l'entreprise de Robert Owen. Le système de cet ardent philanthrope est une communauté mitigée par quelques éléments d'association.

Il existe, sur les bords du Wabash, quelques autres centres dignes de mention, entre autres, Terre-Haute, à deux cent cinq milles au-dessus de l'embouchure de la rivière, et Lafayette, qui se trouve à cent sept milles en amont de Terre-Haute. On peut aller, par eau, de Lafayette à Toledo sur le lac Erié (distance : deux cent cinquante milles).

RALEIGH, sur l'Ohio river, six milles au-dessous de l'embouchure du Wabash, est un hameau du comté de l'Union, État du Kentucky.

SHAWNEETOWN, cinq milles plus bas, est le chef-lieu du comté de Gallatin, État de l'Illinois. Petite ville de deux mille âmes, qui occupe un site charmant, mais exposé aux inondations. On y embarque d'assez grandes quantités de céréales pour les marchés du Sud. Sa fondation ne date que de l'année 1814. Elle renferme trois églises, un office pour la vente des terres publiques, beaucoup de stores, un palais de justice et une magnifique maison de banque. A douze milles dans l'intérieur des terres, on trouve les grandes salines des États-Unis.

CASEYVILLE, dix milles en aval, est un petit village d'environ trois cents âmes, dans le comté de l'Union, État du Kentucky. Le charbon de terre abonde dans son voisinage.

BATTERY-ROCK, deux milles plus bas, est une haute falaise s'étendant sur une longueur de quelques milles, au bord de l'Ohio, et qui forme, avec le paysage environnant, un aspect des plus pittoresques.

CAVE-IN-ROCK, douze milles au-dessous, est

une célèbre caverne, que visitent les voyageurs et les touristes. Vers le commencement de ce siècle, elle servait de repaire au fameux brigand Mason et à sa bande. Ils vivaient là, attaquant et pillant les barques de l'Ohio river, détroussant et assassinant les passagers. Cette piraterie, qui dura plusieurs années, finit par prendre un caractère tellement alarmant que, pour la faire cesser, le gouvernement de l'Etat du Mississipi fut obligé de mettre à prix la tête de Mason. Un des scélérats de la bande de cet homme redoutable le tua d'un coup de feu, lui coupa la tête, et s'empressa de la porter à Washington-city, pour y recevoir la récompense promise de cent dollars.

Les falaises accidentées, hardies et couvertes de cèdres gigantesques, où se trouve Cave-in-Rock, ont été respectées, dans leur primitive et poétique virginité, par la rude main de la civilisation qui a transformé et qui transforme incessamment, en riantes cultures, la contrée environnante. L'entrée de la caverne, que voile la végétation emportée, prolixe et sauvage des arbres et des lianes, forme un demi-cercle, et mesure vingt pieds de hauteur. Son seuil marque, dit-on, le niveau des plus grandes crues de la ri-

vière. Cette caverne, divisée en plusieurs excavations ou *chambres*, dont quelques-unes sont très-vastes, paraît se prolonger fort avant dans les entrailles des falaises.

ELISABETH, six milles en aval de Cave-in-Rock, immédiatement au-dessous de l'île de l'Ouragan (Hurricane Island), formée par le cours de l'Ohio, est un petit village du comté de Pope, dans l'Illinois. Il y a des hauts-fourneaux dans son voisinage.

GOLCONDA, vingt-trois milles plus bas, est le chef-lieu du comté de Pope. Localité insignifiante, mais gracieusement assise au sein d'une plaine élevée et superbe. On y compte une église, un tribunal, plusieurs stores et environ trois cent cinquante habitants.

LE CUMBERLAND RIVER, quinze milles en aval, se jette dans l'Ohio, en face de l'île Cumberland. C'est un des plus importants cours d'eau du Kentucky. Il prend naissance dans les monts Cumberland, coule dans une direction occidentale, pendant plus de deux cents milles, à travers

l'Etat du Kentucky, pénètre ensuite sur le territoire du Tennessee, où, après avoir accompli, en serpentant, un trajet de cent vingt milles, il atteint Nashville, non loin du trente-cinquième degré de latitude nord. De là, son cours tortueux s'infléchit au nord-ouest, rentre dans l'Etat du Kentucky, et va se jeter dans l'Ohio river. La longueur totale du Cumberland river est d'environ cinq cents milles. Il est navigable, pour les bateaux plats, dans la majeure partie de son étendue, mais les steamboats ne le remontent facilement que jusqu'à Nashville, qui se trouve à deux cents milles au-dessus de son embouchure.

NASHVILLE s'élève sur le côté méridional du Cumberland river. C'est la capitale de l'Etat du Tennessee. Une immense roche, à peine recouverte, sur certains points, d'une mince couche de terre, lui sert d'assiette. Ville des plus régulièrement dessinées et des mieux construites de l'Union. On y remarque quelques édifices qui font honneur à l'administration gouvernementale. Parmi ces édifices, nous ne citerons que le Capitole, placé au sommet de l'amphithéâtre que

forme la ville, et du haut duquel l'œil embrasse, sur un rayon immense, une succession de collines ondulées, cernant tout un pays couvert de riches cultures. Par un beau soleil, les cimes nuageuses des monts Cumberland, qui se profilent à l'horizon, encadrent magnifiquement ce splendide tableau.

La population de Nasbville, qui se compose, en bonne partie, des familles aisées de l'Etat, dépasse le chiffre de vingt mille âmes, et s'accroît très-rapidement, depuis quelques années surtout. Son commerce suit pareillement un mouvement ascencionnel très-prononcé. L'arrivée et le départ des nombreux steamboats qu'elle possède donnent à la cité une physionomie pleine d'animation.

Nashville forme le point où se rencontreront bientôt presque tous les chemins de fer allant de l'Est ou du Sud vers l'Ouest. A l'exception d'une seule, toutes ces lignes, aujourd'hui en cours de rapide exécution, traverseront la ville ou passeront dans sa vicinité. Il y aura alors peu de situations comparables, dans l'Union, pour le nombre des grandes voies qui y convergeront, et, d'après les résultats produits sur d'autres centres popu-

leux, par des causes analogues, il est facile de prévoir que la cité qui nous occupe est appelée aux plus hautes destinées.

SMITHLAND, sur le côté inférieur de l'embouchure du Cumberland river, fait partie du comté de Livingston, Etat du Kentucky. Localité d'environ deux mille âmes, passablement commerçante. C'est là que se transbordent les marchandises à destination du haut Cumberland river. Smithland possède deux églises, plusieurs stores et boutiques d'épicerie, un atelier pour la construction de la machinerie à vapeur, une vaste tannerie, etc.

LE TENNESSEE RIVER, douze milles en aval, est le plus grand des tributaires de l'Ohio, qu'il surpasse en étendue. Il prend sa source dans le sud-ouest de la Virginie, traverse le Tennessee oriental du nord au sud, arrose la partie septentrionale de l'Alabama, le Tennessee occidental, la pointe sud-ouest du Kentucky, et se jette enfin dans l'Ohio, après une course sinueuse d'environ douze cents milles. Le Tennessee river se montre facilement navigable pour les steamboats, depuis

son embouchure jusqu'à Florence, dans l'Etat de l'Alabama. Quant aux bateaux plats, ils le remontent beaucoup plus haut.

FLORENCE, tête de la navigation à vapeur sur le Tennessee river, est une petite ville qui se développe assez rapidement, et qui voit grandir de jour en jour les rapports commerciaux qu'elle a noués avec New-Orleans. On n'y remarque qu'un beau palais de justice et un grand hôtel, très-confortablement tenu. Sa population se compose d'environ trois mille âmes.

PADUCAH, sur le côté inférieur de l'embouchure du Tennessee river, chef-lieu du comté de Mc-Cracken, appartient à l'État du Kentucky. Petite ville dont la fondation date de 1827, et qui renferme plus de trois mille cinq cents âmes de population. Elle sert d'entrepôt à tout le commerce de la vallée du Tennessee river. On y remarque quatre églises, des hôtels bien tenus et une belle rangée de stores faisant face à la rivière. Elle tire son nom du célèbre chef indien Paducah.

BELGRADE, huit milles plus bas, sur le bord

de l'Ohio, est un tout petit village de l'État de l'Illinois.

FORT-MASSAC, deux milles au-dessous, même État, ne présente que quelques ruines, de toute part envahies par une profuse végétation sauvage. C'était autrefois un ouvrage de défense où furent envoyées les troupes destinées à s'opposer à l'expédition du fameux Aaron Burr, déjà cité à la page 145.

METROPOLIS, un mille en aval, dans l'Illinois, est une localité tout récemment fondée et encore insignifiante. Le plateau élevé qu'elle occupe lui fait une situation d'élite.

HILLAMAN, sept milles au-dessous, se compose de quinze à vingt maisons en bois, dont la plupart semblent abandonnées. Ce petit centre mort-né repose dans un bas-fond marécageux.

WILKINSONVILLE, neuf milles plus bas, État de l'Illinois, est un insignifiant village.

CALEDONIA, dix milles en aval, même État,

n'a guère plus d'importance que Wilkinsonville.

AMERICA, village de la plus triste apparence, se trouve à deux milles et demi au-dessous, et appartient aussi à l'Illinois.

TRINITY, cinq milles et demi plus bas, même État que le précédent, à l'embouchure du Cash river, se compose de quatre ou cinq maisons seulement. Ce lieu sert de point de stationnement aux steamboats, quand les eaux de l'Ohio river sont trop basses pour qu'ils puissent y naviguer.

CAIRO, cinq milles et demi au-dessous, dans l'État de l'Illinois, est la cité d'Éden, du célèbre romancier anglais Charles Dickens. Cette insignifiante bourgade, qui ne renferme encore que deux cent cinquante à trois cents habitants, et dont l'origine remonte à quelques années, occupe, au point de vue commercial, une situation peut-être sans rivale dans le monde; aussi ne nourrit-elle pas une médiocre ambition. Assise au confluent de l'Ohio et du Mississipi, au sommet du delta formé par ces deux puissants cours d'eau, elle aspire à devenir un jour une immense cité,

un centre colossal de mouvement et d'affaires; en un mot, la clef de tout le commerce du sud, de l'ouest et du nord-ouest des États-Unis. Il est vrai que l'entreprise présente d'inimaginables difficultés de réalisation, et que, jusqu'à ce jour, la ville de Cairo n'a signalé sa prétention ambitieuse que par les efforts surhumains qu'elle a faits pour sortir du néant et défendre son assiette alluviale, contre les deux fléaux qui la menacent incessamment : l'inondation et l'insalubrité. Ces deux fléaux ne sont pourtant pas d'une nature invincible, et il est désormais probable que le génie américain finira par en triompher à force de persévérance, de labeur et d'argent. Les résultats obtenus ailleurs, par ce génie intrépide, permettent donc de rêver, pour Cairo, les brillantes destinées que lui promet son incomparable situation géographique, et que lui prépare l'infatigable activité de ses habitants. Disons, en attendant, que l'imperceptible bourgade se donne tant qu'elle peut, par anticipation, des airs de grande cité. Déjà, en effet, on y remarque quelques constructions industrielles d'un aspect monumental, et un hôtel qui ferait honneur aux plus belles villes des deux mondes.

Cairo est le point où viendra prochainement aboutir le chemin de fer central de l'Illinois, en cours d'exécution, et où doit s'opérer, un jour ou l'autre, la soudure d'une circulation continue sur le périmètre de la grande république fédérale.

FIN

NOTES

(A) Le mille américain vaut 1,609 mètres.

(B) Le Bayou est une espèce de canal naturel dans lequel pénètrent les eaux d'une baie.

(C) Le yard est une mesure de longueur, égale à 914 millimètres.

(D) La livre sterling vaut 25 francs.

(E) La valeur théorique du dollar est, aux États-Unis, de 5 francs 33 centimes.

(F) L'acre américain est une mesure agraire, égale à 41 ares 79 centiares.

(G) A proprement parler, le mot anglais bottom signifie fond. Les Américains se servent de ce mot pour désigner la partie la plus basse des vallées et les terrains d'alluvion qui bordent les cours d'eau.

(H) En anglais, store veut dire quantité, abondance. Aux États-Unis, les stores sont des magasins où l'on trouve toutes sortes de marchandises.

(I) En Louisiane, la paroisse constitue une division adminis-

trative qui correspond à celle du comté, adoptée dans tous les autres États de la confédération.

(J) Les Américains appellent creek (prononcez crik) tous les petits cours d'eau qu'alimentent les pluies ou les sources, et qui se jettent soit dans un fleuve, soit dans une rivière, par une embouchure en forme d'anse ou de crique.

(K) Le rod est une mesure de longueur, égale à 5 mètres 28 millimètres.

(L) La contenance exacte du bushel (boisseau) est de 36 litres 65 centilitres.

TABLE

DES MATIÈRES

—

PREMIÈRE PARTIE

—

LE MISSISIPI

	Pages
Adayes	91
Albany	14
Alexandria	90
Alton	25
Arkansas River (l')	67
Ashport	60
Bainbridge	49
Bâton-Rouge	93
Bayou-Athcafalaya (le)	91
Bayou-la-Fourche (le)	95
Bayou-Manchac (le), ou Iberville	94
Bayou-Mason, or Grand-Lake-Landing (le)	69
Bayou-Pierre (le)	76
Bayou-Placquemine (le)	95
Bayou-Sahra (le)	92
Bellevue	13
Big-Black creek (le)	75
Bolivar	69
Bruinsburgh	76
Brunswick-Landing	71
Buffalo	16
Bunch's Cut-Off	70
Burlington	18
Cahokia	40
Camanche	14
Cap-Girardieu	50
Carondalet	42
Carrolton	97
Carthage-Landing	75
Charlestown	14
Chester	46
Clarksville	24
Columbia	69
Columbus	51
Commerce	50
Commerce	64

	Pages
Cornice-Rocks (les)	49
Curran, ou Sterling	65
Davenport	16
Delta	66
Des-Moines River (le)	22
Devil's Bake Oven (le)	47
Donaldsonville	96
Église Bonnet-Quarré	96
Église de Contrelle	96
Église Rouge	96
Église Saint-Gabriel (l')	95
Ellis's cliffs	86
Fort-Chartres (le)	43
Fort-Maddison	18
Fulton	60
Galena	11
Grafton	24
Grand-Gulf	76
Grange (la)	22
Greenock	61
Greenville	69
Hamburgh	49
Hannibal	23
Harrisson	42
Helena	65
Herculaneum	43
Hickman, ou Mill's Point	51
Homochitto River (l')	86
Horse-Shoe-Bend and Cut-Off	66
Iberville	95
Illinois River (l')	24
Iowa-City	17
Iowa River (l')	17
Island	50
Jefferson-Barracks	42
Jefferson-City	35
Kaskaskia River (le)	45
Koekuck	21
Laflone	72
Lake-Providence	70
Little-Prairie	59
Little-Rock	68
Loftus-Heights et Fort-Adams	86
Louisiana	23
Marion-City	23
Memphis	61
Milan	14
Millikin's Settlement	71
Missouri River (le)	26
Montgomery's Point	66
Montrose	19
Muscatine	17
Napcleon	67
Nashville	21
Natchez	77
Natchitoches	90
Nauvoo	19
Needham's Cut-Off	59
New-Boston	17
New-Madrid	52
New-Orleans	97
Norfolk	64
Ohio-City	50
Oquawka	17
Osceola	60
Palmyra-Settlement	75
Parkhurst	14
Pickering	64
Placquemine	95
Point-Chicot	69
Point-Coupee	93
Point-Pleasant	59
Point-Pleasant	75
Port-Hudson	93

	Pages
Princeton	70
Quincy	22
Raccourci-Cut-Off	92
Randolph	60
Red river (le)	87
Riddle's Point	59
Rockingham	16
Rock-Island	14
Rock-Island-City	15
Rodney	76
Saint-Francis River (le)	65
Saint-Francis-Ville	92
Sainte-Geneviève	45
Saint-Louis	35
Savannah	13
Saverton	23
Table à Thé du Diable (la)	49
Thomas' point	93
Tompkin's Settlement	71
Tully	22
Upper-Alton	26
Van Buren	14
Vicksburgh	73
Victoria	67
Walker's Bend	59
Walnut-Hills (les)	72
Warrenton	75
Warsaw	21
Waterloo	93
White River (le)	67
Yazoo-Pass, or Bayou (le)	66
Yazoo River (le)	71

DEUXIÈME PARTIE

—

L'OHIO

	Pages
Aberdeen	165
Alexandrie	183
Alleghany (l')	119
Alton	212
America	237
Amsterdam	211
Ashland	165
Augusta	167
Aurora	188
Batavia	168

	Pages
Batesville	217
Battery-Rock	229
Beaver	128
Bedfort	200
Belgrade	235
Belleview	189
Bellville	147
Belmont	168
Belpre	144
Bethany	132
Bethlehem	200
Big-Bone-Lick Creek (le)	189
Big-Sandy River (le)	156
Blannerhassett's Island	144
Bon-Harbor	218
Brandenburgh	210
Bridgeport	135
Brookville	167
Burlington	156
Cairo	237
Caledonia	236
California	171
Cannelton	216
Carrollton, autrefois Port-William	195
Caseyville	229
Catlettsburgh	156
Cave-in-Rock	229
Centreville	139
Charleston	165
Charleston-Landing	201
Chillicothe	160
Chilo ou Mechanicsburgh	168
Cincinnati	173
Clarington	138
Cloverport	215
Coalport	151
Columbia	171
Columbus	161
Concord	162
Concordia	212
Covington	183
Cumberland River (le)	231
Dover	166
Economy	126
Elisabeth	231
Élisabethtown	136
Enterprise	219
Evansville	222
Florence	235
Fort-Massac	236
Frankfort	197
Fredonia	212
Freedom	127
Fulton	172
Gallipolis	154
Georgetown	128
Ghent	194
Glasgow	128
Golconda	231
Graham's Station	149
Grange (la)	201
Great-Kanawha River (le)	153
Great-Miami River (le)	185
Green River (le)	220
Greenupsburgh	158
Guyandotte	155
Hamilton	192
Hanging-Rock	157
Hanover-Landing	200
Harmar	141
Hawsville	215
Henderson	223
Higginsport	166
Hillaman	236
Hockhocking River (le)	146

	Pages
Home-City	184
Indianopolis	199
Industry	184
Ironton	156
Jamestown	173
Jeffersonville	201
Kentucky River (le)	196
Lavana	166
Lawrenceburgh	186
Leavenworth	211
Letartsville	149
Lewisport	217
Lexington	164
Little-Miami River (le)	169
Liverpool	129
Louisville	202
Madison	198
Mammoth-Cave (le)	220
Manchester	163
Marietta	139
Martinsville	132
Mauckport	211
Maxville	216
Maysville	163
Metropolis	236
Middleport	151
Middletown	126
Millersburgh	189
Millersport	155
Milton	199
Monongahela (le)	119
Moscow	168
Mount-Vernon	224
Murraisville	148
Muskingum River (le)	142
Nashville	232
Neville	168
New-Albany	206
Newburgh	219
New-Harmony	227
New-London	200
New-Martinsville	137
Niewport	138
Newport	182
New-Richmond	169
New-York ou Little-York	193
Northampton	211
North-Bend	185
Owensburgh	217
Paducah	235
Palestine	169
Parkersburgh	144
Patriot	193
Pendleton	172
Petersburgh	187
Pittsburgh	121
Point-Isabel	219
Point-Pleasant	151
Point-Pleasant	168
Pomeroy	149
Portland	206
Portsmouth	159
Preston	198
Proctorsville	155
Raleigh	228
Ravenswood	148
Ripley	165
Rising-Sun	189
Rockport	217
Rockspring	167
Rockville	162
Rome	162
Rome	212
Salt River (le)	207
Scioto River (le)	159
Shade River (le)	148

	Pages
Shawneetown	229
Sheffield	151
Shippingsport	205
Sinking Creek (le)	213
Sisterville	138
Smithland	234
Springville	158
Steinerville	137
Stephensport	213
Steubenville	130
Tennessee River (le)	234
Trinity	237
Troy ou Hockingsport	146
Troy	216
Uniontown	224
Utica	201
Vanceburgh	162
Vevay	194
Vienna	144
Vincennes	226
Wabash River (le)	225
Warrenton	132
Warsaw	193
Wellsburgh	131
Wellsville	129
West-Point	210
Westport	200
Wheelersburgh	158
Wheeling	133
Wilkinsonville	236
Zanesville	142

FIN.

670

Paris. — Typ. de Édouard Blot, rue Saint-Louis, 46.

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

LIBRARY OF CONGRESS
0 014 542 765 4